

Anne Kling

RÉVOLUTIONNAIRES JUIFS

LES PRINCIPAUX
ACTEURS DES
RÉVOLUTIONS
BOLCHEVIQUES
EN EUROPE
(FIN XIX^e - 1950)

Editions Mithra

Première édition.

ISBN-13 978-2-9529423-1-7

EAN 9782952942317

© Editions Mithra, septembre 2008.

Photo de couverture © ogham :

Parc des statues du communisme, Budapest.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

Anne Kling

Révolutionnaires JUIFS

LES PRINCIPAUX ACTEURS
DES RÉVOLUTIONS BOLCHEVIQUES
EN EUROPE (FIN XIX^e – 1950)

Editions Mithra

Table des matières

Avant-propos p. 15

CEUX QUI ONT OUVERT LA VOIE

GESYA GELFMAN, la régicide (1852-1882) p. 19

JACOB SCHIFF, le banquier américain qui finança la révolution
(1847-1920) p. 21

OLAF ASCHBERG, le banquier suédois mécène (1877-1960) p. 24

EVNO AZEV, l'agent double (1869-1918) p. 26

GRIGORI GUERCHOUNI, le spécialiste de l'assassinat politique
(1870-1908) p. 31

ALEXANDRE PARVUS, le promoteur de la révolution permanente
(1867-1924) p. 33

JACOB GANETSKI, le porte-serviette de Lénine (1879-1937) p. 37

LES MOTEURS DE LA RÉVOLUTION

LÉON TROTSKI, la révolution permanente
achevée à coups de piolet (1879-1940) p. 39

LEV KAMENEV, ...quel malheur d'être
le beau-frère de Trotski ! (1883-1936) p. 44

GRIGORY ZINOVIEV, l'apôtre de la « terreur socialiste »
(1883-1936) p. 46

• IAKOV SVERDLOV, l'assassin du tsar et de sa famille
(1885-1919) p. 49

GRIGORY SOKOLNIKOV, le ministre des Finances des bolcheviks
(1888-1939) p. 52

KARL RADEK, ou l'échec de la révolution en Allemagne
(1885-1939) p. 55

MAXIM LITVINOV, le ministre des Affaires étrangères bolchevique
(1876-1951) p. 57

ADOLPH JOFFÉ, le commissaire du peuple aux Affaires étrangères
(1883-1927) p. 60

MOÏSEI OURITSKI, le chef de la Tchéka de Petrograd
(1873-1918) p. 62

TABLE DES MATIÈRES

MOÏSEI VOLODARSKI, « <i>l'impitoyable apôtre de la terreur rouge</i> » (1891-1918)	p. 64
LAZAR KAGANOVITCH, un Eichmann soviétique (1893-1991)	p. 66

LES ROUAGES ZÉLÉS ET AUTRES EXÉCUTEURS DE BASSES-ŒUVRES

GENRIKH IAGODA, « <i>le plus grand meurtrier juif du XX siècle</i> » (1891-1938)	p. 71
MARTYN LATSIS, l'exterminateur de la « bourgeoisie » (1888-1938)	p. 74
JACOB AGRANOV, « <i>S'il n'y a pas d'ennemis, il faut en créer</i> » (1893-1938)	p. 77
IAKOV IAKOVLEV, l'exterminateur de la paysannerie (1896-1938)	p. 79
SEMYON DIMANSTEIN, le rabbin promoteur de la région juive « autonome » (1886-1938)	p. 82
ALEXANDRE LOZOVSKI, chef syndicaliste et fondateur du Comité antifasciste juif (1878-1952)	p. 85
JACOB YOUROVSKI, l'ordonnateur du massacre de la famille impériale (1878-1938)	p. 87
YAKOV DAVYDOV (1888-1938), SOLOMON MOGILEVSKY (1885-1925), MEÏR TRILISSER (1883-1938) :	
espionnage et contre-espionnage en tous genres	p. 90
ABRAM SLUTSKY, celui qui traquait les opposants à l'étranger (1898-1938)	p. 92
SERGEY SPIGELGLAS, le liquidateur liquidé (1897-1941)	p. 94
GRIGORI MAÏRANOVSKI, le Mengele bolchevique (1899-1964) ..	p. 96
ISAÏ BERG, l'inventeur des chambres à gaz ambulantes (? - 1939)	p. 99

AU GOULAG

p. 101

NAFTALI FRENKEL, « <i>l'infatigable démon de l'Archipel</i> » (1883-1960)	p. 104
--	--------

QUELQUES DOUCES REPRÉSENTANTES DU SEXE "FAIBLE"

FANNY KAPLAN, celle qui voulut tuer Lénine (1883-1918)	p. 107
ROSALIA ZEMLIACHKA, une harpie bolchevique (1876-1947) ...	p. 110

TABLE DES MATIÈRES

OLGA KAMENEVA, <i>First Lady</i> du régime (1881-1941)	p. 112
POLINA JEMTCHOUJINA, une « <i>filles du peuple juif</i> » (1897-1970) ..	p. 115

LES ESPIONS

MIKHAÏL BORODINE, celui qui exporta la révolution en Chine (1884-1951)	p. 119
YAKOV BLUMKIN, trotskiste, espion et assassin (1898-1929)	p. 123
ELIZABETH ZUBILIN, agent recruteur aux USA (1900-1987)	p. 126
ALEXANDER ORLOV, l'épurateur des anarchistes espagnols (1895-1973)	p. 129
MANFRED STERN, l'inspirateur ès extermination de Mao Tsé Toung (1896-1954)	p. 132
NAHUM EITINGON, le recruteur de l'assassin de Trotski (1899-1981)	p. 134
MARK ZBOROWSKI, le chasseur de trotskistes (1908-1990)	p. 136
WALTER KRIVITSKY, un as de l'espionnage (1899-1941)	p. 139
LEOPOLD TREPPER, le chef de l'Orchestre rouge (1904-1982) ..	p. 141

LES MILITAIRES

IAN GAMARNIK, chef politique de l'Armée rouge (1894-1937) ..	p. 143
LEV MEKHLIS, les yeux et les oreilles de Staline (1889-1953) ...	p. 145
IONA IAKIR, général bolchevique (1896-1937)	p. 148
SEMYON KRIVOSHEIN, l'organisateur des forces blindées soviétiques (1899-1978)	p. 151
IVAN CHERNYAKHOVSKY, le plus jeune général de l'Armée rouge (1906-1945)	p. 154

LES INTELLECTUELS

DAVID RIAZANOV, le théoricien du marxisme (1870-1938)	p. 157
ILIA EHRENBORG, « <i>le barde attitré du régime</i> » (1891-1967)	p. 159
EMELIAN IAROSLAVSKI, le persécuteur de la religion orthodoxe (1878-1943)	p. 163
MIKHAÏL KOLTSOV (1898-1940) – BORIS EFIMOV (né en 1900) : deux frères aux destins bien différents	p. 165

QUELQUES VOISINS

ALLEMAGNE

CLARA ZETKIN, une passionaria bolchevique allemande (1857-1933)	p. 169
--	--------

TABLE DES MATIÈRES

ROSA LUXEMBURG, Rosa la Rouge et l'insurrection spartakiste (1870-1919)	p. 172
KURT EISNER, l'éphémère ministre-président de Bavière (1867-1919)	p. 175
EUGEN LEVINÉ, le chef de la République soviétique de Bavière (1883-1919)	p. 177
HONGRIE	
BELA KUN, l'organisateur de la terreur rouge en Hongrie (1886-1938)	p. 179
TIBOR SZAMUELY, « <i>La terreur est la principale arme de notre régime</i> » (1890-1919)	p. 182
JOHN PEPPER, l'activiste du parti communiste américain (1886-1937)	p. 185
MATYAS RAKOSI, le stalinolâtre (1892-1971)	p. 187
GABOR PETER, l'apprenti-tailleur devenu chef de la police secrète (1906-1993)	p. 190
ERNÖ GERÖ, celui qui réclama l'intervention militaire des soviétiques (1898-1980)	p. 193
ROUMANIE	
ANA PAUKER, la passionaria roumaine (1893-1960)	p. 196
MAX GOLDSTEIN, le terroriste au crochet (1898-1924)	p. 199
IOSIF CHISINEVSKI, « <i>le bras droit de Moscou en Roumanie</i> » (1905-1963)	p. 201
POLOGNE	
JAKUB BERMAN, l'homme des basses œuvres du régime (1901-1984)	p. 203
ITALIE	
ANGELICA BALABANOFF, la bolchevik qui forma Mussolini (1878-1965)	p. 205
FRANCE	
EUGEN FRIED, l'agent du Komintern qui fut le vrai chef du PCF (1900-1943)	p. 207
MICHEL FEINTUCH, agent du Komintern et grand argentier du PCF (1906-1990)	p. 209
Conclusion	p. 211
<i>Lexique</i>	p. 215

« Il n'y avait pas une seule organisation politique de ce vaste empire qui ne fût influencée par des Juifs ou dirigée par eux. Le parti social-démocratique, le parti socialiste révolutionnaire, le parti socialiste polonais comptaient tous des Juifs parmi leurs chefs. (...) Plehve maintenait que 80% des révolutionnaires en Russie étaient Juifs. Plus que les Polonais, les Lettons, les Finlandais ou même que n'importe quel groupe ethnique du vaste empire des Romanoff, ils [les Juifs] ont été les artisans de la révolution de 1917 ».

Dr Angelo Solomon Rappoport,
Pioneers of the Russian Revolution, Londres, 1918

« Tout ce qui n'est pas "conforme" est gênant. Je crois à la vertu des vérités qui gênent. »

André Gide, *Journal*, 8 décembre 1944

Avant-propos

Dans sa saga relatant l'histoire commune des Juifs et des Russes pendant la période soviétique, intitulée *Deux siècles ensemble* (tome 2, 1917-1972), Alexandre Soljénitsyne écrit ceci : « ... Plus tard, en 1939, embrassant du regard les destinées du judaïsme sous le noir nuage de l'ère nouvelle qui s'annonçait, le même Biekerman écrivait : "La grande différence entre les Juifs et le monde qui les entourait était qu'ils ne pouvaient être que l'enclume, et jamais le marteau." »

Je ne prétends pas creuser ici, dans cet ouvrage limité, les grandes destinées historiques, mais j'émets sur ce point une réserve catégorique : peut-être bien en fut-il ainsi depuis que le monde est monde, mais à partir de l'année 1918, en Russie, et pendant encore une quinzaine d'années, les Juifs qui ont adhéré à la révolution ont servi également de marteau – du moins une grande partie d'entre eux ».

En d'autres termes, les révolutionnaires juifs jouèrent un rôle essentiel dans la révolution bolchevique, aussi bien dans sa gestation que dans la phase de consolidation qui suivit. Cette fois-là, ils furent bel et bien le marteau et le peuple russe, l'enclume. En réalité, leur rôle se poursuivra bien plus longuement que la quinzaine d'années évoquée plus haut, quoique de façon moins ostentatoire. A la mort de Staline, en 1953, n'oublions pas que le numéro deux du régime est Lazar Kaganovitch. Dont les pouvoirs n'étaient pas de carton-pâte.

Dans l'extrait reproduit ci-dessus, Soljénitsyne semble faire démarrer cette très forte influence à l'année 1918. Sans doute, après les accusations d'antisémitisme qui s'étaient abattues sur lui à la parution de *l'Archipel du Goulag*, en 1973, a-t-il éprouvé le besoin de redoubler de prudence et de circonspection.

En réalité, les révolutionnaires juifs n'avaient pas attendu 1918 pour se manifester. Ils étaient déjà massivement présents dans les mouvements de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle, qui donnèrent bien du fil à retordre à la police tsariste et préparèrent la voie au coup de force d'Octobre. Et ils étaient déjà largement financés depuis l'étranger. Finalement, Lénine et sa bande parviendront, à la faveur de la guerre mondiale qui faisait rage, à tirer les marrons d'un feu auxquels ils ne croyaient presque plus.

Pour apprécier pleinement le rôle de ces précurseurs pré-bolcheviks, il faut rappeler la situation des Juifs dans l'empire tsariste à l'aube du XX^e siècle : leur population, de l'ordre de cinq à six millions de personnes, représentait environ 4% de la population russe totale. Ils étaient tenus de résider sur certaines parties du territoire de l'empire, nommées « zones de résidence », essentiellement l'Ukraine et la Biélorussie. Il est exact que le pouvoir tsariste manifestait une vive suspicion à l'égard de cette communauté qui refusait obstinément de se fondre dans le moule national. Il faut remarquer à ce propos que les restrictions et limitations qui effectivement la frappaient étaient automatiquement levées en cas de conversion à l'orthodoxie. Une possibilité dont fit usage le grand-père maternel de Lénine. Commerçant juif d'Odessa du nom d'Israël Davidovitch Blank, il devint Alexander Blank après sa conversion.

Le présent ouvrage ne prétend nullement réécrire une énième fois l'histoire de la révolution bolchevique, ni même d'en éclairer tous les aspects. Cette histoire longue et complexe a été abondamment décrite, sans doute pas toujours avec toute l'objectivité souhaitable.

Rappelons simplement que la révolution d'Octobre proprement dite démarre à Petrograd (anciennement Saint-Pétersbourg), alors capitale de la Russie, par une insurrection armée dirigée par Trotski, dans la nuit du 24 au 25 octobre 1917 (de l'ancien calendrier julien, qui correspond en fait à la nuit du 6 au 7 novembre). A partir de cette date, les bases de la révolution bolchevique vont être rapidement lancées.

Dans les mois qui suivirent, une vague de révolutions déferlèrent un peu partout en Europe : Allemagne, Hongrie, Finlande, Italie. Révolutions qui seront écrasées, laissant les bolcheviks – qui espéraient étendre le feu révolutionnaire au monde entier – plutôt isolés et en proie à la guerre civile.

Cet ouvrage se propose de braquer un court instant les projecteurs sur un certain nombre d'acteurs de la première heure de cette révolution qui fut particulièrement sanglante et inhumaine. Les hommes et les femmes qui seront ici évoqués eurent tous d'importantes responsabilités et jouèrent un rôle, souvent majeur, dans cette très macabre tragédie. Car comment qualifier autrement ce régime qui, se proposant en toute simplicité d'établir la paix et la justice universelles, ne parvint qu'à mettre à genoux les peuples et les pays qu'il réussit à tenir dans ses griffes, tous dévastés au sortir de cette aventure ? Ces personnages, enfin, étaient tous issus des communautés juives de Russie et des pays voisins.

Encore faut-il préciser que ces portraits ne représentent nullement *tous* les protagonistes qui auraient mérité d'y figurer. Ceux-là sont infiniment plus nombreux et surgissent en fait de partout dès que l'on se penche avec attention sur la question. Bien sûr sont ici présents les incontournables ainsi qu'un certain nombre d'autres bien injustement tombés dans l'oubli. Leurs actes, pourtant, justifieraient une attention bien plus soutenue. En matière de totalitarisme – et le XX^e siècle en connut deux particulièrement meurtriers – est-il normal et souhaitable que l'un d'eux, toujours le même, soit à jamais diabolisé et honni, tandis que sur l'autre s'étend mystérieusement un miséricordieux voile d'oubli ? En un mot comme en cent, en quoi un Kaganovitch ou un Jagoda sont-ils si différents d'un Eichmann ou d'un Himmler ? Le lecteur appréciera.

Ces portraits ne prétendent pas davantage à l'exhaustivité. Comment pourrait-il en être autrement alors que nombre de ces personnages mériteraient un livre à eux seuls pour détailler leurs agissements et les conséquences qu'ils eurent sur un nombre incalculable de vies ?

Les portraits qui figurent dans ce livre ont été classés selon une certaine logique. Ce classement est cependant aléatoire, certains « portraiturés » relevant en réalité de bien plus d'une catégorie. Ceci est spécialement vrai pour la rubrique particulièrement fournie des « *rouages utiles et exécuteurs des basses œuvres* ». Certains exécuteurs de basses œuvres, s'il en est, se retrouvent dans la rubrique « espions », elle aussi bien achalandée. Ou ailleurs.

Il ressort quelques caractéristiques communes à tous ces portraits et elles sont assez étonnantes : ainsi ces révolutionnaires juifs, quoique vivant sous un régime tsariste odieusement antisémite, font des études, voyagent, se rendent un peu partout en Europe et même bien plus loin, aux États-Unis ou en Chine. Ils parviennent même à publier un certain nombre de journaux : *Nozvy Mir*, la *Pravda*, *Iskra*, *Nache Slovo*, etc. Tous verront le jour durant ces années d'exil. Qui les finançait ?

Dans l'appréciation des portraits qui suivent, n'oublions pas que la révolution bolchevique, qui eut lieu en 1917, précède dans le cours de l'Histoire l'arrivée au pouvoir d'Hitler de seize années. Seize années au cours desquelles furent commises nombre d'horreurs qui ne doivent pas être effacées au profit, si l'on peut dire, des horreurs qui survinrent ensuite. Ce serait trop facile. Et d'avoir lutté « contre les nazis » ne décerne pas un brevet de vertu qui permet d'oublier tout le reste. L'Histoire ne doit pas être hémiplégique. Elle n'a pas davantage de gomme magique. Tôt au tard, la vérité resurgit. Inévitablement.

Ceux qui ont ouvert la voie



GESYA GELFMAN,
la régicide

Cette révolutionnaire de la génération des précurseurs est passée à la postérité pour avoir participé à l'assassinat du tsar Alexandre II. Elle naît en 1852 dans une famille juive établie à Mozyr, en Biélorussie. Afin d'échapper à un mariage forcé, dit-on, elle s'enfuit de chez elle vers l'âge de dix-sept ans.

Elle se rend à Kiev, capitale de l'Ukraine, où elle entreprend des études de sage-femme. Ce qui ne l'empêche pas, parallèlement, de participer à divers mouvements révolutionnaires. Elle est arrêtée une première fois en 1875 pour distribution de littérature illégale et condamnée à deux ans d'emprisonnement. En 1879, elle est envoyée en exil en Sibérie, mais réussit à s'échapper et, la même année, rejoint à Saint-Pétersbourg, la *Narodnaya Volya* (*La Volonté du Peuple*) qui vient de se créer.

Il s'agissait d'un mouvement révolutionnaire clairement terroriste qui s'opposait à d'autres groupes moins extrémistes. Plus tard, au début du XX^e siècle, la *Narodnaya Volya* se transformera en parti socialiste révolutionnaire. Avec la *N. V.*, la terreur va désormais devenir une méthode de combat. Et quel symbole plus fort que de s'attaquer au cœur même du pouvoir : le tsar.

Alexandre II, qui avait pourtant introduit quelques mesures « libérales » comme l'abolition du servage, sera visé par les terroristes à plusieurs reprises, attentats qui tous échouèrent. C'est finalement la septième tentative, en mars 1881, qui sera la bonne. Les *narodniki* réussirent certes à tuer le tsar mais pourtant, d'une certaine façon, ils échouèrent. Ils avaient escompté que ce choc ébranlerait le peuple et le conduirait à se soulever. Or, rien ne bougea. Les temps n'étaient pas mûrs. D'autres allaient tirer les marrons d'un feu qui ne brûlait pas encore suffisamment. Et surtout, les *narodniki* étaient très isolés alors que d'autres, là encore, allaient un peu plus tard bénéficier d'innombrables complicités et aides diverses.

Pratiquement tous les conjurés furent arrêtés et exécutés. Un seul, Emelianov, parvint à s'enfuir à l'étranger. Geysa Elfman vivait alors avec un collègue révolutionnaire, Nikolai Sablin, qui se suicida lorsque la police vint l'arrêter.

Geysa Gelfman était enceinte à ce moment-là. Elle ne fut donc pas pendue comme les autres, mais condamnée aux travaux forcés à perpétuité, appelés *katorga*, dans la lointaine Sibérie. Cette « clémence » aurait été due à une campagne de presse menée de l'étranger. Ce qui apparut sans doute à l'époque comme une victoire engendra en fait de grandes souffrances. Car lorsque l'enfant naquit – une fille – elle lui fut retirée et placée dans un orphelinat où elle ne survivra guère. Geysa Gelfman la suivra de peu, mourant apparemment d'une péritonite, ou folle disent certains, le 12 octobre 1882.

A la suite de l'assassinat du tsar, de violents pogroms secouèrent la Russie et la répression anti-révolutionnaire se fit plus dure. Tous les ingrédients commençaient à s'assembler pour faire monter la pression jusqu'à l'explosion finale.



JACOB SCHIFF,
le banquier américain
qui finança la révolution

Voilà un personnage qui n'était certes pas un révolutionnaire au sens propre du terme, mais qui présente cependant un intérêt certain pour notre propos. Car il est plus que vraisemblable qu'il ait fortement aidé financièrement ceux qui se proposaient de renverser un régime tsariste abhorré. Abhorré du fait de son antisémitisme, certes, mais également, d'un point de vue financier, en raison de son caractère autocratique qui nuisait fortement aux intérêts de Wall Street désireux de voir s'ouvrir cet énorme marché. Toutes ces raisons aboutissaient à la même volonté : abattre le tsar et transformer radicalement la Russie.

Il s'agit là d'un sujet qui fâche et il est vrai que nous ne disposons pas de bordereaux délivrés par les banques pour prouver la chose. Il est cependant troublant et révélateur de constater ceci : alors que *Wikipédia* anglais est généralement plus loquace et documenté que son homologue français, cette fois ce dernier se croit obligé de développer sur une page entière le sujet tabou de la participation financière de la banque de Schiff à la révolution bolchevique, sous le titre « *La figure de Schiff, l'antisémitisme et les théories de la conspiration* ». Il s'agit bien sûr de pulvériser des soupçons aussi déplacés et de nier la chose avec la dernière énergie. La version anglaise est à la fois plus sobre et plus explicite. Elle indique simplement ceci : « *Jacob Henry Schiff was a German-born New York City banker and philanthropist, who helped finance, among many other things, the Russian Revolution of 1917 and the Japanese military efforts against Tsarist Russia in the Russo-Japanese War.* »

[Jacob Henry Schiff était un banquier et un philanthrope de New York né en Allemagne, qui aida à financer, entre autres, la révolution russe de 1917 ainsi que la guerre du Japon contre la Russie tsariste.]

Et elle évacue presque totalement la thèse « complotiste ». Plutôt éclairant.

Sont indiscutables les faits suivants :

Jacob Schiff naît en Allemagne en 1847 dans une famille juive rabbinique. Son père était courtier à la banque Rothschild de Francfort. A l'âge de dix-huit ans, en 1865, Jacob Schiff émigre aux Etats-Unis et devient en 1875 le patron de la banque Kuhn, Loeb & Co récemment fondée, après avoir épousé la fille de l'un des associés, Solomon Loeb.

Il ne tarde pas à diversifier ses activités et à devenir l'un des plus puissants financiers du pays.

La politique l'intéresse beaucoup également. Ne s'agit-il pas de deux domaines étroitement liés ?

Comme il souhaite nuire au régime tsariste, il ouvre généreusement sa bourse aux mouvements révolutionnaires qui luttent pour renverser le régime, là-bas, en Russie, en cette fin de XIX^e siècle. Toujours pour les mêmes raisons, sa banque va prêter deux cents millions de dollars aux Japonais pour les aider dans leur guerre contre les Russes, en 1904-05. Les Japonais gagnent la guerre – c'est la première victoire d'un peuple « de couleur » contre des blancs – et Jacob Schiff sera le premier étranger à recevoir une décoration prestigieuse des mains mêmes de l'empereur nippon.

L'année suivante, il fonde avec d'autres juifs influents l'*American Jewish Committee*, destiné à aider les Juifs de Russie victimes des pogroms tsaristes.

Il est indéniable qu'il est l'un des personnages les plus importants de la communauté juive américaine de l'époque, n'hésitant pas à tancer, depuis les colonnes du *New-York Times*, les présidents dont la politique n'a pas l'heur de lui plaire.

Il est tout aussi indéniable que Trotski arrive à New York en janvier 1917 et qu'il en repart quelques mois plus tard muni d'un passeport américain, de compagnons prêts au

combat et d'un pactole en or et en dollars. Il est acquis qu'il a rencontré Jacob Schiff durant son séjour. Ce dernier a alors soixante-dix ans et sans doute l'envie, avant de mourir, d'encourager cette nouvelle génération d'hommes décidés à accoucher d'un monde nouveau fait de justice et de fraternité universelles...

Toujours est-il que ce banquier humaniste mourra à New York en septembre 1920. Il aura donc eu le temps de voir le succès – d'un point de vue strictement bolchevique – de la révolution russe.

Quelques mots à propos de ses relations familiales pour finir, car elles ne sont pas dénuées d'intérêt et nous ne nous éloignons pas du sujet, au contraire. Les Schiff étaient intimement liés aux Warburg, autre grande famille juive d'Allemagne qui avait également fait fortune dans la banque. Des trois frères Warburg, deux vivaient aux Etats-Unis et un en Allemagne. Aux Etats-Unis, il s'agissait de Félix Warburg, né en 1871, banquier de son état, qui épousa la fille de Jacob Schiff, Frieda, et de Paul Warburg, né en 1868, qui est à l'origine de la création de la Réserve Fédérale Américaine et qui, lui, avait épousé la sœur de la femme de Jacob Schiff.

Le dernier frère, resté en Allemagne, était né en 1867, et s'appelait Max Warburg. Banquier comme de juste, il occupait par ailleurs d'importantes fonctions de conseiller auprès du Kaiser Guillaume II. Il passe pour s'être occupé très activement des tractations entre le gouvernement allemand et les bolcheviks juste avant la révolution.

Et la boucle est bouclée.



OLAF ASCHBERG,
le banquier suédois mécène

Jacob Schiff ne fut pas, loin s'en faut, le seul mécène des révolutionnaires. Olaf Aschberg, banquier et homme d'affaires, en fut un autre. Il est, lui, de la génération suivante, de celle qui put tirer un profit personnel des événements.

Il naît en 1877 dans une famille de banquiers juifs suédois. Ses sympathies communistes vont le pousser à investir lui aussi dans la révolution en Russie. Il prêtera, ou donnera, de fortes sommes d'argent à Lénine et à Trotski.

Ces derniers ne se montreront pas ingrats. La révolution achevée et le nouveau pouvoir installé, c'est Aschberg qui prend la tête de la *Ruskombank* en 1922. Les bolcheviks avaient besoin de fonds étrangers pour sortir du désastre économique où ils avaient plongé le pays, d'où l'idée de créer cette banque internationale qui verra affluer l'argent allemand, suédois, américain et britannique. Arriveront dans la foulée les nouveaux concessionnaires, dont un certain Armand Hammer, ami américain de Lénine, qui fit également de bonnes affaires avec le nouveau régime.

D'ailleurs, la grande générosité de M. Aschberg n'ira pas sans quelques petites compensations : dans les années 1920, il réunira une collection de plusieurs centaines d'icônes des XV^e, XVI^e et XVII^e siècles qu'il pourra rapatrier à Stockholm avec la permission du ministre Lunacharski. Des œuvres d'art qui n'avaient certainement pas quitté la Russie avec le plein assentiment de leurs propriétaires préalables, en général des églises ou des monastères, désormais « ennemis du peuple ». Armand Hammer lui aussi ramènera aux USA de nombreux trésors provenant des collections impériales...

en échange de livraisons de crayons. Il aimait particulièrement les productions du joaillier Fabergé.

En tout cas, Olaf Aschberg raffolait des révolutions car en 1936, il se rendit en France d'où il finança le front populaire espagnol, la coalition de tous les mouvements de gauche voulue à ce moment-là par Staline.

Lorsque la France fut envahie par les Allemands, en 1940, il décida de changer d'air et partit avec sa famille pour les Etats-Unis. Puis, les hostilités terminées, il rentra en Suède. Et mourut en 1960.



EVNO AZEV,
l'agent double

Voilà un personnage tout à fait étonnant qui passa sa vie sur un fil comme un funambule, à tromper et trahir les uns et les autres avant de finir par s'engluer lui-même dans ses filets, comme il était inévitable.

Azev naît en 1869 dans une famille juive de Biélorussie. Il va rouler sa bosse dans divers métiers tout en fréquentant les milieux révolutionnaires. En 1892, sur le point d'être arrêté pour ses activités illicites, il vole huit cents roubles et s'enfuit en Allemagne. Là, il reprend des études, mais surtout entame en 1893 – il a vingt-quatre ans – une fructueuse carrière d'indicateur, puis d'agent à part entière, de l'Okhrana, la police secrète tsariste.

Dorénavant, il va agir suivant les instructions de ses employeurs. En Allemagne d'abord, il se lie aux révolutionnaires russes exilés puis voyage à travers toute l'Europe afin de fournir le maximum d'informations sur ses camarades révolutionnaires réfugiés ici et là.

Il rentre en Russie en 1899. Considéré par ses pairs, qui ne se doutent de rien, comme un révolutionnaire pur et dur, il participe avec Guerchouni à la fondation du parti socialiste révolutionnaire (SR). Guerchouni crée dans la foulée la branche terroriste du parti, l'Organisation de Combat (OC), qui, prenant la relève de la *Narodnya Volya*, a décidé de jouer la carte de la violence totale pour abattre le régime tsariste. Commence alors un étonnant double jeu, Azev procurant des informations sur les SR et l'OC à l'Okhrana, tout en organisant des attentats avec les « camarades ». En 1903, il livre Guerchouni à la police tsariste et

réussit le tour de force de le remplacer à la tête de l'OC ! Le Comité central des SR, ayant en lui une confiance aveugle, l'a en effet pressé d'accepter ce poste sensible.

Mais laissons la parole à Roland Gaucher qui, dans *Les Terroristes*, parle longuement du personnage et de sa façon de procéder :

« Azev débuta de bonne heure dans la carrière d'espion. Le 8 avril 1893, les services de l'Okhrana reçurent une lettre postée de Karlsruhe. L'expéditeur y indiquait qu'il terminait ses études d'ingénieur-électricien, se disait bien introduit dans les milieux de l'émigration et offrait de dénoncer ses camarades. Deux mois plus tard, il était engagé au tarif de 50 roubles par mois, plus les primes. Dès cette époque, il s'efforça d'engager les émigrés qu'il connaissait dans la voie du terrorisme.

La police ne tarda pas à remarquer la qualité de cette nouvelle recrue et s'employa activement à faciliter son ascension. Son salaire progressait aussi, récompense de ses dons : en 1899 : 80 roubles, en 1902 : 200 roubles, en 1903 : 500 roubles, auxquels s'ajoutaient bien sûr des primes, cadeaux, frais de déplacement (les chiffres figurent dans la comptabilité de la section financière des archives de l'Okhrana).

Quand le Comité central des socialistes révolutionnaires lui proposa de prendre la tête de l'Organisation de Combat, il demanda à réfléchir. Cette circonspection fut bien appréciée. On avait affaire, pensait-on, à un homme qui ne prenait pas de dispositions à la légère. Et, en effet, ses décisions étaient mûrement pesées : le révolutionnaire Evno Azev, dit Valentin, exigea du Comité central une autonomie complète pour l'Organisation de Combat, mais l'agent Raskine se garda bien de prévenir ses patrons de sa promotion clandestine. Il les avertit simplement qu'il était à même de suivre désormais de fort près les péripéties de l'O.C. On le félicita. On l'augmenta.

Peu après, Azev décida de tuer Plehve, c'est-à-dire le ministre qui, par intermédiaires, le rétribuait (...) L'attentat fut fixé au 18 mars 1904. A cette époque, Azev adressa à l'Okhrana un avertissement très vague, expliquant qu'on était en train de préparer un attentat contre le ministre. [L'attentat est remis plusieurs fois, puis...] Azev, jugeant que le mécanisme qui devait tuer Plehve était au point, quitta Saint-Petersbourg et écrivit le 19 juin au policier

Rataiev que le projet était différé à cause du manque de bombes et que les SR préparaient un autre attentat contre le gouverneur d'Irkoustk. Là-dessus, il élaborà à Moscou avec les conjurés le plan de l'attentat, fixa la date au 8 juillet et partit pour Vienne. (...) Il fallut encore une semaine pour que l'opération si longuement préparée par Azev réussît. Le 15 juillet, la bombe de Sazonov mettait fin aux jours de Plehve. Une fois de plus, Azev était à l'étranger, d'où il continuait à « renseigner » l'Okhrana. Chaque fois, il avait pris soin de se créer un alibi.

Ni à l'Okhrana, ni chez les SR, personne ne le soupçonna. La mort de Plehve, avec le retentissement qu'elle avait provoqué, donnait à l'Organisation de Combat un immense prestige, à Valentin le premier rôle dans cet exploit. (...) En même temps, l'O.C. en profita pour renforcer sa puissance. Elle pouvait se le permettre. Des fonds importants venus de l'étranger [éclairant, non ? NDLA] étaient mis à sa disposition et c'était Azev qui en possédait le contrôle. Par ce moyen, le Comité central dépendait de lui et son autorité se trouvait amoindrie. (...)

Ce fut le même Azev qui proposa au Comité central des SR d'organiser un attentat contre le tsar à Revel. Fidèle à ses habitudes, il avertit en même temps l'Okhrana qu'un groupe installé en Finlande préparait le régicide. (...) Azev fit échouer le projet de Revel par un procédé bien dans sa manière. On ne savait si le tsar viendrait à Revel, port militaire, sur son yacht ou par la voie ferrée. Mais un complice haut placé dans l'administration des chemins de fer avertit Azev que c'était ce second itinéraire qui avait été retenu. Taisant le nom de son informateur, Azev fit savoir à l'Okhrana qu'il connaissait l'itinéraire choisi. Il communiqua la même information à l'O.C., mais avec un retard suffisant pour que le train impérial eût déjà atteint Revel.

C'était un habile coup double. Auprès des SR, Azev confirmait l'importance des renseignements qu'il était capable d'obtenir. Guerassimov [chef de l'Okhrana de Saint-Petersbourg] n'était pas moins stupéfait : Azev connaissait avant lui l'itinéraire adopté. »

En gros, sa tactique consistait donc à organiser les attentats avec l'OC tout en prévenant l'Okhrana que ces attentats allaient avoir lieu. En réalité, les choses étaient

plus subtiles car il fallait faire gagner tantôt l'un, tantôt l'autre camp et tâcher de fournir à chacun ce qu'il attendait. Il réussit si bien ce double jeu que lorsque le pot aux roses sera finalement découvert, les deux parties auront beaucoup de mal à admettre la vérité : les SR, qu'Azev était LE traître qui avait fait échouer bon nombre d'attentats et permis l'arrestation de nombreux camarades et l'Okhrana, qu'Azev était LE chef de l'OC qui leur avait donné tant de fil à retordre, car bon nombre d'attentats avaient quand même réussi. Dont celui, emblématique, de Plehve.

Au fil des années, l'étau va cependant se resserrer autour de lui. Les tensions s'exacerberont de part et d'autre en raison des troubles de la révolution avortée de 1905, ce qui obligera l'agent trouble à jouer de plus en plus serré.

Des informations sur le double jeu d'Azev étaient déjà parvenues aux SR en 1903, puis en 1905. Ces derniers les avaient considérées comme d'affreuses calomnies, ou de la désinformation pure et simple. Azev, ce héros, un traître ! Certains des accusateurs furent même liquidés sans autre forme de procès pour avoir osé jeter le soupçon sur un personnage aussi inattaquable.

Pour que la vérité éclate enfin, en 1908, il faudra les efforts très tenaces d'un révolutionnaire journaliste, Vladimir Bourtzev, qui avait un dada : démasquer les agents provocateurs au service de la police. Il en avait déjà un certain nombre à son actif lorsqu'il acquit la certitude qu'un traître opérait au sommet des SR. Mais qui ? Lui-même informé par un indicateur de police, Bourtzev va devoir mener une enquête solitaire pour accumuler les preuves contre Azev et arriver à ébranler les certitudes des dirigeants du parti qui l'accuseront dans un premier temps de vouloir discréditer le mouvement tout entier.

Une sorte de tribunal va se tenir à Paris en 1908 pour examiner les preuves que Bourtzev déclare détenir. Ce dernier apparaît en position d'accusé plus que d'accusateur, tant il semble impossible aux vétérans qui siègent de croire à la trahison.

Cependant, ébranlé malgré tout par les arguments de Bourtzev, le « tribunal » décide d'ouvrir une enquête. Mais commet l'erreur de convoquer Azev pour un ultime interrogatoire. Ce dernier promet d'apporter les preuves de son innocence.

Naturellement, il va disparaître dans la nature, trop heureux de se tirer de ce mauvais pas à si bon compte. Ce qui prouvera définitivement à ses ex-« camarades » qu'il était bien un traître. Azev se réfugie en Allemagne puis dans divers pays pour brouiller les pistes. Apparemment, l'OC ne le traquera pas pour l'abattre comme elle le fit pour d'autres. Il est vrai que le parti SR était sorti complètement déconsidéré par « l'affaire » qui causa un énorme scandale. Chacun était éclaboussé et voyait désormais des traîtres partout. En fait, à cause de cette incroyable trahison au plus haut niveau, la vague terroriste allait complètement retomber et il faudrait la guerre de 14-18 pour redonner ses chances à la révolution.

Azev, ayant accumulé de confortables économies, vivra à peu près tranquille en Allemagne jusqu'en 1915, date à laquelle il est étonnamment arrêté par les autorités allemandes comme « élément subversif ». Il ne sera relâché qu'en 1917 et mourra à Berlin en avril 1918 d'une néphrite.



GRIGORI GUERCHOUNI,
le spécialiste
de l'assassinat politique

Voilà une étoile filante de la révolution qui ne verra pas l'heureuse conclusion de ses efforts car il mourra quelques années trop tôt.

Il naît en 1870 dans une famille de paysans juifs de Kovno – ou Kaunas – actuellement en Lituanie. Cette ville abritait une population juive très importante puisque entre les deux guerres, on n'y dénombrait pas moins de quarante synagogues, une yeshiva connue dans toute l'Europe ainsi qu'un nombre impressionnant d'organisations communautaires. Une autre révolutionnaire illustre avait vu le jour à Kovno juste l'année avant lui : Emma Goldman.

Quoique d'origine paysanne, Grigori Guerchouni aura la possibilité d'étudier la pharmacie à l'Université de Kiev. En 1898, il ouvrira un laboratoire de biologie à Minsk.

C'est cependant la fibre révolutionnaire qui le titille plus que tout. Il milite ardemment dans les milieux « progressistes », ce qui l'amène à connaître une première fois en 1900 les geôles de l'Okhrana.

Incident de parcours sans importance ! Qui ne l'empêche nullement de créer l'année suivante, avec d'autres camarades dont Alexandre Kerensky et Evno Azef – un étonnant personnage, on l'a vu – le parti socialiste révolutionnaire (SR), qui se réclame du groupe terroriste *Narodnya Volya* (*La Volonté du Peuple*), disparu en 1881.

Guerchouni fonde dans la foulée, en 1902, l'Organisation de Combat, rattachée au Comité central du SR, qui se spécialisera dans les assassinats politiques. Le groupe débute, dès le mois d'avril, par l'assassinat du ministre de l'Intérieur,

Dimitri Sipriaguine. L'année suivante, ce sera au tour du gouverneur Bogdanovitch de la ville d'Ufa, dans l'Oural. En 1904, le nouveau ministre de l'Intérieur, Vyacheslav von Plehve, est abattu à son tour par les terroristes.

« *Le général Spiridovitch, un des principaux chefs de l'Okhrana (police politique) a tracé de [Guerchouni] ce portrait : "...Intelligent, rusé, doué d'une volonté de fer, [il] possédait des capacités surprenantes pour dominer la jeunesse inexpérimentée, facile à entraîner, qu'il rencontrait dans les sphères révolutionnaires. Son regard hypnotiseur et sa parole puissante impressionnaient vivement ses interlocuteurs".* »
(Extrait de *Les terroristes* de Roland Gaucher).

Evidemment, il ignore que son adjoint le plus proche à l'Organisation de Combat, Evno Azef, s'est vendu à l'Okhrana, qui par conséquent, n'ignore rien de ses activités, à lui, Guerchouni. Il est donc arrêté en 1903 pour terrorisme et condamné par la justice du tsar à l'emprisonnement à vie en Sibérie.

Heureusement pour lui, les camps de travail forcé du tsar étaient moins imperméables que ne seront plus tard ceux des bolcheviks. Il parvient à s'enfuir en 1905 et prend la direction de la Chine.

De Chine, il se rendra aux Etats-Unis – on peut se demander où ce fugitif trouvait l'argent nécessaire à pareils voyages – pour revenir finalement en Europe en 1907. De son exil suisse, il continue à prôner une politique de terreur pour renverser le tsar. Chose étonnante, il mourra l'année suivante à Zurich, de tuberculose, sans avoir jamais cessé de défendre mordicus Evno Azef, l'agent double, contre les accusations de trahison qui pourtant commençaient à s'accumuler.



ISRAEL LAZAREVICH GELFAND,
dit ALEXANDRE PARVUS,
le promoteur de la révolution
permanente

Voilà encore un personnage de roman-feuilleton qui, bien que mort relativement jeune, à cinquante-sept ans, aura roulé sa bosse dans bien des milieux et trempé dans bien des affaires louches de son époque : révolutions, fric, espionnage, manipulations en tous genres... Nous nous contenterons de résumer. Et de rappeler dès l'abord l'intérêt principal de Parvus pour ce qui nous occupe : il a puissamment favorisé la révolution bolchevique.

Israël Gelfand naît en 1867 à Berezin, dans une famille juive de Biélorussie. Il grandit à Odessa, en Ukraine, où sa famille s'est installée, et commence sa carrière d'activiste en militant avec les révolutionnaires juifs du Bund.

Puis il part pour Bâle et Zurich afin d'y poursuivre ses études. Il se rend ensuite à Berlin, s'inscrit au parti socialiste et se lie notamment avec Rosa Luxemburg, dite *Rosa la Rouge*. En 1900, il rencontre Lénine pour la première fois et l'encourage vivement à publier son journal révolutionnaire, *Iskra (L'Étincelle)* qui de fait, verra le jour cette année-là.

Il souhaite devenir citoyen allemand, sans succès. Dans une lettre à Wilhelm Liebknecht, il exprimera à cet égard une opinion qui en dit long sur ses sentiments réels à l'égard d'une mère patrie, quelle qu'elle soit : « *Je suis à la recherche d'un gouvernement qui ne demanderait pas trop cher pour le droit d'acquérir sa nationalité* ».

Ses écrits relatifs à la guerre russo-japonaise de 1905 attirent l'attention des services secrets allemands, qui le recrutent comme agent anti-russe. C'est à cette époque qu'il développe son idée phare : se servir de la guerre à l'extérieur pour fomenter des troubles intérieurs et déstabiliser un pays. Idée

assortie du concept de *révolution permanente*, également de son cru, qui séduira tant l'un de ses meilleurs disciples, Lev Bronstein, dit Trotski.

Voilà donc Parvus agent des Allemands. En 1905, il arrive à Saint-Pétersbourg, muni de faux papiers, avec mission d'y faire de l'agitation. Il s'y emploie de son mieux, participe activement à la révolution, qui échouera cette fois, et se retrouve en prison en bonne compagnie : celle de Trotski et de bien d'autres « camarades ». Sa prison ne devait pas être si terrible que ça puisqu'il y reçoit des visites, notamment celle de Rosa la Rouge. Il est ensuite condamné à trois ans d'exil en Sibérie, qu'il ne fera pas car, comme bien d'autres révolutionnaires – ces camps donnent l'impression de vraies passoires – il réussit à s'enfuir et à rentrer en Allemagne.

Se situe ensuite un épisode assez peu glorieux qui fera considérablement baisser sa cote auprès de ses amis socialistes. Il escroque l'écrivain-révolutionnaire Maxime Gorki dont il a monté une pièce en Allemagne, en gardant pour lui les bénéfices qui devaient revenir principalement au parti. Devant les menaces de poursuite et le scandale qui fait rage parmi les camarades, Parvus se résignera néanmoins à rembourser.

Décidé à changer d'air, il se rend à Istanbul où il vivra les cinq années suivantes. Cinq années très profitables financièrement parlant car il va s'y livrer au commerce particulièrement rentable des armements. C'est l'époque – 1912/1913 – des guerres dans les Balkans et il croisera dans ces eaux troubles un autre personnage fort « pittoresque », qui ne s'embarrassait pas plus que lui de scrupules superflus : le marchand d'armes Basil Zaharov. Le monde est petit. Parvus mettra doublement son séjour turc à profit en devenant le conseiller financier et politique des *Jeunes-Turcs*, alors au pouvoir et alliés de l'Allemagne.

Arrive la Première Guerre mondiale. Le trafiquant d'armes pense que l'heure est venue de mettre ses théories en application. Il propose au gouvernement allemand, en guerre contre les Russes et désireux de fermer le front est, un

plan de déstabilisation de l'empire tsariste au moyen de grèves massives et agitations diverses, lequel plan serait financé par les Allemands, naturellement. Ce plan en vingt pages est présenté à Berlin le 6 mars 1915 par Parvus lui-même, qui a fait le voyage pour la circonstance.

Pour faire tomber le régime du tsar, il préconise principalement le soutien à la fraction bolchevique et l'encouragement de tous les mouvements séparatistes. Parvus est sûr que la réussite de la révolution sera au bout de son plan. Et de fait, le gouvernement allemand accepte de débloquent deux millions de marks pour commencer.

Parvus mise sur Lénine, qu'il connaît déjà. Il le rencontre à nouveau à Berne et ils se mettent d'accord. Un réseau financier complexe sera monté via Copenhague pour faire transiter les fonds en provenance d'Allemagne et à destination de la Russie. Un des chaînons du réseau sera *L'Institut pour l'Etude des Conséquences Sociales de la Guerre* (!) créé par Parvus au Danemark, à la tête duquel il placera des hommes de confiance de Lénine, à savoir Jacob Ganetski et Karl Radek. Les courriers seront organisés par Moïse Ouritski, futur chef de la Tchéka de Pétrograd.

Les choses vont cependant se gêner car Anglais et Russes, alertés, s'efforceront de mettre des bâtons dans les roues de ces juteuses opérations. De leur côté, les autorités allemandes se mettent à douter de l'efficacité de leur super agent qui, durant l'hiver 1916, échoue à provoquer la grève massive qu'il escomptait. Du coup, elles gèlent les fonds placés dans ces opérations. Parvus aura sa revanche en réussissant le sabotage d'un navire de guerre russe dans les Dardanelles, ce qui redorera son blason.

Une première révolution secoue la Russie en février 1917. Mais le gouvernement provisoire va refuser de signer une paix séparée avec l'Allemagne. Cet acte lourd de conséquences décidera les autorités allemandes à poursuivre leur soutien financier aux bolcheviks via leur agent Parvus. Et en mars 1917, ces mêmes autorités organiseront le fatal transfert des

« bacilles de la peste », à savoir Lénine et trente révolutionnaires de ses amis, de Suisse en Russie à travers l'Allemagne.

Cette collaboration continue de Parvus avec les Allemands, quoique pour le bon motif – la cause révolutionnaire – va déchaîner l'ire de ses camarades spartakistes qui précisément se battent contre ce pouvoir et essaient de le renverser, Rosa Luxemburg en tête.

La révolution réussira en Russie et échouera en Allemagne, un an plus tard. A la place, va s'installer la République de Weimar. Parvus se retire près de Berlin, les autorités allemandes reconnaissantes lui octroyant la jouissance d'un modeste manoir de trente-deux pièces à Wannsee. Dans cette retraite bucolique, il aura le temps d'écrire ses mémoires.

Et c'est là qu'il mourra en décembre 1924, d'une crise cardiaque, après avoir eu le temps de détruire ses papiers. Juste quelques mois après Lénine qu'il avait tant aidé.

L'écrivain russe non-conformiste, Igor Bunich, a écrit un livre intitulé *L'Or du Parti*, où le nom de Parvus apparaît à propos de fonds énormes qui auraient été déposés par les communistes dans des banques suisses. Ces fonds auraient ensuite été identifiés par les nazis. Puis les Anglais et les Américains auraient eux aussi essayé de mettre la main dessus. Et pour finir, ils auraient encore fait parler d'eux à propos des comptes suisses relatifs à la shoah...



JACOB FURSTENBERG,
dit JACOB GANETSKI,
le porte-serviette de Lénine

Ce futur proche de Lénine naît en 1879 dans une famille juive fortunée de Varsovie. Son père est industriel, ce qui ne l'empêche pas de rejoindre les révolutionnaires dès 1896.

Il part ensuite pour l'Allemagne, en 1901, afin d'y poursuivre ses études dans les Universités de Berlin et d'Heidelberg, qu'il complétera en Suisse à l'Université de Zurich.

Parallèlement, il poursuit son activisme politique puisque de 1903 à 1909, il sera l'un des dirigeants du *SDKPiL*, un nom compliqué pour désigner les marxistes de Pologne et de Lituanie. Ce qui l'amène à participer aux troubles révolutionnaires qui secouent la Pologne, alors partie de l'empire tsariste, en 1905.

Evidemment, il est arrêté à plusieurs reprises. A partir de 1907, il devient membre du Comité central du parti ouvrier social-démocrate de Russie. Dès cette époque, il est proche de Lénine dont il a toute la confiance.

Arrive la première guerre. L'Allemagne se bat contre la Russie. Elle croit judicieux de jouer la carte des bolcheviks pour faire tomber le régime tsariste. Elle aidera donc financièrement les révolutionnaires.

C'est Parvus, on l'a vu, qui mènera principalement les pourparlers. Ne voulant surtout pas apparaître officiellement, Lénine désigne deux hommes de confiance pour servir de relais entre Parvus et lui-même : Karl Radek et Ganetski. La chaîne sera ainsi constituée : les Allemands, puis Parvus, puis Radek/Ganetski, enfin Lénine. Elle opérera depuis l'étranger, à l'aide de relais créés pour l'occasion, sous le nom d'« opération Copenhague ».

A partir du moment où les bolcheviks recevront ces fonds – ils en recevront d'autres par ailleurs, on l'a vu également – ils pourront développer la base, alors étroite, de leur parti, et démultiplier tous leurs moyens de propagande et d'action.

Ganetski rentre ensuite en Russie, en mars 1917, avec Lénine et ses compagnons, dans le fameux train qui ne fut jamais blindé, contrairement à la légende, mis à disposition par les Allemands.

Après la révolution d'Octobre, il s'occupera dans un premier temps de la réorganisation des banques du nouveau régime, puis sera ambassadeur. C'est en cette qualité qu'il signe en octobre 1921 le Traité de Kars, traité d'amitié entre la Turquie et l'URSS. Il représentera également son pays en Lettonie.

Son étoile va pâlir après la disparition de Lénine, en 1924. Le dernier poste que lui offrira Staline sera celui de directeur du Musée de la Révolution.

Vieux bolchevik s'il en est, et connaissant un peu trop bien les coulisses de la révolution et ses ressorts financiers, il sera parmi les premiers à connaître les purges du dictateur. Il est fusillé en novembre 1937.

Les moteurs de la révolution



LEV BRONSTEIN,
dit LEON TROTSKI,
la révolution permanente
achevée à coups de piolet

Il n'y a guère qu'en France – faut-il s'en étonner ? – que Trotski continue à jouir d'un prestige et d'une notoriété intacts. Son fan club, qui s'est considérablement enrichi dans les années 1960-70 d'un certain nombre d'« intellectuels », a même réussi le tour de force – avec l'aide complaisante des médias – à imposer une vision positive du personnage, occultant soigneusement quelques légères ombres de sa biographie.

Lev Davidovitch Bronstein naît en 1879 en Ukraine dans une famille de fermiers juifs plutôt aisés. Il entre en révolution comme d'autres entrent dans les ordres, très tôt. En 1905, il participe à la première révolution, qui échoue, et dès cette époque fait sien le concept de *révolution permanente* inventé par Parvus.

Après bien des péripéties au cours desquelles il adopte son nom « de guerre », Trotski, on le retrouve à New York en janvier 1917, une ville où il nouera de très fructueux contacts. C'est là, en effet, que se trouve le nerf de la guerre, dont il a grand besoin pour mener à bien sa révolution. Et il en trouvera puisque c'est muni d'un pactole en or et en dollars qu'il quitte l'Amérique quelques mois plus tard, fin mars. De retour en Russie en mai 1917, il participe

activement avec Lénine au coup de force des bolcheviks qui les portera au pouvoir.

Dès lors, il aura l'occasion de déployer tous ses talents, principalement en tant que commissaire à la Guerre de 1918 à 1925. La manière forte ne lui fait pas peur, lui qui déclare en décembre 1917 : « *Dans moins d'un mois, la terreur va prendre des formes très violentes, à l'instar de ce qui s'est passé lors de la grande révolution française. Ce ne sera plus seulement la prison, mais la guillotine, cette remarquable invention de la grande révolution française, qui a pour avantage reconnu celui de raccourcir un homme d'une tête, qui sera prête pour nos ennemis* ».

Il ne se vantait pas. Les bolcheviks ne lésineront sur aucun moyen criminel pour faire triompher la société « plus juste et plus humaine » qu'ils envisageaient pour la planète entière. On ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs, n'est-ce pas ? Comme le disait justement le même Trotski, au temps de la terreur rouge dont il fut un acteur ô combien efficace : « *On peut et on doit faire comprendre qu'en temps de guerre civile nous exterminerons les gardes blancs afin qu'ils n'exterminent pas les travailleurs. Dès lors, notre but n'est pas de supprimer des vies humaines, mais bien de les préserver. (...) L'ennemi doit être mis dans l'impossibilité de nuire, ce qui, en temps de guerre, ne peut se traduire que par sa suppression* ».

Il est donc clair que c'est pour *préserver* des vies humaines que de proche en proche et d'ennemis en contre-révolutionnaires, des pans entiers de la société vont être exterminés.

C'est toujours dans ce méritoire souci d'assainissement que Trotski présidera avec Lénine à l'ouverture des camps de concentration, un peu partout dans le pays, dès août 1918. Tous les « éléments douteux » y seront désormais internés à tour de bras, sans le moindre jugement, est-il besoin de le préciser.

Il créera également l'Armée rouge, dont il sera le chef incontesté durant toutes ces années. Cet instrument essentiel de la dictature bolchevique va faire régner la terreur, surtout parmi les masses paysannes qui seront

matées par le *balai de fer* que Trotski saura manier avec énergie, notamment pour le nettoyage de l'Ukraine. Il le maniera avec la même énergie à l'intérieur de ses troupes, souvent recrutées de force, puisqu'il ordonnera sans sourciller de fusiller un soldat sur dix dans les détachements susceptibles de flancher

C'est lui encore qui noiera la révolte de Cronstadt, en 1921, dans le sang. Les marins de cette base navale, autrefois qualifiés par le même personnage de *valeur et gloire de la Russie révolutionnaire* furent à l'origine d'une révolte de la population due à l'insupportable misère qui régnait. Tous demandaient que le carcan de fer qui enserrait le pays se desserre quelque peu. La seule réponse de Trotski, et des bolcheviks, fut une répression sanglante qui laissa des milliers de mort sur le carreau.

Voilà déjà quelques années – de 1918 à 1925 – bien employées. Celui qui avait malgré tout trouvé le temps d'écrire en 1920 *Terrorisme et communisme* s'opposera ensuite à Staline lors de luttes internes pour le pouvoir. Vaincu, il est exclu du parti en 1927 puis expulsé d'URSS en 1929. Commencera alors une longue errance jalonnée d'activités politiques, qui s'achèvera en 1940, au Mexique, sous un coup de piolet administré par un agent de Staline.

Et la légende dorée – et mensongère – pourra commencer.

§§§§

Lev Bronstein n'était pas dépourvu d'humour. Si, si, lisez ces quelques extraits de son livre intitulé *Ma Vie*.

Nous sommes en mars 1917. Trotski et sa petite famille ont quitté New York pour la terre promise de la révolution prolétarienne. Mais voilà que des personnages extrêmement antipathiques, des Anglais pour tout dire, prétendent les retenir à Halifax, au Canada, eux, dont les intentions sont si pures :

« Le 3 avril, des officiers anglais, escortés de matelots, montèrent à bord du *Christianafford* et, au nom de l'amiral commandant la

place, nous intimèrent à moi et ma famille, ainsi qu'à cinq autres personnes, l'ordre de débarquer. Quant aux motifs de cette injonction, on nous promettait de tout "élucider" à Halifax. Nous déclarâmes illégales de telles exigences et refusâmes d'y obéir. Les matelots armés se jetèrent sur nous et, sous les huées d'un bon nombre de passagers qui leur criaient "shame, shame !" ("c'est une honte") nous emportèrent à bras, nous mirent dans une vedette de la marine de guerre, qui, convoyée par un croiseur, nous amena à Halifax. Comme une dizaine de matelots me tenaient et portaient, mon fils aîné courut à mon secours et, frappant un officier de son petit poing, me cria :

– Faut-il le battre encore, papa ?

Il avait onze ans. Il venait de prendre sa première leçon sur la démocratie britannique.

La police laissa à Halifax ma femme et mes enfants. Les autres détenus furent expédiés par chemin de fer au camp d'Amberst où l'on gardait des prisonniers allemands. Là, dans la salle d'admission, nous subîmes une fouille telle que je n'avais rien connu de pareil, même lorsque je fus incarcéré à la forteresse Pierre-et-Paul. En effet, dans la prison du tsar, si l'on vous obligeait à vous mettre nu, si des gendarmes vous tâtaient le corps, c'était fait discrètement ; à Amberst, chez ces démocrates nos alliés, on nous soumit à ces outrages éhontés en présence d'une dizaine de personnes. Je me rappellerai toujours le sergent Olsen, d'espèce suédo-canadienne, une tête rousse de criminel et d'argousin, qui joua le principal rôle dans l'affaire. Les canailles qui, de loin, en avaient ainsi disposé, savaient parfaitement que nous étions d'irréprochables révolutionnaires russes qui rentraient dans leur pays délivré par la révolution. »

« Première leçon sur la démocratie britannique, d'irréprochables révolutionnaires russes, pays délivré par la révolution », il faut reconnaître que tout cela ne manque pas de sel lorsqu'on connaît la suite des événements...

De surcroît, ces odieux contre-révolutionnaires nourrissaient de vils soupçons dont on se demande vraiment d'où ils les tiraient :

« Lorsque la nouvelle de notre arrestation parvint à la presse russe révolutionnaire, l'ambassade de Grande-Bretagne en Russie,

n'ayant sans doute pas l'inquiétude de me voir rentrer de sitôt dans mon pays, envoya aux journaux de Petrograd des communiqués officiels disant que les Russes arrêtés au Canada faisaient route "avec des subsides fournis par l'ambassade d'Allemagne, dans le dessein de renverser le gouvernement provisoire". Cela, du moins, n'était pas équivoque.

La Pravda que dirigeait Lénine, sans aucun doute par la plume de Lénine lui-même, répondit à Buchanan le 16 avril :

"Peut-on croire une seule minute à la bonne foi d'un informateur selon lequel Trotski, ancien président du soviet des députés ouvriers de Petersbourg en 1905, révolutionnaire qui s'est consacré pendant des dizaines d'années au service désintéressé de la révolution ait été capable de se lier avec un plan subventionné par le gouvernement allemand ? C'est, en effet, une calomnie évidente, inouïe, impudente, à l'adresse d'un révolutionnaire. De qui avez-vous reçu ce renseignement, M. Buchanan ? Pourquoi ne le diriez-vous pas ?... Six hommes ont traîné par les bras et par les jambes le camarade Trotski, tout cela au nom de votre amitié pour le gouvernement provisoire!" »

L'accuser d'avoir touché des subsides des Allemands ! Incroyable ! Quelle ignominie ! Lui qui en avait reçus de financiers américains...



LEV BORISSOVITCH ROSENFELD,
dit KAMENEV,
...quel malheur
d'être le beau-frère de Trotski !

Ce révolutionnaire de la première heure, qui participera à toutes les péripéties ayant conduit à la révolution d'Octobre, naît en 1883 dans une famille juive de Moscou. Il fréquente l'Université tout en militant dans les milieux révolutionnaires dès 1901.

Son activisme politique l'amènera à beaucoup voyager en Europe dans les années qui précèdent 1917. Il va notamment rencontrer Lénine dont il devient un proche et qu'il suivra par la suite dans ses pérégrinations d'exilé. Il est également le beau-frère de Trotski, dont il épouse la sœur en premières noces : Olga Bronstein, révolutionnaire elle-même, plus tard membre actif, et influent, du parti.

Les années fastes de Kamenev se situent de 1917 à 1925. Les choses vont très nettement se gâter pour lui par la suite.

La révolution d'Octobre sitôt achevée, malgré l'une ou l'autre divergence avec la méthode employée par Lénine pour accéder au pouvoir, il ne tarde pas à occuper de hautes fonctions au sein du parti et du gouvernement. En janvier 1918, il ira négocier les conditions de paix avec l'Allemagne à Brest-Litovsk en compagnie de Trotski, Joffé et Radek. Il participe à la fondation, en 1919, du Bureau politique, ou *Politburo*, organe de décision, qu'il présidera en 1923-24, durant la maladie de Lénine.

Cette maladie justement, aiguise les appétits et déchaîne les passions. Qui sera le prochain chef ? Les clans s'organisent et se déchirent. Kamenev joue d'abord Staline contre son beau-frère Trotski. De 1922 à 1925, il participe à la troïka Zinoviev/Staline/Kamenev, qui s'oppose à Trotski et parvient à le marginaliser. En 1925, ce dernier est contraint sous l'affectueuse

pression de ses « camarades » de démissionner de sa fonction de commissaire à la Guerre, où il avait pourtant fait preuve d'un zèle remarquable.

Un peu plus tard, revirement : avec Trotski et Zinoviev, Kamenev s'oppose cette fois à Staline dont tous critiquaient... la tendance à la bureaucratie. Le reste, apparemment, ne les dérangeait pas trop. C'est là le vrai début de ses malheurs car il est exclu du parti, comme Trotski et d'autres, en 1927.

Mais il accepte de faire amende honorable sous forme d'autocritique et il est réintégré en 1928. En 1932, il est exclu à nouveau, puis à nouveau réintégré après une nouvelle auto-flagellation publique. Staline, qui devait s'ennuyer, aimait bien jouer au chat et à la souris.

En 1935, finalement, le jeu n'était plus tellement drôle. Cette fois, Kamenev est arrêté et condamné à dix ans de prison pour conspiration contre le dictateur. Lors des procès de Moscou, l'année suivante, en 1936, il sera rejugé pour trahison envers l'Etat. Cette ultime fois sera la bonne : il est exécuté à Moscou en août 1936. Pour faire bonne mesure, Staline fera également tuer ses deux fils et leur mère, sa première épouse, la sœur de Trotski.

Pour finir en chanson cette sombre histoire, rappelons quelques paroles extraites de la chanson de Gainsbourg, *Juif et Dieu* :

*Grigori Ievséïtch Apfelbaum dit Zinoviev
Lev Borissovitich Rosenfeld dit Kamenev
Lev Davidovitch Bronstein dit Trotsky
Dieu est Juif
Juif et Dieu*



GRIGORY APFELBAUM,
dit ZINOVIEV,
l'apôtre de la « terreur socialiste »

Ce bolchevik de la toute première heure naît en 1883, comme Kamenev, dans une famille juive de Yelizavetgrad, en Ukraine. Cette ville connaîtra plus tard grâce à lui la gloire de se dénommer *Zinovyevsk* de 1923 à 1935. Par la suite, évidemment, les malheurs survenus à son illustre parrain la feront retomber de son piédestal. Mais n'anticipons pas.

Zinoviev est très proche de Lénine durant toutes les années qui précèdent 1917. Il se trouve, comme lui, en Suisse lorsque les troubles révolutionnaires éclatent en Russie et il fera partie du célèbre voyage en train qui ramène les « bacilles de la peste » dans ce que l'on n'ose appeler la mère patrie en mars 1917.

En octobre 1917, Zinoviev, ainsi d'ailleurs que Kamenev, va cependant s'opposer à Lénine à propos de la marche à suivre pour s'emparer du pouvoir. Cela nuira à leur avancement à tous deux et c'est Trotski qui deviendra le numéro deux du régime. Homme ambitieux, Zinoviev fera tout dès lors, de 1918 à 1925, pour miner la position de son rival.

Mais la révolution a besoin de toutes les énergies pour combattre les « ennemis du peuple » et dès 1918, Zinoviev est pardonné. Il redevient membre du Comité central du Parti, puis du *Politburo* en 1919. Cette même année, est créée l'Internationale communiste, ou *Komintern*, dont il va assurer la présidence. Une fonction extrêmement importante. C'est lui qui aura désormais la lourde tâche de répandre sur toute la surface de la terre les bienfaits de la révolution bolchevique, par l'intermédiaire des partis communistes qu'il va falloir créer dans chaque pays.

Il est par ailleurs « gouverneur » de la région de Petrograd. C'est à ce titre qu'il reçoit, en juin 1918, cette missive de Lénine : *« Camarade Zinoviev ! Nous venons juste d'apprendre que les ouvriers de Petrograd souhaitaient répondre par la terreur de masse au meurtre du camarade Volodarski et que vous (pas vous personnellement, mais les membres du comité du Parti de Petrograd) les avez freinés. Je proteste énergiquement ! Nous nous compromettons : nous prôtons la terreur de masse dans les résolutions du soviet, mais quand il s'agit d'agir, nous faisons obstruction à l'initiative absolument correcte des masses. C'est inadmissible ! Les terroristes vont nous considérer comme des chiffes molles. L'heure est ultra-martiale. Il est indispensable d'encourager l'énergie et le caractère de masse de la terreur dirigée contre les contre-révolutionnaires, spécialement à Petrograd, dont l'exemple est décisif. Salutations. Lénine ».*

Le « pas vous personnellement » ne devait pas être une formule de politesse car en septembre de la même année, Zinoviev clamait sans détours : *« Pour défaire nos ennemis, nous devons avoir notre propre terreur socialiste. Nous devons entraîner à nos côtés disons quatre-vingt-dix des cent millions d'habitants de la Russie soviétique. Quant aux autres, nous n'avons rien à leur dire. Ils doivent être anéantis. »*

Ce qui faisait déjà dix millions d'êtres humains passés sans états d'âme par pertes et profits. Mais finalement, nos révolutionnaires assoiffés de justice sociale et de paix universelle firent beaucoup mieux que ça.

Durant la maladie de Lénine, de 1922 à 1924, Zinoviev sera l'une des figures les plus puissantes du régime. Il fera partie de la troïka au pouvoir avec Staline et Kamenev, contre Trotski. Ce bel équilibre ne dure cependant pas et dès 1926, les ennuis pleuvent sur lui. S'étant imprudemment opposé à Staline, et rapproché de Trotski, il est expulsé du Politburo en 1926, puis du Komintern, puis du Comité central.

A partir de ce moment-là, il suivra très exactement le même parcours que Kamenev, son presque jumeau – tous deux nés et morts les mêmes années, avec des trajectoires similaires – : éjecté du parti, puis réintégré après autocritique. Puis éjecté à

nouveau, puis réintégré une fois de plus. Jusqu'au procès de Moscou où ce compagnon de la première heure de Lénine, désormais inutile, sera condamné. Il est exécuté en même temps que Kamenev et d'autres en août 1936.



IAKOV SOLOMON,
dit SVERDLOV,
l'assassin du tsar
et de sa famille

Celui qui passera à la postérité essentiellement pour avoir donné l'ordre d'exécuter le tsar et sa famille naît dans une famille juive de Nijni-Novgorod en 1885. Sa carrière d'agitateur, comme celle de ses collègues, débute très tôt et il participe à la révolution de 1905 avec les bolcheviks. Durant les années qui suivent, comme les autres aussi, il fait l'un ou l'autre séjour en Sibérie d'où il est libéré à la révolution de février 1917.

Proche de Lénine et bon organisateur, il fait partie du Comité militaire révolutionnaire qui met sur pied l'insurrection armée d'Octobre qui donnera le coup d'envoi à la révolution. Il est également membre du Comité central du Parti.

Dès novembre 1917, il devient même président de ce Comité exécutif central, soit l'équivalent de chef de l'Etat.

C'est en cette qualité qu'il produira son coup d'éclat. C'est en effet sur son ordre, et avec l'assentiment de Lénine, que seront assassinés sans jugement le tsar Nicolas II et sa famille, à Iekaterinbourg, dans la nuit du 16 au 17 juillet 1918. Cette tuerie, qui devait du passé faire table rase, sera perpétrée par la tchéka locale sous les ordres de Jacob Yourovski, lui-même né dans une famille juive orthodoxe. Onze personnes trouveront la mort : le couple impérial, ses cinq enfants et des membres de leur personnel.

L'avancée des forces contre-révolutionnaires ayant fait redouter aux bolcheviks une éventuelle libération du tsar, Yourovski avait reçu de Moscou le message suivant : *« Informé de la menace que font peser les bandits tchécoslovaques sur la rouge capitale de l'Oural et prenant en considération le fait*



La famille impériale.

que le bourreau couronné, en se dissimulant, pourrait échapper à la sentence du peuple, le Comité exécutif, exécutant la volonté du peuple, a décidé de fusiller le ci-devant tsar Nicolas Romanov, coupable d'innombrables crimes sanglants. »

Pour honorer la mémoire de l'instigateur du crime et commémorer ce haut fait, la ville de Iekaterinbourg portera le nom de Sverdlovsk jusqu'en 1991, date à laquelle elle a repris son ancienne dénomination.

Sverdlov ne survivra pas longtemps à ses victimes – et cette fois Staline n'y sera pour rien – car l'année suivante, en 1919, parcourant le pays durant la guerre civile, il est victime d'une épidémie de grippe espagnole et meurt dans la ville russe d'Oryol.

L'un de ses frères, Zinovi Pechkoff, eut plus de chance que lui et mourut tranquillement à Paris en 1966. La vie de ce personnage est un vrai roman, qu'il serait dommage de ne pas évoquer. Né en 1884, il sera le protégé de Maxime Gorki, puis voyagera de par le monde, connaissant maintes aventures et s'engageant même dans la Légion étrangère. Il sera toujours hostile aux bolcheviks. Naturalisé Français, il deviendra diplomate, général et finira gaulliste convaincu. Il sera, entre autres, notre ambassadeur au Japon de 1946 à 1950. En 1952, le gouvernement le fait Grand Croix de la Légion d'Honneur,

distinction qui touche au plus profond de lui-même le jeune voyou de Nijni-Novgorod qu'il fut jadis.

Il aura, à cette occasion, ces mots superbes : « *Je savais bien que je serais tellement ému que je ne pourrais pas dire ce que je voudrais à cette occasion, tant je suis confus vis-à-vis de moi-même de recevoir cette suprême distinction. D'autres disent : récompense. La France n'a pas à me récompenser. C'est moi qui ne sais pas comment m'acquitter de toute sa bonté, de toute son indulgence pour mes très modestes services. C'est moi qui dois tout à la France. La France m'a adopté parmi ses fils, la France m'a permis de vivre utilement ma vie. La France m'a inspiré et donné ce grand bonheur, le grand honneur de Servir. Et celui qui sert la France sert en même temps tout ce qu'il y a de juste, tout ce qu'il y a de grand. La France donne à celui qui la sert la certitude de la clarté.* »

Nous étions en 1952.

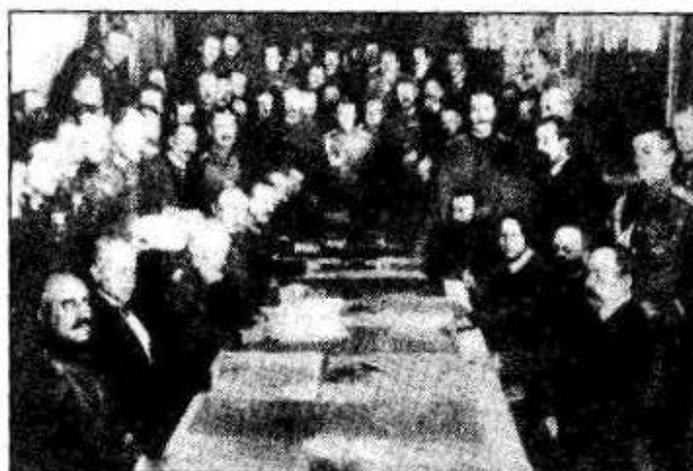
Autant dire sur une autre planète.



GRIGORY GIRSH
YANKELEVICH BRILLIANT,
dit SOKOLNIKOV,
le ministre des finances
des bolcheviks

Encore un « vieux bolchevik » qui voit le jour dans la famille d'un médecin juif d'Ukraine en 1888 et rejoint les révolutionnaires dès 1905, à l'âge de dix-sept ans. Arrêté en 1907, il partira ensuite pour la France et fera ses études à la Sorbonne d'où il sortira diplômé en droit et en économie. A Paris, pépinière comme la Suisse d'agitateurs en tous genres, il aidera Trotski à la rédaction de *Nache Slovo* (*Notre Parole*). Il s'agissait d'un quotidien internationaliste créé et dirigé par le futur chef de l'Armée rouge, qui paraîtra, en russe, de janvier 1914 à septembre 1916, en changeant occasionnellement de nom afin d'éviter les foudres des autorités françaises.

Sokolnikov sera du voyage dans le fameux train qui mènera Lénine et les autres « bacilles de la peste » à pied d'œuvre en mars 1917. Il participe bien sûr à la révolution d'Octobre dans le tout premier cercle qui gravite autour de Lénine et Trotski. Et bien sûr, il est élu membre du Comité central du parti, puis du Politburo dès sa création.



Signature du traité de Brest-Litovsk.

Preuve de son importance au sein de l'appareil révolutionnaire, c'est lui qui signera – après des mois de négociations menées par ses collègues – le traité de Brest-Litovsk mettant fin à la guerre contre l'Allemagne, en mars 1918.

A partir de la mi-1918, on le retrouve dans plusieurs conseils militaires révolutionnaires de divers régiments de l'Armée rouge, où il sera distingué par Trotski. Il part ensuite en mission au Turkestan, vaste région d'Asie centrale où il est chargé d'installer durablement le nouveau pouvoir. De fait, le Turkestan ne tardera pas à devenir l'une des républiques d'URSS.

De retour à Moscou en 1921, Lénine lui confie le poste sensible s'il en est, de commissaire du peuple aux Finances, poste qu'il occupera jusqu'en 1926. A ce titre, il sera chargé de la délicate restructuration des systèmes financier, fiscal, etc, dans le contexte de la NEP, nouvelle politique économique décidée par le pouvoir. Il pourra donc utilement se servir de ses diplômes acquis à la Sorbonne. C'était déjà lui d'ailleurs, qui dès la révolution d'Octobre, avait dirigé la nationalisation des banques.

En 1918, il avait écrit dans la *Pravda* un article intitulé *Mauvaises finances, bonne révolution*, dans lequel il soutenait que l'ordre ancien devait être balayé à tout prix et que le chaos financier aiderait à cimenter la révolution. A présent responsable, il ne tarde pas à se rendre compte que de mauvaises finances font en réalité une bien mauvaise révolution.

C'est une fuite en avant qui commence, les bolcheviks imprimant pour donner le change des tonnes de roubles à tour de bras. En 1922, Sokolnikov informe le 10^e Congrès des Soviets que l'État n'a quasiment aucun revenu et que 98% de ce qui est dépensé a été imprimé en monnaie fictive, sans aucune contrepartie économique.

Après la mort de Lénine, il est entraîné comme les autres dans les luttes sauvages pour le pouvoir. Staline s'empresse de l'éloigner et lui confie à cet effet la fonction d'ambassadeur des soviets à Londres, en 1929. Il sera ensuite rappelé au pays

et, son étoile définitivement pâlie, fera partie de la charrette du 2^e procès de Moscou, en 1937. Accusé de conspiration contre Staline, il est condamné à dix ans d'emprisonnement.

Mais il ne les fera pas car il est assassiné par le NKVD dans sa prison, en mai 1939.



KAROL SOBELSOHN
dit KARL RADEK,
ou l'échec de la révolution
en Allemagne

Il naît en 1885 dans une famille juive de Galicie polonaise et milite très jeune à l'Université dans les rangs de la gauche. En 1905, il participe à la révolution à Varsovie.

Il émigre ensuite en Suisse, véritable terre promise des révolutionnaires, où il se lie avec Lénine, Trotski, Zinoviev et les autres. Pendant la première guerre mondiale, agissant en qualité d'intermédiaire entre Lénine et les Allemands, il mènera avec Parvus et Jacob Ganetski, comme on l'a vu, des négociations secrètes avec les autorités militaires allemandes en vue d'un soutien financier aux bolcheviks. Il s'agira de « l'opération Copenhague. »

Lui aussi rentre en Russie en 1917 avec ses petits camarades dans le fameux train. Après la révolution d'Octobre, il devient vice-commissaire à la Propagande. Chargé de la « politique étrangère », c'est lui qui a la lourde tâche de soutenir et d'accompagner tous les mouvements révolutionnaires qui vont désormais éclater un peu partout, à l'instigation des bolcheviks. En effet, le *Komintern*, dont ce sera officiellement la tâche, ne verra le jour qu'en 1920. Ce qui ne l'empêchera pas de faire également partie de la délégation bolchevique à Brest-Litovsk, fin 1917-début 1918.

Les bolcheviks fondent d'ardents espoirs révolutionnaires sur l'Allemagne, fortement peuplée et industrialisée. Ils espèrent y allumer bientôt le feu purificateur de la justice universelle. C'est donc l'Allemagne qui sera l'objet prioritaire des soins du nouveau vice-commissaire à la Propagande. Il y vivra de 1918 à 1920 et contribuera à la fondation du parti communiste allemand, qui sera présidé par Paul Lévi. Hélas pour lui, la révolution allemande ne se déroule pas comme

prévu. Elle échoue et Karl Radek rentre en Russie où il devient l'un des dirigeants de l'Internationale communiste, le Komintern, qui vient de se créer.

Mais cette défaite est considérée comme *sa* défaite. Désormais, son influence ne sera plus la même. Il essaiera bien de se réhabiliter en tentant une nouvelle révolution en Allemagne en 1923, juste avant la mort de Lénine, mais hélas, elle échouera également.

Cette fois, il est éjecté du Comité central du parti en 1924. En tant que trotskiste, faisant partie de l'opposition à Staline, il connaîtra en prime les mêmes revers que les autres. La formation des cadres de la révolution chinoise lui est cependant confiée. Elle se déroulera à l'Université Sun Yat-Sen de Moscou dont il est nommé recteur de 1925 à 1927.

1927 est une mauvaise année pour les « vieux bolcheviks ». Cette année-là, Radek est expulsé du parti et se retrouve en Sibérie comme un vulgaire contre-révolutionnaire. Après deux ans de ce régime, il capitule et fait son entière soumission à Staline. Ayant accepté d'être humilié, sali et ayant dûment calomnié ses amis d'autrefois, il est récompensé : en 1930, il est réadmis dans le parti.

Et il reprend même du service : devenu le chantre du stalinisme, il dirige de 1932 à 1934 un *Bureau d'information pour les questions internationales* placé directement sous la coupe du maître du Kremlin et chargé spécifiquement de la lutte « antifasciste ». Il participe aussi à la rédaction de la Constitution soviétique de 1936.

Mais la fin est proche. Finalement, Staline n'a plus besoin de lui. Autocritique et dénonciations de ses anciens amis ne le sauveront plus. Il fait partie des accusés du 2^e procès de Moscou, en 1937, sous l'inculpation de trahison.

Condamné comme les autres à dix ans de goulag, il y meurt deux ans plus tard, en 1939, dans des circonstances non encore véritablement élucidées. Mais pas de vieillesse, en tout cas.



MEIR HENOCH MOJSZEWICZ
WALLACH-FINKELSTEIN,
dit MAXIM LITVINOV,
le ministre des Affaires
étrangères bolchevique

Ce futur diplomate bolchevique naît en 1876 dans une famille de banquiers juifs de Bialystok, dans le nord de la Pologne.

Dès sa création en 1898, il rejoint le parti ouvrier social-démocrate de Russie et commence sa carrière d'agitateur en faisant de la propagande en Ukraine.

Après diverses péripéties (on s'échappait plus facilement des prisons du tsar que plus tard du goulag), il s'exile en Suisse et y travaille au journal révolutionnaire *Iskra* (*L'Étincelle*). Il vit ensuite à Londres, de 1906 à 1916, où il déploie une grande activité comme secrétaire du groupe bolchevique de la capitale britannique. Il va également y rencontrer l'amour sous les traits d'Ivy Lowe, fille d'une grande famille juive d'Angleterre émigrée de Hongrie à la suite de l'échec de la révolution de 1848.

Cette expérience anglaise lui sera profitable car la révolution d'Octobre à peine achevée, Lénine lui confie la tâche de représenter les soviets en Angleterre. Cela n'ira pas sans quelques heurts car il est arrêté par les autorités britanniques en 1918 et gardé en otage afin de servir de monnaie d'échange avec Robert Lockhart, agent secret accusé par les bolcheviks de complot contre l'Etat. [Ouvrons ici une parenthèse pour signaler que ce personnage, né en 1887 et mort en 1970, eut une vie étonnante qui mérite vraiment d'être connue. Écossais pur sucre, il clamait notamment à qui voulait l'entendre sa fierté de n'avoir aucune goutte de sang anglais dans les veines : « *There is no drop of English blood in my veins* ». Amusant, non ?]

L'échange sera effectué et ce regrettable incident vite oublié. Litvinov entame alors une brillante carrière de diplomate. En tant que vice-commissaire du peuple aux Affaires étrangères, il sera le principal représentant des soviets en Europe occidentale, réussissant notamment à persuader les Britanniques de mettre fin au blocus contre le gouvernement bolchevique et négociant un certain nombre d'accords commerciaux avec les pays européens.

Egalement fort actif dans son pays, c'est lui qui en 1929 conclura le *Pacte Litvinov*, accord de non-belligérance entre Union soviétique, Pologne, Roumanie, Lettonie et Estonie.

En 1930, il est nommé par Staline commissaire du peuple aux Affaires étrangères. En cette qualité, il parviendra en 1933 à convaincre les Etats-Unis de Franklin Roosevelt de reconnaître officiellement le gouvernement des soviets.



Victime de l'Holodomor.

C'est cette année-là que se déroule, essentiellement en Ukraine, l'horrible tragédie aujourd'hui appelée Holodomor. Entre 1932 et 1933, six millions de personnes au moins, dont deux millions d'enfants, seront victimes d'une famine sciemment organisée par le pouvoir pour briser la résistance

des masses paysannes. Maxim Litvinov est parfaitement au courant de ce crime contre l'humanité aujourd'hui encore quasiment privé de mémoire. Il est interviewé à ce propos à Moscou par Gareth Jones, le journaliste britannique qui révélera ce forfait au monde occidental. Comme souvent en pareil cas, des intérêts bien plus puissants vont se dresser contre une vérité dérangeante et les révélations de Gareth Jones seront fort mal reçues, y compris par la presse occidentale et américaine. Maxim Litvinov en particulier adressera une lettre personnelle au premier ministre anglais, Lloyd George, pour se plaindre et l'informer qu'en raison de ses allégations, M. Jones était désormais indésirable dans le paradis soviétique.

Litvinov représentera ensuite son pays – qu'il avait réussi à y faire admettre – à la Société des Nations, ancêtre de l'ONU, de 1934 à 1938. Il sera encore présent lors des Accords de Munich en septembre 1938, mais plus à la signature du pacte germano-soviétique de mai 1939. En raison de ses origines juives, Staline le remplacera pour ces négociations par Molotov, devenu le nouveau ministre des Affaires étrangères.

Il n'est cependant nullement en disgrâce auprès du tout-puissant maître du Kremlin qui lui octroie un poste de vice-commissaire du peuple et le nomme ambassadeur aux Etats-Unis en 1941, fonction qu'il occupera jusqu'en 1943.

Au terme d'une carrière bien remplie et n'ayant finalement pas trop souffert de l'« antisémitisme » de Staline, Litvinov mourra dans son lit – une rareté – le 31 décembre 1951.



ADOLPH ABRAMOVICH JOFFE
(ou IOFFE),
le commissaire du peuple
aux Affaires étrangères

Toute sa vie, Adolph Joffé fut un ami fidèle et un chaud partisan de Trotski. Il naît en 1883 – il est donc de quatre ans plus jeune que son mentor – dans une famille juive karaïte de Crimée. [De façon très simplifiée, le karaïsme est une branche du judaïsme qui s'oppose au judaïsme « rabbinique », NDLA].

Il rejoint le parti socialiste révolutionnaire de Russie en 1903, durant ses études, et prend une part active à la révolution de 1905. Après l'échec de celle-ci, il s'exile à Berlin, puis à Vienne, en 1906. C'est là qu'il va aider Trotski, qui s'y trouve alors, à fonder la *Pravda* et à la faire vivre. Car la famille de Joffé est prospère et le soutien financier de ce dernier est le bienvenu. La *Pravda* a en effet été créée à Vienne en 1908 par Trotski. Joffé contribuera à sa publication jusqu'en 1912, tout en étudiant la médecine et la psychanalyse.

En 1917, il se trouve en Russie, où il devient membre du Comité central du parti dès le mois d'août et où il retrouve la *Pravda*, désormais rapatriée. En octobre, il soutient Lénine et Trotski dans leur volonté de s'emparer du pouvoir par la force. Et il devient le président du Comité militaire révolutionnaire de Petrograd qui renverse le gouvernement provisoire, le 25 octobre.

De novembre à janvier 1918, il fera partie, avec Trotski et d'autres, de la délégation bolchevique présente à Brest-Litovsk pour négocier l'arrêt des hostilités avec l'Allemagne et l'Autriche. Les bolcheviks font traîner en longueur les négociations dans l'espoir qu'entre-temps les révolutions tant espérées finiront par l'emporter dans ces pays. Peine

perdue, après neuf semaines de vaines parloles, l'armée allemande, impatientée, se met en marche vers Petrograd et Lénine finit par ordonner d'accepter les termes du traité.

Lorsque Trotski prend le contrôle de l'Armée rouge, c'est lui, Joffé, qui le remplace comme commissaire du peuple aux Affaires étrangères. A ce titre, il mènera diverses négociations avec la Turquie et avec l'Allemagne. On le retrouve à Berlin d'où il se fait expulser en novembre 1918 avec sa délégation, car accusés de fomenter la révolution.

En 1919-22, il poursuit son activité diplomatique et négocie un certain nombre de traités. C'est lui notamment qui négociera le traité de Rapallo signé en avril 1922 entre l'URSS bolchevique et la République de Weimar représentée par Walter Rathenau. Aux termes de ce traité, les deux pays, à l'époque isolés, nouent des relations commerciales et diplomatiques, ainsi qu'une collaboration militaire. Cet accord permettra aux militaires allemands d'aller s'entraîner bien loin des regards indiscrets et ce, jusqu'en 1933. Ils auront là l'occasion de voir et d'apprendre bien des choses.

En 1922, Joffé est nommé ambassadeur en Chine où il signe un accord avec Sun Yat-Sen. Il se rend au Japon en 1923 pour y organiser les relations soviéto-japonaises.

Mais il tombe gravement malade et doit rentrer à Moscou. Il représente encore les soviets en Autriche en 1924-26, mais rien ne va plus. Sa santé se détériore, de même que ses relations avec le nouveau pouvoir de Staline. Ce dernier, lui faisant payer le soutien sans faille à Trotski, refuse de le laisser partir se soigner à l'étranger.

Sur ces entrefaites, Trotski est exclu du parti le 12 novembre 1927 et Joffé se suicide quatre jours plus tard. Le discours que fera l'ex-chef de l'Armée rouge à ses funérailles sera le dernier qu'il prononcera sur le sol soviétique.

Joffé avait une fille, Nadezhda Joffé, née en 1906, qui sera tout aussi activiste et trotskiste que son père. Elle en paiera le prix par une déportation en Sibérie. Après la mort du dictateur, elle rentrera à Moscou dans un premier temps, puis s'installera à New York où elle mourra en 1999.



MOÏSEÏ OURITSKI,
le chef de la Tchéka
de Petrograd

Voilà un révolutionnaire de la première heure qui promettait beaucoup avant que sa carrière ne soit prématurément interrompue alors qu'il œuvrait pourtant à l'édification d'un monde meilleur.

Moïseï Ouritski naît en 1873 dans une famille juive d'Ukraine et fait ses études à l'Université de Kiev dont il sort diplômé en 1897. Et il voyage, puisqu'il se rend au Congrès socialiste de Londres en 1903 et collabore plus tard, de Scandinavie où il réside, au quotidien internationaliste *Nache Slovo* (*Notre Parole*), publié à Paris par Trotski. Il est alors menchevik.

En 1917, on le retrouve en Russie où il rallie les bolcheviks et se fait élire au Comité central du parti en juillet. A ce titre, il participe activement, avec Trotski, dont il est proche, à la révolution d'Octobre.

Dès décembre 1917 est créée la *Commission extraordinaire panrusse pour la répression de la contre-révolution et du sabotage*, plus connue sous le doux nom de Tchéka. La police secrète bolchevique va désormais faire régner la terreur et accumuler les crimes, reléguant les activités de l'Okhrana, l'ancienne police secrète tsariste, au rang d'aimables divertissements.

Ouritski devient le chef de la Tchéka de Petrograd mais hélas – pour lui – il est assassiné le 30 août 1918 par un coreligionnaire, l'étudiant socialiste révolutionnaire Leonid Kannegisser, désireux de venger l'exécution d'un ami. Voilà donc un haut responsable de la Tchéka qui n'aura pas eu le temps de démontrer l'étendue de ses talents à ce poste sensible.

Il se trouve que le même jour, un attentat sera dirigé contre Lénine. Les deux agressions ne sont pas liées, mais elles serviront néanmoins de point de départ à la *terreur rouge* qui va déferler sur le pays.

Dès le lendemain, 31 août 1918, on pourra lire dans la Pravda ce véritable appel au meurtre : « *Travailleurs, le temps est venu pour nous d'anéantir la bourgeoisie, sinon vous serez anéantis par elle. Les villes doivent être implacablement nettoyées de toute la putréfaction bourgeoise. (...) L'hymne de la classe ouvrière sera un chant de haine et de vengeance.* »

Un décret du 5 septembre « légalise » le déferlement de haine, de violence et de meurtres qui va désormais s'abattre sur tous les présumés contre-révolutionnaires. Ce qui est alors projeté, et mis en chantier, c'est l'extermination pure et simple de certaines classes de la société, jugées indignes de vivre. Des dizaines de milliers de victimes périront durant le seul automne sanglant de 1918.



MOISEI MARKOVICH
GOLDSTEIN,
dit VOLODARSKI,
« l'impitoyable apôtre
de la terreur rouge »

Encore un météore dans le ciel bolchevique, qui n'aura pas le temps d'exprimer tout ce qui était en lui.

Il naît en 1891 dans une famille juive ukrainienne et participe à la révolution de 1905 (il semble particulièrement précoce) dans les rangs du *Bund*, le parti ouvrier juif, avant de rejoindre les mencheviks. Arrêté, exilé puis amnistié, il émigre aux États-Unis en 1913.

Dans les années 1916-17, on le retrouve collaborant au mensuel *Novy Mir* (*Nouveau Monde*), basé à New York. Il y rencontrera forcément Trotski qui se trouvait également à New York à la même époque et qui collaborait lui aussi à ce journal révolutionnaire. D'ailleurs, coïncidence curieuse, Volodarski rentre également en Russie en mai 1917, comme Trotski. Peut-être sur le même bateau, le *Kristianiafjord* ?

En tout cas, le voilà à présent bolchevik pur sucre. Il est élu dans le courant de l'année à la Douma de Petrograd et se fait connaître comme orateur et agitateur particulièrement actif et apprécié.

Lors de la révolution d'Octobre, il est élu au Soviet Suprême (l'assemblée des « parlementaires ») et assume d'importantes responsabilités dans le secteur de la presse.

Hélas pour lui, sa carrière, qui pourtant promettait, va prendre fin tragiquement en juin 1918 sous les balles d'un ouvrier révolutionnaire, Grigory Semyonov, lors d'échauffourées dans une usine de Petrograd.

En guise d'épitaphe, voici un extrait des lignes que lui consacra Anatol Lunacharski, dans son recueil d'articles sur ses

petits camarades, intitulé *Revolutionary Silhouettes* :

« ...Il était impitoyable. Il n'était pas uniquement pénétré de la réalité de la révolution d'Octobre, mais déjà d'un avant-goût des fureurs de la Terreur rouge qui devait survenir après sa mort. Pourquoi cacher que Volodarski était un terroriste ? Il était profondément convaincu que si nous échouions à terrasser l'hydre contre-révolutionnaire, celle-ci nous dévorerait et avec nous, tous les espoirs qu'Octobre avait soulevés dans le monde entier.

C'était un combattant à l'état pur, prêt à aller partout où c'était nécessaire. Il y avait quelque chose de Marat dans son caractère impitoyable. Mais, contrairement à Marat, il recherchait la lumière du jour : jouer un rôle de conseiller de l'ombre, d'une éminence grise, voilà qui ne l'intéressait pas. Il lui fallait, au contraire, être toujours en pleine vue, avec son nez en bec d'aigle et son regard pénétrant, toujours en pleine voix avec ce grincement de la gorge, toujours au premier rang, cible pour ses ennemis, chef sur le terrain.

C'est pourquoi ils l'ont tué ».

Un petit texte qui donne furieusement l'impression que finalement, Lunacharski n'était peut-être pas si triste que ça de la perte prématurée de ce Marat impitoyablement bolchevique...



LAZAR MOÏSSEÏEVITCH
KAGANOVITCH,
un Eichmann soviétique

Voilà un personnage qui mérite à bien des égards dans notre série de « moteurs » un traitement spécial. C'est pourquoi il clôt la série. Il le mérite ne serait-ce que sous l'angle de la longévité, à la fois politique et organique. Qui évoque jamais le fait que ce bourreau de l'Ukraine lors du génocide par la faim des années 1932-33 est mort tout tranquillement dans son lit à l'âge canonique de... quatre-vingt-dix-huit ans ? En 1991 ! Après la chute du rideau de fer ! Une chance que n'ont pas eue ses victimes, en particulier les quelque deux millions d'enfants morts de faim et de maladie durant cette période épouvantable.

Mais n'anticipons pas.

Ce très proche collaborateur et adorateur servile de Staline – un de plus à avoir échappé à la « fureur antisémite » du maître du Kremlin – naît en 1893 dans une famille juive d'Ukraine et débute dans la vie comme apprenti cordonnier. Il adhère au bolchevisme en 1911 et se bat dans l'Armée rouge durant la guerre civile. En 1920, il est envoyé en Asie centrale, dans le Turkestan.

Contrairement à ses collègues qui l'ont précédé dans cette série, Kaganovitch commence donc sa carrière plutôt petitement. Mais une fois parti, il ne s'arrêtera plus.

Stalinolâtre dès le tout début, il en sera bien récompensé puisqu'il intègre le Comité central du parti en 1924 et est promu premier secrétaire du parti d'Ukraine de 1925 à 1928. Il va s'illustrer une première fois durant cette triste période en soutenant à fond la collectivisation forcée des campagnes,

véritable guerre déclarée par le pouvoir aux paysans, et en éliminant sans états d'âme tous les opposants et autres « *éléments parasites et antisociaux* ». Et ils sont nombreux.

Son zèle épurateur est reconnu à sa juste valeur : il est élu en 1930 au Politburo, où il restera jusqu'en 1957, date du début de la déstalinisation. Une longévité absolument remarquable.

De 1930 à 1935, le voilà premier secrétaire à Moscou. Comme l'indique pudiquement *Wikipédia*, « *Durant les années 1930, Kaganovitch participe avec zèle et sans état d'âme à la mise en œuvre des réformes économiques et sociales de Staline, notamment la collectivisation de l'agriculture et l'industrialisation aussi rapide que violente de l'URSS, ainsi qu'aux purges politiques.* »

Derrière cette phraséologie lisse, se cache un épisode particulièrement abject d'une carrière pourtant bien remplie à cet égard. Kaganovitch jouera en effet un rôle de premier plan lors de l'Holodomor, la famine orchestrée par le pouvoir, qui fit au moins six millions de victimes, dont deux millions d'enfants. Le plan de collecte totalement irréaliste prévu par le gouvernement des soviets n'ayant pas été rempli – et pour cause – Kaganovitch et Molotov sont dépêchés en octobre 1932 dans le Caucase du nord et en Ukraine afin d'« *accélérer les collectes* » et empêcher à tout prix les paysans de fuir vers les villes.



Victime de l'Holodomor.

Le 2 novembre 1932, la commission présidée par Kaganovitch, qui avait été envoyé dans le Caucase du nord, adopte la résolution suivante : « *A la suite de l'échec particulièrement honteux du plan de collecte des céréales, obliger les organisations locales du Parti à casser le sabotage organisé par les éléments koulaks contre-révolutionnaires, anéantir la résistance des communistes ruraux et des présidents de kolkhoze qui ont pris la tête de ce sabotage.* » A partir de ce moment-là, les opérations « anti-sabotage » vont aller bon train et les victimes se compteront par dizaines de milliers. Sans compter les déportations de villages entiers. Un certain Nikita Khrouchtchev s'illustrera d'ailleurs également par sa férocité durant cette sombre période, en Ukraine. Il a été calculé qu'au plus fort de la famine, jusqu'à 33 000 personnes mourraient de faim chaque jour dans cette région. Le cannibalisme réapparaîtra.

Durant la *Grande Terreur* et ses purges, dans les années 1936-39, Kaganovitch continue à seconder efficacement son maître. Sa signature apparaît au bas de 191 listes de condamnés, en général à mort. Il se rendra d'ailleurs personnellement en 1937 purger le Donbass, Tchéliabinsk, Iaroslav, Ivanovo, Smolensk. Résultat : il monte encore en grade et devient en 1938 vice-président du Conseil des commissaires du peuple – **soit le numéro deux du pays** – poste qu'il parviendra à conserver jusqu'en 1957.

Pendant la guerre, il devient membre du Comité d'Etat à la Défense et obtient même en 1943 la distinction rare de *Héros du travail socialiste*. Il est, le 5 mars 1940, l'un des responsables soviétiques qui contresignent l'ordre d'exécution par le NKVD de plus de 20 000 officiers polonais faits prisonniers par l'Armée rouge. Ils seront abattus à Katyn et cette tuerie sera, lors du procès de Nuremberg, généreusement portée sur la facture globale payée par les nazis.

Après la guerre, il continue à faire partie du premier cercle du pouvoir et cumule nouveaux postes et nouveaux honneurs, puisqu'il intègre le Présidium en 1952. Jamais il ne s'opposera aux campagnes « antisémites » de Staline, qu'il soutiendra, bien au contraire.

Kaganovitch réussira même le tour de force de conserver encore quelques années son influence après la mort inopinée de Staline en 1953, puisqu'il devient ministre du Travail et des Salaires en 1955-56. Il contribue dans un premier temps à la montée en puissance d'une vieille connaissance du temps de l'Ukraine, Nikita Khrouchtchev, mais il n'en sera pas vraiment récompensé. Ce dernier, qui cherche à se débarrasser de souvenirs gênants et de témoins embarrassants de la période stalinienne – à laquelle il a largement contribué – le démet de ses fonctions gouvernementales en 1957.

Mais, heureusement pour lui, les temps ont (un peu) changé. Il n'est donc pas liquidé et ne sera finalement exclu du parti qu'en 1964.

Il lui reste près de trente ans à vivre, avec ses souvenirs et sans jamais avoir été inquiété pour ses activités criminelles qui en font pourtant l'équivalent d'un Adolf Eichmann. L'un comme l'autre zélés, dévoués à leur maître et à la cause. Et sans états d'âme.

Mais voyez comme c'est étrange : l'un a été exécuté, l'autre est mort dans son lit, médaillé de l'*Ordre de l'Union soviétique*.

Les rouages zélés et autres exécuteurs des hautes et basses œuvres



YENOCH GERSHONOVITCH
IEGUDA, dit GENRIKH IAGODA,
« le plus grand meurtrier juif
du xx^e siècle »

Voilà encore un personnage particulièrement sympathique, qui mériterait que l'on se penche avec beaucoup d'attention et de précision sur ses activités. Mais force est de reconnaître qu'à l'heure actuelle, la littérature à son sujet est infiniment plus mince que celle qui fleurit sur ses homologues nationaux-socialistes. Et pourtant...

Iagoda naît en 1891 dans une famille juive de Lodz, en Pologne, qui fait alors partie de l'empire tsariste. Il rejoint les bolcheviks en 1907 et après la révolution d'Octobre, intègre la Tchéka.

Cette police secrète chargée des basses œuvres du régime – et elle aura amplement de quoi s'occuper – est créée le 20 décembre 1917 par un décret signé de Lénine. A partir de cette date, elle va agir en dehors de toute légalité, ne répondant de ses actes que devant le gouvernement. Elle sera dirigée dans un premier temps par Félix Dzerzhinsky, qui meurt en 1926 d'une attaque cardiaque.



Emblème
de la Tchéka.

Iagoda grimpe vite les échelons à l'intérieur de la Tchéka et il seconde avec zèle Dzerzhinsky dès septembre 1923. Il a alors trente-deux ans. A la mort de celui-ci, en 1926, il secondera avec autant d'efficacité le nouveau patron, Vyacheslav Menzhinsky.

Ce dernier ne tarde pas à tomber gravement malade lui aussi, circonstance qui permet à Iagoda de contrôler en fait la police secrète dès la fin des années 20. La Tchéka sera « remplacée » en 1922 par la GPU – Guépéou – qui sera à son tour remplacée par le NKVD en 1934. Mais si les appellations changent, les méthodes ne s'adoucissent pas pour autant. Elles vont même se sophisticationner et atteindre des raffinements dans la torture assez hallucinants. Les activités de ces polices secrètes, encore un sujet d'étude à creuser. A condition d'avoir le coeur bien accroché.

Il y avait même au sein de la Tchéka bon nombre de volontaires chinois venus là pour apprendre certaines « méthodes révolutionnaires » et qui, en retour, enseigneront à leurs distingués collègues quelques subtilités exotiques inconnues jusque-là sous leurs cieux.

Chef de la police secrète, Iagoda participera à toutes les campagnes de terreur menées par le pouvoir et en particulier à la collectivisation forcée des campagnes et à la dékoulakisation, déportation en masse de tous les paysans prétendument aisés, les *koulaks*. En février 1930, il remarque ainsi au bas d'un rapport : « *Les régions nord-est et Leningrad n'ont pas compris nos consignes ou bien ne veulent pas les comprendre ; il faut les obliger à comprendre. Nous ne sommes pas en train de nettoyer les territoires de popes, commerçants et autres. S'ils disent "autres", cela veut dire qu'ils ne savent pas qui ils arrêtent. On aura tout notre temps pour se débarrasser des popes et des commerçants, il faut aujourd'hui frapper précisément la cible : les koulaks et les koulaks contre-révolutionnaires.* »

A partir de 1930, il aura également la responsabilité de l'organisme chargé de gérer les « camps de travail forcé » d'URSS, le fameux goulag. Et ses sbires seront à la tâche durant la famine en Ukraine organisée par le pouvoir en 1932-33.

Iagoda est un proche de Staline qui le nomme en 1934 – c'est le sommet de sa carrière – commissaire du peuple aux Affaires intérieures, poste qui lui permet de diriger à la fois la police secrète et la police officielle. Staline compte sur lui pour mettre en scène les grandes purges et les procès qui se préparent. Ce montage fonctionne bien jusqu'en 1936 car Iagoda donne tout d'abord satisfaction à son maître lors du premier procès de Moscou, qui verra l'exécution de Zinoviev et Kamenev.

Mais ensuite les choses vont se gâter pour lui. En septembre 1936, Staline adresse un télégramme comminatoire au Bureau politique, ainsi rédigé : « *Il est absolument nécessaire et urgent que le camarade Iejov soit désigné au poste de commissaire du peuple à l'Intérieur. Iagoda ne s'est manifestement pas montré à la hauteur de sa tâche pour démasquer le bloc trotskiste-zinoviéviste. La Guépéou a quatre ans de retard dans cette affaire.* »

Voilà donc Iagoda remplacé par son adjoint, Nikolai Yezhov, autre sinistre personnage qui supervisera à sa place les grandes purges de 1937-38. En mars 1937, Iagoda est arrêté sous l'accusation de trahison et de complot contre l'Etat. Il est exécuté le 15 mars 1938 à Moscou.

Dans un article paru en 2006 et intitulé *Les Juifs de Staline*, le journaliste israélien Sever Plocker écrivait ceci à propos de Iagoda :

« (...) *Un étudiant israélien termine le lycée sans avoir jamais entendu prononcer le nom de Genrikh Yagoda, le plus grand meurtrier juif du XX^e siècle, chef adjoint de la GPU et fondateur dirigeant du NKVD. Yagoda a consciencieusement exécuté les ordres de Staline pendant la collectivisation, et est responsable de la mort d'environ dix millions de personnes. Ses employés juifs ont mis en place et géré le système des goulags. Après être tombé en disgrâce auprès de Staline, Yagoda fut dégradé et exécuté, puis remplacé en tant que chef des bourreaux, en 1936, par Yezhov, le "nain sanguinaire".* »

IAN FRIDRIKHOROVICH,
dit MARTYN IVANOVICH LATSIS,
l'exterminateur de la « bourgeoisie »

Ce futur haut responsable de la Tchéka naît en 1888 dans une famille juive de Lettonie. Il va suivre le parcours classique en adhérant tout jeune au parti socialiste révolutionnaire. Très actif lors de la révolution de 1917, il fait partie, avec Dzerjinski, le futur patron de la Tchéka, du comité révolutionnaire de Petrograd. C'est dans ce noyau dur que Dzerjinski recrutera les cadres de la future police secrète et Latsis sera l'un de ses proches.

Bien que l'on connaisse peu de chose sur lui, on peut supposer qu'il avait fait des études car apparemment il aimait écrire. Il publiera en effet en 1920 à Moscou un livre intitulé *Dva goda borby na vnutrennom fronte (Deux ans de lutte sur le front intérieur)*, dans lequel il relate sa vision de la guerre civile.

En tout cas, dans ses fonctions de dirigeant de la Tchéka, il aura l'occasion de s'exprimer à maintes reprises et il dira alors des choses fort instructives :

Dans les *Izvestia* du 23 août 1918 – alors que la première vague de la terreur rouge bat son plein – il écrit ceci : « *La guerre civile ne connaît pas de lois écrites. La guerre capitaliste a ses lois écrites (...) mais la guerre civile a ses propres lois (...) Il faut non seulement détruire les forces actives de l'ennemi mais démontrer que quiconque lèvera l'épée contre l'ordre de classe existant périra par l'épée. Telles sont les règles que la bourgeoisie a toujours observées dans les guerres civiles qu'elle a menées contre le prolétariat (...) Nous n'avons pas encore suffisamment assimilé ces règles. On tue les nôtres par centaines et par milliers. Nous exécutons les leurs un par un, après de longues délibérations devant des commissions et des tribunaux. Dans la guerre civile, il n'y a pas de tribunaux pour l'ennemi. C'est une lutte à mort. Si tu ne tues pas, tu seras tué. Alors tue si tu ne veux pas être tué !* »

Ces accents meurtriers étaient destinés à réveiller l'instinct de revanche des masses populaires. Ce qui va marcher au-delà de toute espérance. Ainsi encouragées par le pouvoir, les tchékas locales vont se mettre à pulluler. Il est vrai qu'elles constituaient l'occasion rêvée de solder tous les comptes en retard. A telle enseigne que les bolcheviks auront du mal par la suite à remettre de l'ordre et à faire rentrer tout ce beau monde dans le cadre d'une Tchéka centralisée et disciplinée.

Le 1^{er} novembre 1918, Latsis fournit à ses sbires les instructions suivantes pour la conduite de leurs « enquêtes » : *« Nous ne faisons pas la guerre contre des individus en particulier. Nous exterminons la bourgeoisie comme classe. Ne cherchez pas dans l'enquête des documents et des preuves de ce que l'accusé a fait, en actes ou en paroles, contre l'autorité soviétique. La première question que vous devez lui poser, c'est à quelle classe il appartient, quelles sont son origine, son éducation, son instruction, sa profession. »*

Dans son livre, il prétendra qu'au cours du second semestre 1918, la police secrète avait exécuté 4 500 personnes, précisant même : *« Si l'on peut accuser la Tchéka de quelque chose, ce n'est pas d'excès de zèle dans les exécutions mais d'insuffisance dans l'application des mesures suprêmes de châtement. Une main de fer diminue toujours la quantité de victimes. »*

Des études ultérieures ont fait apparaître la nette sous-évaluation de ce chiffre. Le nombre des victimes de la Tchéka pour le seul automne 1918 tourne plutôt autour de 10 à 15 000.

Nous retrouvons Latsis chef de la police secrète d'Ukraine en 1920. C'est la période de la décosaquisition. Des familles entières, voire des voisins pour faire bonne mesure, seront enfermés dans de véritables camps de la mort. Latsis notera à ce propos dans un rapport : *« Rassemblés dans un camp près de Maïkop, les otages – des femmes, des enfants et des vieillards – survivent dans des conditions effrayantes, dans la boue et le froid d'octobre (...) Ils meurent comme des mouches (...) Les femmes sont prêtes à tout pour échapper à la mort. Les soldats qui gardent le camp en profitent pour faire commerce de ces femmes. »*

On peut supposer qu'il poursuivra dans les rangs de la Tchéka une carrière aussi prometteuse.

Ce qui est sûr, c'est qu'il meurt en 1938, comme Iagoda dont il était un proche collaborateur. Il avait cinquante ans. Etant donné cette date fatidique, on peut supposer sans trop risquer de se tromper qu'il ne s'est pas fait écraser par un autobus. Mais bien plutôt par une machinerie autrement plus puissante qui portait le nom évocateur de « grande purge ».



JACOB SORENSON,
dit JACOB AGRANOV,
« S'il n'y a pas d'ennemis,
il faut en créer »

Encore un personnage éminemment sympathique qui fera toute sa carrière à la Tchéka, puis à la Guépéou et au NKVD en grande partie sous les ordres de Iagoda.

Il naît en 1893 dans une famille juive de Biélorussie et rejoint les socialistes révolutionnaires en 1912, puis le RSDLP en 1915.

En 1918, il devient le secrétaire du *Sovnarkom*, nom donné au gouvernement du nouveau régime. Mais c'est dans les rangs de la police secrète bolchevique, où il occupera un poste important, qu'il donnera le meilleur de lui-même, à partir de 1919.

A titre d'échauffement, il est chargé en 1921 d'« enquêter » sur la soi disant conspiration monarchiste Tagantsev à Petrograd. Un coup très vraisemblablement monté par la Tchéka pour se débarrasser d'éléments indésirables. Plusieurs dizaines de personnes seront condamnées à mort et exécutées, dont le poète russe Nikolai Gumilev.

Cette même année, décidément très chargée, Agranov s'occupe de la rébellion des marins de Cronstadt et de celle des paysans de Tambov, l'une et l'autre écrasées dans le sang et le massacre.

C'est lui encore qui supervisera l'expulsion, en 1922, de cent soixante écrivains, professeurs et intellectuels russes perçus par les bolcheviks comme autant d'éléments contre-révolutionnaires. Parmi eux se trouvaient Nikolai Berdiaev, Nikolai Losski ou encore Ivan Lapchine. Ils auront quand même le droit d'emporter le strict minimum avec eux et devront signer un papier stipulant qu'ils seront fusillés en cas de retour au pays. Encore peut-on s'émerveiller de cette

grande clémence du régime. Sans doute le renom des personnalités en question leur servit-il de relative protection, vis-à-vis de l'étranger où ils étaient connus. Car bien d'autres professeurs ou intellectuels, peu ou pas connus, seront eux aussi dans le collimateur de la police secrète, mais disparaîtront discrètement dans les camps de concentration ou devant des pelotons d'exécution.

Comme on ne prête qu'aux riches, on a vu sa main également dans le présumé suicide du poète russe Vladimir Mayakovsky, en 1930. Mais rien n'a été prouvé et les archives n'ont rien révélé à cet égard.

Par contre, en 1934, à la suite de l'assassinat de Serge Kirov à Pétrograd, c'est bien lui qui est chargé par Staline d'orchestrer les représailles. Les grandes purges vont commencer. Il est alors l'adjoint de Iagoda qui a été nommé la même année commissaire du peuple aux Affaires intérieures et qui, à ce titre, a la haute main sur toute la police secrète et officielle.

Agranov conduira les interrogatoires des premiers accusés : Kamenev, Zinoviev, Boukharine, etc. Son slogan favori à l'époque était : « *S'il n'y a pas d'ennemis, il faut en créer, les dénoncer et les punir* ».

Mais la roue tournait vite à cette époque-là. En 1938, il est encore utile à Staline pour le procès des Vingt et Un, où son ex-patron Iagoda figure cette fois en tant qu'accusé. C'est Agranov qui fabriquera à cette occasion, sans états d'âme superflus, les preuves démontrant le complot « trotskiste ».

Et pourtant, cette même année, victime de la chasse aux sorcières opérée par le successeur de Iagoda, le *nain sanguinaire* Yezhov, Agranov va également se retrouver du mauvais côté de la barrière. Il avait tant de crimes à son actif et il savait tant de choses... Mieux valait se débarrasser de lui. Devenu « ennemi du peuple » à son tour, il est fusillé en cette fatidique année 1938.

IAKOV EPSTEIN,
dit IAKOV IAKOVLEV,
l'exterminateur de la paysannerie

Voilà un personnage injustement tombé dans les oubliettes de l'histoire. C'est dommage, car son grand titre de gloire n'est nullement négligeable : il était commissaire du peuple à l'Agriculture pendant l'Holodomor, la famine génocidaire orchestrée par le pouvoir bolchevique en 1932-33.

On trouve relativement peu de données à son sujet. Encore moins de portrait. Il existe de lui une caricature publiée dans le livre *Dessine-moi un bolchevik – Les caricaturistes du Kremlin, 1923-1937*, traduit du russe et publié en 2007. On y voit une sorte de rat moustachu et mal rasé assez peu ragoûtant. Mais c'est une caricature, faite par un de ses collègues en 1923.

Il avait alors vingt-sept ans car il était né en 1896 dans une famille juive de Biélorussie, et travaillait à ce moment-là au *Département pour l'agitation et la propagande du Comité central*. Il était entré au parti bolchevique en 1913 et s'était en quelque sorte spécialisé dans la propagande puisqu'en 1918, il sera envoyé en Ukraine pour y œuvrer dans ce secteur de pointe. Dans les années 1920, on le retrouve rédacteur en chef de la *Krest'janskaya Pravda (La Vérité Paysanne)*, qui titrait alors à plus d'un million d'exemplaires.

Fervent stalinien, c'est sans doute sa « connaissance » du monde paysan qui conduira Staline à le nommer commissaire du peuple à l'Agriculture en 1929. Il le restera jusqu'en 1934. En février 1930 commença la *dékoulakisation*, c'est-à-dire la déportation et la répression de masse contre les centaines de milliers de paysans suffisamment aisés pour avoir de quoi manger et/ou mécontents de la politique bolchevique. Les sbires de la Guépéou feront régner la terreur dans les campagnes. Tout cela donnera tellement de travail à Iakovlev qu'il sera obligé d'envoyer son adjoint le représenter en juin 1930, au XVI^e congrès du Parti.

Cet adjoint – qui le restera en 1929 et 1930 – n'est pas n'importe qui. Il s'agit du *nain sanguinaire* Nikolai Yezhov, qui finira chef du NKVD. Et qui retrouvera d'ailleurs Iakovlev dans ces nouvelles fonctions, nous le verrons. Représentant donc son supérieur lors de ce XVI^e congrès, Yezhov en profitera pour se répandre en articles pompeux sur la collectivisation, l'éducation des masses, leur mobilisation, etc. Amusant, lorsque l'on sait qu'il avait péniblement fini l'école primaire et qu'il avait été apprenti tailleur dans sa vie pré-bolchevique.

C'est donc Iakov Iakovlev, rappelons-le, qui sera de par ses fonctions le premier responsable de l'exécution de cette politique décidée par Staline à Moscou, qui consistait en fait à liquider toute une partie de la population. La loi du 7 juillet 1932 prévoira même la peine de mort pour « toute escroquerie au préjudice d'un kolkhoze », « escroquerie » qui commençait par le simple vol d'un épi de blé.



Enfant mort dans une rue de Kharkiv (Ukraine) en 1933.

Cette politique de *dékoulakisation* culminera avec l'horreur de l'Holodomor, en Ukraine principalement, en 1932-33.

Iakovlev occupera après 1934 des fonctions importantes dans l'appareil de contrôle de l'Etat et du parti. Ce qui ne l'empêchera pas d'être emporté, comme bon nombre de ses collègues, lors des grandes purges de 1937. Il est arrêté cette année-là mais ne passera devant le peloton d'exécution qu'en juillet 1938. Décidément une mauvaise année pour les rouages zélés.

Et devinez qui donnera l'ordre de tirer ? Le *nain sanguinaire* lui-même, son ancien adjoint, à présent chef du NKVD. Adjoint qui ne tardera d'ailleurs pas à le suivre devant le peloton d'exécution. La seule morale que l'on puisse tirer de cette horrible histoire.



SEMYON DIMANSTEIN,
le rabbin promoteur
de la région juive « autonome »

Semyon Dimanstein naît en 1886 dans une famille de commerçants juifs installés au nord-ouest de la Russie, près de la frontière estonienne. Une famille sans doute très religieuse puisqu'il fera ses études dans une *yeshiva* où il sera ordonné rabbin à l'âge de dix-huit ans.

Rabbin peut-être, mais révolutionnaire, sûrement. La même année, 1904, il s'inscrit au parti ouvrier social-démocrate de Russie créé en 1898, qui se scindera par la suite en mencheviks et bolcheviks. Ses activités illicites conduiront le régime du tsar à lui offrir en 1908 une résidence forcée quelque part en Sibérie. Mais il s'enfuit – encore un – quitte la Russie et se réfugie en France jusqu'à la révolution de mars 1917.

Il rentre alors au pays et reprend de plus belle son activisme. Il sera l'un des acteurs importants de la révolution d'Octobre puisqu'il devient l'un des quinze commissaires du peuple de Lénine et prend la tête de la *Yevseksiya* en janvier 1918. C'est ainsi que l'on nommait la section juive du parti communiste soviétique, créée pour évincer le Bund et les partis sionistes, jugés dangereux car rivaux du marxisme. Ils seront d'ailleurs vite liquidés et des milliers de sionistes – et d'antisionistes, d'ailleurs – s'en iront faire connaissance eux aussi avec la Sibérie. Cette section spéciale espérait supprimer le judaïsme religieux et remplacer la culture juive traditionnelle par la culture prolétarienne, en imposant la dictature du prolétariat aux masses laborieuses juives au même titre qu'aux autres. L'autre objectif de la *Yevseksiya* était la propagande vers l'extérieur : il s'agissait de mobiliser les Juifs du monde entier en faveur du régime bolchevique.

Semyon Dimanstein sera en quelque sorte considéré comme le représentant « officiel » des Juifs soviétiques.

Il exercera également ses activités à Boukhara, en Asie centrale, où vivait une importante communauté juive. Il s'y rendra dès 1920 afin de consolider le régime bolchevique et identifier – et soutenir – l'« élite » locale. En 1922, on le retrouve en Ukraine, au *Département pour l'agitation et la propagande*.

Il rentre à Moscou en 1924 pour y diriger d'autres services de propagande visant à répandre l'idéologie communiste parmi les peuples non russes. Tout en collaborant à des organes de presse du style *Est Nouveau* ou *Révolution et Nationalité*.

A cette époque-là, il est un chaud partisan de Staline, fervent qui sera bien mal récompensée par la suite. Il soutient en particulier l'idée du dictateur de créer une région juive autonome, quelque part très loin de Moscou. Projet qui sera réalisé entre 1928 et 1932 et qui entraînera du même coup la suppression de la *Yevseksiya*. Dans l'esprit des autorités, il s'agissait de créer une *Sion soviétique* afin de détourner les pensées de la Sion de Palestine, dangereuse rivale.

Cette région juive « autonome » sera créée vers la frontière chinoise, au Birobidjan, torride et infestée de moustiques l'été, glaciale l'hiver. Les colons y étaient invités à conserver leur héritage culturel yiddish – plutôt qu'hébreu, jugé trop religieux – dans un cadre socialiste. Apparemment, l'ancien rabbin trouvait ça très bien. La propagande battra son plein pendant des années afin d'y attirer les juifs, qui viendront même de l'étranger, y compris d'Amérique ! Ainsi la famille de l'espion américain au service des soviets, Georges Koval. Sa famille avait émigré de sa Biélorussie natale au début du siècle et s'était installée en Amérique. Mais elle changera d'avis et quittera en 1932 l'Amérique – de la dépression, mais quand même – pour le vert paradis du Birobidjan.

Cette famille méritante en sera bien récompensée car son histoire inspirera un film de propagande en yiddish produit en 1936, intitulé *A la recherche du bonheur* qui raconte

l'édifiante histoire d'une famille juive quittant les Etats-Unis, cet horrible pays où l'on crève de faim, pour se créer une nouvelle vie de félicité au Birobidjan. Mal leur en prit, d'ailleurs, aux Koval, car c'est ce film, et la littérature qui l'accompagna, qui finit, bien plus tard, par mettre la puce à l'oreille des Américains et leur permit de diriger, enfin, leurs soupçons sur Georges Koval, l'espion qui avait leur nationalité et pillait leurs secrets atomiques.

La dernière fonction officielle de Semyon Dimanstein sera la direction du Comité central de l'*Ozet*. Ainsi s'appelait l'organisme officiel chargé d'aider les Juifs à s'acclimater au travail de la terre et à assister les colons principalement en Ukraine et en Crimée, puis au Birobidjan.

Mais sa carrière va bientôt s'achever car il fera partie des purges de 1937-38. Il est arrêté en février 1938, condamné à mort et exécuté.



SALOMON
ABRAMOVITCH DRIDZO,
dit ALEXANDRE LOZOVSKI,
chef syndicaliste et fondateur
du Comité antifasciste juif

Ce futur apparatchik du régime naît en 1878 dans une famille juive d'Ukraine.

Il milite à partir de 1901 au parti ouvrier social-démocrate. Lui aussi sera contraint à l'exil en raison de ses activités révolutionnaires. Il émigre tout d'abord en Suisse, en 1908, puis en France. Là il sera en bonne compagnie puisqu'il devient un familier de Lénine. Quelques années plus tard, toujours à Paris, il collaborera avec Trotski à son quotidien internationaliste, *Nache Slovo (Notre Parole)*. Tout en militant à la CGT.

Après la révolution d'Octobre, il occupe des fonctions importantes au sein du nouveau régime. Ce qui ne va pas sans heurts. Ainsi, il est expulsé du parti en décembre 1917 pour « déviation bourgeoise » ! Mais il est réintégré en décembre 1919.

A partir de 1921, il va diriger, et ce jusqu'à sa dissolution en 1937, l'Internationale syndicale rouge, appelée *Profintern*. Tout en étant membre du Comité exécutif du *Komintern* de 1927 à 1935. Les deux organisations travaillent en effet en étroite symbiose, l'objectif de l'une comme de l'autre étant d'unir les forces, révolutionnaires ou syndicales, au niveau international. Lozovski publiera d'ailleurs en 1935 *Marx et les syndicats*.

Il traversera sans dommages ces fatidiques années 1937-1938 marquées pourtant par les purges que l'on sait, et y gagnera même une promotion : en 1939, le nouveau ministre des Affaires étrangères, Molotov, fait de lui l'un de ses trois adjoints. Lozovski restera vice-commissaire du peuple aux Affaires étrangères jusqu'en 1946.

Pendant la guerre, cet apparatchik de confiance est également chargé de diriger le bureau soviétique d'information (*Sovinformburo*) qui est alors la voix officielle du régime en direction du monde extérieur, et notamment de la presse occidentale. L'écrivain stalinolâtre Ilia Ehrenbourg sera l'un des piliers du *Sovinformburo*.

Cette fonction va amener Lozovski à superviser l'action de tous les comités dits antifascistes. A ce titre, il sera l'un des fondateurs du *Comité antifasciste juif* en 1942. Un organisme particulièrement actif puisqu'il enverra plus de vingt mille articles relatifs aux atrocités nazies en URSS à la presse d'Europe et d'Amérique.

Hélas, après la victoire, Staline n'aura plus besoin de ces serviteurs zélés du régime. Les membres du Comité antifasciste juif vont donc voir leur carrière singulièrement abrégée. Lozovski fera cette fois partie de la charrette. Il est arrêté en 1949 et fusillé en 1952 à l'issue d'un procès à huis-clos.



JACOB YOUROVSKI,
l'ordonnateur du massacre
de la famille impériale

Le futur grand ordonnateur du massacre du tsar et de sa famille naît en 1878 dans une famille juive de Tomsk, en Sibérie, huitième de dix enfants. Il sera apprenti dans une horlogerie et s'illustrera dès ses dix-neuf ans en organisant la première grève que connaîtra Tomsk. A la révolution de 1905, il rejoint les bolcheviks. Son activisme politique l'oblige bientôt à quitter sa ville natale pour Iekaterinbourg, dans l'Oural. Ville qui, on l'a vu, s'appellera Sverdlovsk de 1924 à 1991 en l'honneur de Jacob Sverdlov.

Après la révolution d'Octobre, Yourovski participe activement à l'avènement d'un monde meilleur en s'engageant dans la Tchéka d'Iekaterinbourg. Il aura bientôt l'occasion de s'y distinguer. Si le nouveau pouvoir est féroce, il est aussi fragile. Les armées blanches sont menaçantes dans la région et pourraient bien délivrer le tsar et sa famille, retenus prisonniers.

Pour véritablement fonder l'ordre nouveau, il faut faire table rase du passé afin d'empêcher tout retour en arrière. D'ailleurs, la révolution française, que les bolcheviks admirent tant, leur désigne la tâche à accomplir : assassiner le tsar et sa famille.

Le 4 juillet 1918, Yourovski est nommé chef des tchékistes commis à la garde de la maison Ipatiev, à Iekaterinbourg, où sont retenus les illustres prisonniers. C'est lui qui sera chargé d'organiser les assassinats et ensuite de faire disparaître toutes les traces. Pour cela, il a une équipe de neuf hommes de main, tchékistes et soldats, à sa disposition.

L'ordre attendu arrive de Moscou, signé par Jacob Sverdlov, le 16 juillet : l'heure est venue, tous les prisonniers doivent être massacrés « au nom du peuple ».



Le tsar prisonnier à Tobolsk (mars 1917).

Ce sera chose faite dans la nuit. Le tsar Nicolas II, l'impératrice et leurs cinq enfants, accompagnés de quelques fidèles, sont conduits dans la cave de la maison, mitraillés, achevés à coups de crosse et de baïonnette. Onze corps seront ensuite brûlés dans la forêt proche, et les restes enfouis. Yourovski, en tant que chef, s'est réservé le tsar et le tsarévitch, il le déclarera dans un rapport détaillé sur les meurtres établi en 1934 et conservé dans les archives soviétiques. Ce qui ne l'empêchera pas d'achever de surcroît, d'une balle dans la nuque, la grande-duchesse Tatiana. Elle avait vingt-et-un ans.

Par la suite, Yourovsky poursuivra ses activités tchékistes en conduisant des « purges » dans l'Oural. Après 1921, à Moscou, lui seront confiées d'autres responsabilités au sein du parti bolchevique, qui iront cependant en s'amenuisant.

Curieusement, lui aussi mourra en 1938. Mais pour une fois, pas pour les mêmes raisons. Tout bêtement de maladie, à l'hôpital du Kremlin.

YAKOV DAVYDOV
 SOLOMON MOGILEVSKY
 MEÏR TRILISSER-MOSKVINE,
 espionnage et contre-espionnage
 en tous genres

Comme toute police secrète qui se respecte, la Tchéka ne tarde pas à se doter de services d'espionnage et de contre-espionnage, activités tant internes qu'externes au pays, qui ne connaîtront pas de morte-saison avec les bolcheviks. Elle installe donc en son sein, dès décembre 1920, un département chargé de ces questions, nommé *Inostrannyj Otdiel*, ou *INO*.

Le premier chef de l'*INO* sera **Yakov Davydov**, né en 1888 dans une famille juive de la région de Nakhichevan, près de la frontière iranienne. Il restera peu de temps à son poste, puisqu'il le quitte en 1921 pour se livrer à des activités assez mystérieuses de « diplomate ». Sa carrière s'achèvera en 1937, lors des grandes purges. Il sera fusillé, c'est original, en 1938.



Le second chef de l'*INO* s'appelle **Solomon Mogilevsky**. Il est né en 1885 en Ukraine, dans la ville de Pavlohrad où vivait une importante communauté juive. Il milite dès 1903 et participe à diverses activités révolutionnaires qui le contraignent à quitter le pays. Il rejoint la Suisse où lui aussi rencontre Lénine. De retour en Russie, il participe à la révolution d'Octobre, puis à la guerre civile durant laquelle il occupe diverses fonctions à la Guépéou.

Il dirigera l'*INO* de 1921 à mai 1922. Il est ensuite envoyé au Caucase comme chef de la Guépéou locale chargé des services de renseignements vers la Turquie et l'Iran. Il aura l'occasion de s'illustrer tout particulièrement en Géorgie lors de l'insurrection d'août 1924. Les Géorgiens avaient tenté de s'opposer au pouvoir des Soviets, mais ils seront

impitoyablement écrasés. En récompense des services qu'il rendra en cette circonstance, Mogilevsky est décoré de l'Ordre du Drapeau rouge. Mais il meurt l'année suivante, en 1925, dans un accident d'avion resté très mystérieux. Le pilote, un jeune Géorgien, s'est-il délibérément sacrifié pour venger ses compatriotes ? C'est en tout cas l'hypothèse qui a été émise.



Nous en arrivons au troisième chef de l'INO : **Meïr Abramovitch Trilisser-Moskvine**. Il est né en 1883 dans une famille juive d'Astrakan, dans le sud de la Russie, près de la mer Caspienne, et fera toute sa carrière d'abord à la Tchéka, puis à la Guépéou, ensuite au NKVD. Trois appellations pour désigner en réalité le même type d'activités et de (très) basses œuvres.

Il devient membre du parti dès 1901 et se voit chargé de l'organisation militaire clandestine. Il est ensuite secrétaire du soviet d'Irkoutsk. Après la révolution d'Octobre, il participe à la guerre civile en Sibérie.

Trilisser sera le chef des services d'espionnage bolcheviques de mai 1922 à octobre 1929. Entre-temps, en 1926, il devient vice-président de la Guépéou. Lui aussi sera décoré de l'Ordre du Drapeau rouge pour services rendus. Il est en effet très actif, voyage beaucoup à Berlin et à Paris principalement et développera considérablement ses services. Il quitte l'INO fin 1929 pour intégrer le *Komintern*. *Le Livre Noir du Communisme* nous apprend ceci : « En 1935, Meïr Trilisser, l'un des plus hauts responsables du NKVD, fut nommé secrétaire du Comité exécutif du *Komintern* chargé du contrôle des cadres. Sous le pseudonyme de *Mikhaïl Moskvine*, il recueillait les informations et les dénonciations, décidait aussi des disgrâces, première étape vers une liquidation prochaine. Ces services de cadres furent parallèlement chargés d'établir des "listes noires" des ennemis du communisme et de l'URSS ».

Son zèle ne le sauvera pourtant pas. Lui aussi sera rattrapé par la folle machine répressive qui s'est emballée et réclame son tribut: il est arrêté en novembre 1938 et meurt fusillé le 1^{er} février 1940.



ABRAM ARONOVICH SLUTSKY,
celui qui traquait
les opposants à l'étranger

Trilisser avait donc quitté la tête de l'*INO* (les services d'espionnage/contre-espionnage) fin 1929, date à laquelle il avait été remplacé par Artur Artuzov, qui y restera jusqu'en 1936. A ce moment-là arrive Abram Aronovich Slutsky, qui remplira à son tour cette fonction jusqu'en 1938. Cette année-là, c'est la valse à la tête de l'*INO*. Son successeur, Zelman Isaevich Passov ne restera que quelques mois à son poste. Puis ce sera au tour de Sergey Spigelglas.

Abram Slutsky naît en 1898 dans une famille juive d'Ukraine. Il rejoint les bolcheviks dès 1917, à l'âge de dix-neuf ans. Durant la guerre civile, il combat dans l'Armée rouge puis il intègre la Guépéou, où, nous dit *Wikipédia*, il grimpe rapidement les échelons en raison de son « *affable personality* ». Vu la suite des événements, il est permis d'être assez sceptique quant à cette « aimable personnalité ».

En fait, il débute à la GPU dans l'espionnage industriel. Il sera notamment décoré pour avoir réussi à voler aux Suédois un procédé de fabrication de roulements à bille. Après ces amusettes, les choses sérieuses vont commencer. Dans un premier temps, à partir de 1929, il devient l'adjoint d'Artur Artuzov qui dirige à ce moment-là l'*INO*.

Puis il le remplace à la tête des services secrets en mai 1935. Il va enfin pouvoir donner la pleine mesure de sa personnalité affable.

Sa tâche principale va être de traquer et d'éliminer – poliment – tous les opposants, ou présumés tels, de Staline. Essentiellement des émigrés russes blancs et les trotskistes, éternelles bêtes noires du dictateur du Kremlin. Parmi les

principales opérations à son actif, on peut citer : le kidnapping du général blanc Evgenii Miller, à Paris en 1937. Le général sera ensuite exécuté à Moscou en mai 1938 ; l'assassinat d'Ignace Reiss en Suisse, également en 1937. Reiss était un ex-agent du NKVD décidé à rompre avec Moscou ; la liquidation de bon nombre d'opposants en Espagne durant la guerre civile.

En 1936, il aura la charge d'extorquer les fausses confessions destinées à charger les accusés du premier procès de Moscou (Zinoviev, Kamenev et Cie). Loquace de nature, il racontera à ses subordonnés, Leiba Lazarevich Felbing, dit Alexander Orlov, et Samuel Ginsberg, dit Walter Krivitsky, qui le relatent dans leurs *Mémoires* – des veinards qui ont eu le temps de les écrire – ses méthodes pour briser ces vieux bolcheviks.

Son chef direct était le patron du NKVD, Iagoda. Or, comme on l'a vu, Iagoda tombe en 1937 et se voit remplacé par le *nain sanguinaire*, Nikolai Yezhov. Ce dernier va immédiatement se livrer à une chasse aux sorcières à l'intérieur de ses services afin d'éliminer tous les proches de son prédécesseur. Dans un premier temps, Slutsky sera cependant épargné afin d'éviter la défection d'agents à l'étranger.

Mais ce répit est de courte durée. Il mourra le 17 février 1938. Comment ? Rien n'est simple avec les agents secrets. On a donc le choix entre deux versions :

- Il est mort empoisonné à l'acide cyanhydrique dans le bureau de Mikhaïl Frinovsky – l'un des chefs du NKVD – à la Loubianka après avoir dégusté du thé et des gâteaux (il n'était pourtant pas invité par Agatha Christie)

- Il a été assassiné par injection de poison dans le bras toujours dans les mêmes locaux, toujours par Frinovsky ou ses sbires, et toujours sur ordre de Yezhov.

Quelle que soit la version choisie, le résultat sera de toute façon le même et aucun des témoins de ce regrettable incident ne survivra longtemps, ni n'aura le temps d'écrire ses mémoires. Tous disparurent durant les grandes purges, y compris Frinovsky. Et Yezhov.

SERGEY SPIGELGLAS, le liquidateur liquidé

Il ne fera qu'un passage éclair à la tête de l'*INO*, de février à novembre 1938, mais sa carrière n'est pas inintéressante, loin de là. Il naît en 1897 dans une famille juive de Biélorussie et fait son droit à l'Université de Moscou. Mais sa vocation est ailleurs.

Après la révolution d'Octobre, il rejoint la Tchéka où, en raison de ses compétences linguistiques étendues, on l'affecte au département « étranger ». En 1926, il est en Mongolie, engagé dans des opérations secrètes contre la Chine et le Japon.

En 1930 : changement de décor. Le voilà à Paris, chef clandestin de la Guépéou. Comme couverture, il ouvre une poissonnerie de luxe près du boulevard Montmartre. Spécialité : les langoustes. Mais c'est dans d'autres eaux qu'il va pêcher, du côté des émigrés russes blancs et des trotskistes, obsession de Staline. Il infiltrera ces milieux en y plaçant des agents à lui.

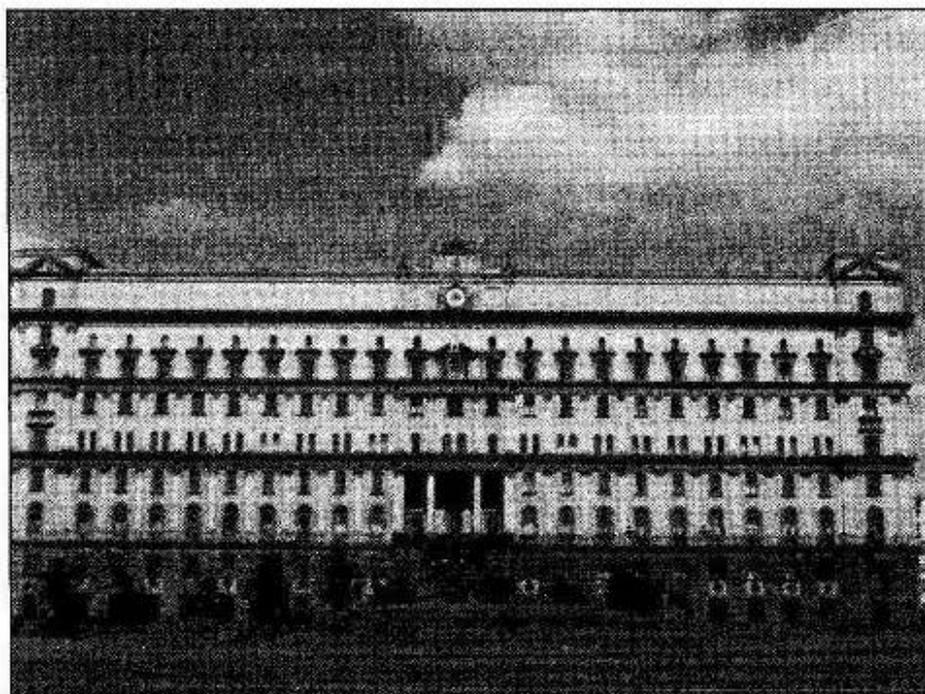
Puis il rentre à Moscou pour y former les cadres de l'espionnage et devient l'adjoint d'Abram Slutsky. Il est particulièrement en charge de la *litternoye*, ou opérations de liquidation. Il organisera l'assassinat du nationaliste ukrainien Yevhen Konovalts à Rotterdam en mai 1938, ainsi que les opérations Ignace Reiss et Evgenii Miller.

Il est également fortement suspecté d'avoir fait assassiner en France en 1937 Georges Agabekov, ex-agent du NKVD ayant fait défection et en 1938, toujours en France, le trotskiste Rudolf Klement.

Lorsque son chef direct, Abram Slutsky, meurt empoisonné en février 1938, c'est lui qui le remplace à la tête de l'*INO*. Mais il ne restera pas longtemps à ce poste qui était un vrai siège éjectable. Le nouveau chef du NKVD, Lavrenti Beria, le fait arrêter en novembre 1938. Il devenait un témoin gênant de trop de crimes.

Il est emprisonné, torturé pour lui arracher de faux aveux. Il déclarera notamment dans cette confession que Lev Sedov, le fils de Trotski, était mort de mort naturelle et non assassiné par des agents de Staline. Après un simulacre de procès, il est exécuté en janvier 1941.

Franchement, on se demande comment il pouvait encore y avoir des candidats à ce poste... Et pourtant, il y en eut. Encore et encore.



La Loubianka à Moscou.

GRIGORI MOISSEVITCH MAIRANOVSKI, le Mengele bolchevique

Chacun a entendu parler des expérimentations humaines auxquelles se livraient les nazis dans certains camps. Mais qui connaît celles qui se pratiquaient dans les recoins discrets de la Loubianka, le siège de la police secrète soviétique, qu'elle se soit appelée Tchéka, Guépéou, NKVD ou KGB ?

Et qui est capable de mettre un nom sur celui qui eut la haute main sur ces expérimentations de 1937 à 1951 ? Il a fallu que Soljénitsyne lève le voile en 2003 dans le tome 2 de sa fresque *Deux siècles ensemble – Juifs et Russes pendant la période soviétique*. Et révèle des choses bien étonnantes, quoique quasiment boycottées depuis.

Le *laboratoire des poisons* du régime bolchevique est installé dès 1921. En 1926, il passe sous la férule de Genrikh Iagoda, alors second de la Guépéou. A partir de 1937, sous le nom de *Laboratoire 1*, ses activités vont considérablement se développer sous la direction de Grigori Moïssevitch Maïranovski.

Les sources ne sont pas très loquaces sur ce personnage qui ne manque pourtant pas d'intérêt et dont les hauts faits mériteraient de passer à la postérité au moins autant que ceux du Dr Mengele. Difficile déjà de trouver un portrait de lui. On sait qu'il est né en 1899 dans une famille juive de Batoumi en Géorgie. Dans sa jeunesse, il s'affilie au *Bund* (Union socialiste et antisioniste des travailleurs juifs), mais devant les nuages qui s'amoncellent sur ce mouvement, qui sera finalement liquidé, il préfère rejoindre les bolcheviks. C'est plus sûr. Il devient médecin biochimiste.

Il travaille ensuite à l'Institut de recherches médicales Gorki à Moscou qui sera placé sous l'autorité du NKVD. Drôles de recherches médicales. Drôle d'endroit. Drôle de patronage.

En 1937, l'année des grandes purges, ce serviteur particulièrement zélé du régime obtient une promotion dont il

tâchera de se rendre digne : on lui confie la direction du *Laboratoire 1* avec la tâche très spéciale de mettre au point un poison mortel ne laissant pas de traces. Un poison provoquant un décès qui semblerait naturel, du style « insuffisance cardiaque ».

Dès lors, il va se mettre au travail avec ardeur et sans états d'âme superflus. De toute façon, n'est-ce pas, ses victimes étaient des ennemis du peuple, et lui-même travaillait à instaurer un monde meilleur, alors les points de détail...

Il va se livrer à des recherches sur toutes sortes de poisons : la digitaline, le curare, la ricine, etc. Et comme c'était un homme consciencieux et désireux de bien faire, il fera des essais sur des cobayes humains – *les oiseaux*, ainsi les appelait-il poétiquement – d'âge et de condition physique très variés. Il administrait le poison dans la nourriture ou la boisson, puis à travers un judas, observait les phases de l'agonie, notant scrupuleusement tous les détails.

Il est si bien noté par ses chefs qu'il est promu colonel du NKVD en 1943. C'est la guerre, ce ne sont pas les ennemis du peuple qui manquent. Outre les russes, il aura bientôt à sa disposition des oiseaux allemands, polonais, voire japonais. Il expérimente à tour de bras.

Et d'ailleurs il réussira apparemment à mettre au point la substance parfaite, appelée C-2 qui vous tuait doucement en quinze minutes, sans laisser de traces. Elle sera largement utilisée. Le NKVD demandera également à ce précieux auxiliaire d'expérimenter un « camion à gaz ».

Ce n'est qu'à la veille du procès de Nuremberg, en 1945, que les expérimentations sur cobayes humains effectuées par le bon docteur Maïranovski furent interdites. Du moins officiellement.

Les luttes de pouvoir sauvages au sein du NKVD, alors dirigé par Lavrenti Beria, vont affecter le colonel-empoisonneur qui se croyait pourtant bien à l'abri dans son laboratoire. Il savait tant de choses, ayant personnellement pratiqué tant d'assassinats politiques, qu'il se considérait intouchable...

Il est cependant arrêté en décembre 1951 – pas pour ses crimes, rassurez-vous – mais dans un contexte de luttes de clans. Et, sans qu'il y ait procès, personne n'y a intérêt, il est condamné à dix ans de prison pour... abus de fonction et détention illégale de poisons ! Il ne sera pas cependant, comme bien d'autres, libéré à la mort de Staline, en mars 1953. Alors, dans l'espoir de se dédouaner, il charge copieusement son ancien patron, Lavrenti Beria, lors du procès de celui-ci en juin de la même année, reconnaissant du même coup ses propres crimes.

Il purgera bel et bien ses dix ans de prison, à sa grande indignation. Voilà comment était récompensée la vertu militante ! Il est libéré en décembre 1961 et assigné à résidence au Daghestan où il travaille dans un laboratoire de chimie.

Il va commettre une erreur fatale en essayant d'obtenir avec acharnement sa réhabilitation. A cet effet, il envoie un courrier à Krouchtchev, le nouveau maître, espérant l'attendrir en lui rappelant des souvenirs anciens – notamment un assassinat commun – que ce dernier n'avait apparemment nulle envie de voir ressurgir. Maïranovski n'aura pas l'occasion d'en parler davantage car il succombe opportunément en décembre 1964 d'une... insuffisance cardiaque.

ISAÏ DAVIDOVITCH BERG,
l'inventeur des chambres à gaz
« ambulantes »

Il existe peu d'informations sur cet intéressant personnage. Là encore, nous devons à Soljénitsyne d'avoir soulevé le coin d'un voile épais cachant ce qui n'était pas censé être exposé aux regards.

Isaï Davidovitch Berg est un rouage du système bolchevique comme il y en eut des milliers. Il n'a dû sa – relative – célébrité qu'à son esprit ingénieux qui va s'exercer, hélas pour lui, sur un sujet aujourd'hui des plus sensibles.

Voilà un homme qui s'est retrouvé, dans les années 1930 chef du service économique du NKVD pour la région de Moscou. Un poste de responsabilité, certes, mais pas le sommet de l'échelle. Chargé comme il l'était des problèmes économiques, il devait donc veiller à dépenser et faire dépenser le moins d'argent possible. C'est logique.

Nous sommes en 1937, période de grandes purges et de nettoyage à fond. Les exécutions, dans le secteur de Moscou, prennent une telle ampleur que nos braves fonctionnaires ont du mal à suivre. Tous ces ennemis du peuple à fusiller en même temps ! Sans compter toutes les munitions nécessaires pour leur tirer une balle dans la nuque à chacun, ça finit par coûter cher ! Et le temps que ça prend pour les assassiner un par un !

C'est là que va intervenir la cervelle ingénieuse de notre bonhomme. Il va inventer un moyen moins onéreux de procéder. Un moyen simple, mais encore fallait-il y penser : le camion dont les gaz d'échappement sont orientés vers l'intérieur. Cette invention sera appelée en russe *dushgubka*, ce qui signifie « chambre à gaz ambulante ».

La procédure était effectivement très simple : les « patients » étaient entassés dans un camion hermétiquement clos renvoyant les gaz d'échappement vers l'intérieur, et c'était

parti pour une longue promenade autour de Moscou. A l'arrivée, – ô miracle de la technique – ne restaient plus que des cadavres qui étaient immédiatement escamotés dans un coin discret. Voilà, ce n'était pas plus compliqué que ça. Et relativement économique, encore que... l'essence...

Eh bien, le croirez-vous, ce rouage pourtant zélé et méritant finira misérablement en 1939, victime lui aussi d'une purge. Quels ingrats !

Ce brave Berg a inventé une application pratique mais, soyons juste, l'idée d'utiliser des gaz pour tuer était plus vieille que lui. Elle démarre en fait durant la Première Guerre mondiale, vite relayée par les bolcheviks qui n'étaient jamais en reste dans ce domaine. Les gaz seront largement utilisés par eux, souvent contre les paysans réfugiés dans les bois, notamment à Tambov en 1921. Les ordres reçus de Moscou spécifiaient : « *Les forêts où les bandits se cachent doivent être nettoyées par l'utilisation de gaz toxique. Ceci doit être soigneusement calculé afin que la couche de gaz pénètre les forêts et tue quiconque s'y cache.* »

Au goulag

« L'Histoire a fait entrer beaucoup de Juifs soviétiques dans les rangs des exécuteurs de la triste destinée de tout le peuple russe » (A. Soljénitsyne)

L'Archipel du Goulag, publié en 1973 par Alexandre Soljénitsyne, a popularisé ce terme qui désignait en fait l'organisme chargé de gérer les camps de travail forcé en URSS.

Sous le régime tsariste existaient déjà des camps de travail, généralement situés dans la lointaine Sibérie. Ils étaient dénommés *katorga*. Les bolcheviks ne vont pas tarder à considérablement améliorer le système. Il fallait trouver un point de chute pour tous les opposants au régime qui n'étaient pas purement et simplement exécutés. Et qui pouvaient servir par leur travail.

Dans un premier temps, Lénine et Trotski, alors commissaire du peuple à la Guerre, décident d'utiliser l'infrastructure des camps de prisonniers de guerre qui se retrouvaient vides après le traité de Brest-Litovsk, signé le 3 mars 1918. Bien sûr, ces camps ne suffiront pas et en 1923, l'URSS pouvait s'enorgueillir de posséder déjà quatre-vingt-quatre camps de travail forcé, généralement surpeuplés.

Le goulag dépendait administrativement de la police secrète : Tchéka, puis Guépéou, puis NKVD. Au fil des décennies, il va former un très vaste complexe, avec filiales et annexes. Les responsables ne manquant pas d'humour, on pouvait lire à l'entrée du camp des îles Solovki, l'un des premiers qui fut ouvert dans les années 1920 : « *La liberté par le travail !* ». A Auschwitz, le slogan figurant à l'entrée du camp était « *Arbeit macht frei* » (« *Le travail rend libre* »). Cherchez la différence.

A ce propos, rappelons qu'un traité avait été signé à Rapallo en 1922 entre l'URSS bolchevique, représentée par Christian Rakovski et Adolf Joffé, et l'Allemagne de la République de Weimar, représentée par Walter Rathenau, deux pays alors isolés diplomatiquement. Ce traité prévoyait entre autres la possibilité pour les Allemands de venir s'entraîner secrètement dans des camps militaires soviétiques, loin de la curiosité des Alliés.

S'agissant de la direction et de l'encadrement de ces camps, laissons un instant la parole à Alexandre Soljénitsyne qui dans le tome 2 de *Deux siècles ensemble – Juifs et Russes pendant la période soviétique*, écrit :

« Le personnel dirigeant du Goulag, je l'ai nommé dans l'Archipel. Oui, la part des Juifs n'a pas été mince, là non plus. (D'avoir reproduit les portraits des chefs de chantier du fameux canal mer Blanche-Baltique trouvés dans le recueil publié en 1936 pour célébrer cette glorieuse entreprise, provoqua l'indignation : on m'accusa de n'avoir sélectionné que des Juifs. Mais je n'ai sélectionné personne, j'ai reproduit les photos de tous les chefs du camp mer Blanche-Baltique qui figurent dans ce livre impérissable – et qui a fait cette sélection, à qui la faute si c'étaient des Juifs ?)

Pour information, j'ajouterai ici quelques détails sur trois personnages importants, détails que je viens de lire et que j'ignorais auparavant : Lazare Kogan, avant d'être sur le canal de la mer Blanche, avait été à la tête du Goulag, et Zinovi Katsnelsohn, après 1934, était le second dans cette hiérarchie ; c'est Israël Pliner qui a été, à partir de 1936, chef du Goulag, et c'est sous ses ordres que fut achevé le canal Moscou-Volga.

On ne peut le nier : l'Histoire a fait entrer beaucoup de Juifs soviétiques dans les rangs des exécuteurs de la triste destinée de tout le peuple russe. »

Ces chefs de camp dont parle plus haut Soljénitsyne se nommaient : Semyon Firin, Matvei Berman, Naftali Frenkel, Yakov Rappoport, Sergei Zhuk. A part l'écrivain russe, qui a véritablement levé le voile sur cet embarrassant sujet ? C'est à lui que revient le mérite d'avoir tiré d'un pieux oubli ces

noms qui refont surface aujourd'hui, mais pour lesquels il est bien difficile de trouver des informations.

A peine émerge-t-il ici et là l'une ou l'autre indication. Ainsi l'on sait que Semyon Firin organisa en août 1933 la visite d'une centaine d'écrivains du régime au chantier de la mer Blanche. L'objectif était de les faire témoigner de la grandeur des entreprises soviétiques, ce qu'ils ne manquèrent pas de faire, comme de juste. Ils furent traités avec faste par les autorités – pendant ce temps-là, la famine faisait rage en Ukraine – et bien sûr, ils oublièrent de voir l'horreur de la vie des esclaves qui permettait à ces grandioses réalisations de voir le jour.

L'écrivain Maxime Gorki, comblé d'honneurs par le régime, avait également visité le camp des îles Solovki en été 1929. Il avait été ému aux larmes par ce merveilleux exemple de rédemption par le travail et s'était exclamé qu'il faudrait beaucoup de camps semblables. Est-il besoin de préciser qu'une légère mise en scène avait été effectuée au préalable à son intention ? De toute façon, lui aussi n'a vu que ce qu'il voulait voir.

Il existe un peu plus de renseignements sur l'un des dirigeants du chantier de la mer Blanche. Il s'agit de Naftali Frenkel, qualifié par Soljénitsyne d'« *infatigable démon de l'Archipel.* »



NAFTALY ARONOVICH
FRENKEL,
« l'infatigable démon
de l'Archipel »

Ce personnage à la biographie assez floue et à la carrière tout à fait étonnante naît en 1883 dans une famille juive de Haïfa, qui faisait alors partie de l'empire ottoman. Il ne tarde pas à burlinguer et à gagner l'URSS comme « marchand ».

Il y est arrêté en 1923 pour franchissement illégal de la frontière et condamné à dix ans de travaux forcés aux îles Solovki. Il s'agissait d'un des premiers camps du goulag, installé dès 1923 sur un archipel de la mer Blanche, à 160 km du cercle polaire.

Il ne va pas rester prisonnier longtemps car assez mystérieusement, il se retrouve vite du bon côté de la barrière avant de carrément diriger le camp.

C'est qu'il a de bonnes idées, Frenkel. Celle en particulier, qu'il propose à l'administration du camp, de proportionner les rations de nourriture au niveau de productivité des prisonniers. Ceux qui n'arrivaient pas à remplir les normes, ma foi tant pis, ils n'avaient rien à manger et comme ça, on se débarrassait vite des faibles...

Cet esprit ingénieux établira également la liste de tous les disfonctionnements qu'il observait dans l'administration du camp. Cette lettre sera transmise à Iagoda, l'un des pontes de la Tchéka, qui saura apprécier à sa juste mesure cette aide désintéressée.

Bref, ce fayot magistral ira loin, comme de juste. Pas même un an après son arrivée au goulag comme prisonnier, le voilà garde-chiourme.

Il deviendra ensuite le commandant du camp de Solovki. Dès lors, son idée fixe sera d'en développer la productivité

par tous les moyens. Dans cette optique, il supprimera toutes les activités annexes qui pouvaient quelque peu détourner les pensées du travail. Seuls subsisteront le « musée » et le « théâtre », vitrines destinées aux visiteurs à abuser. Maxime Gorki sera du lot, qui chantera les vertus de ce camp modèle, se taisant sur d'autres réalités qu'il connaissait pourtant, mais occulta.

Frenkel n'oubliera pas d'organiser également un bon réseau d'espions à son service.

A tort ou à raison, l'idée que Frenkel réussissait, lui, à rentabiliser son camp fit son chemin et parvint jusqu'à Staline, qui s'intéressait vivement à tout ce qui concernait le goulag. Il recevra donc ce brillant sujet, qui ne sera jamais inquiété durant les purges. Au contraire, les méthodes de Frenkel furent imposées ailleurs, et lui-même sera nommé en 1931 chef des travaux du chantier de la Mer Blanche, un très gros chantier.

Il s'agissait de percer un canal reliant la mer Blanche à la mer Baltique. Long de 225 km, il coûta la vie à au moins 25 000 prisonniers du goulag et fut inauguré en grande pompe par Staline en 1933.

Comme il avait donné toute satisfaction, Frenkel fut nommé ensuite chef d'un autre énorme chantier, celui du BAM (*Baïkalo-Amourskaïa Magistral*), une ligne de chemin de fer traversant l'est de la Sibérie pour rejoindre la frontière chinoise.

A la fin de sa carrière, Frenkel supervisera, de 1937 à 1945, tous les chantiers de construction des lignes de chemin de fer en URSS, par les prisonniers du goulag.

Ce fidèle serviteur du régime sera récompensé par trois *Ordre de Lénine* et par le titre convoité de *Héros du Travail socialiste*. Il survivra même à son maître puisqu'il rend son âme à Dieu, ou au diable, en 1960.



*Frenkel (extr. droite)
au chantier de la Mer Blanche.*

Quelques douces représentantes du sexe « faible »

Il serait injuste et faux de croire que les femmes n'ont pas, elles aussi, œuvré avec ardeur à des lendemains qui devaient chanter. Et qui ont furieusement déchanté. Au contraire, elles y ont mis autant de cœur, si l'on peut dire, que leurs compagnons. En voici quelques dignes représentantes.



FANNY KAPLAN,
celle qui voulut
tuer Lénine

De prime abord, question caractère, elle fait assez penser à Charlotte Corday. Sauf qu'elle rata son coup. Et que Charlotte avait véritablement agi seule, elle... Que se serait-il passé si ce jour-là, Lénine avait été abattu ? Bah, tant d'autres se bousculaient pour le remplacer que vraisemblablement, le cours de la révolution n'en eût pas été dévié pour autant...

Une certaine aura de mystère entoure Fanya, ou Dora, Kaplan. Elle naît en 1883 dans une famille juive pauvre comptant sept enfants. Cette pauvreté n'empêchera pourtant pas ses parents d'émigrer plus tard vers les Etats-Unis. Sans

doute grâce à certaines relations de leur fille... Mais n'anticipons pas. Elle milite très jeune au parti socialiste révolutionnaire. En 1906, elle se fait arrêter à Kiev pour une affaire de bombe ayant explosé au mauvais moment. Premier ratage. Elle est condamnée aux travaux forcés en Sibérie et y perdra en partie la vue. Elle a déjà purgé onze ans de peine, sans avoir réussi à s'échapper, lorsque la révolution de février 1917 éclate et lui rend la liberté. Mais tout le reste de sa courte vie sera désormais empoisonné de violents maux de tête et de problèmes de vue.

Bolcheviks et socialistes révolutionnaires s'opposaient notamment sur le traité de Brest-Litovsk qui avait mis fin au conflit avec l'Allemagne. S'y ajoutaient les classiques luttes de pouvoir, que chacun voulait garder pour soi. Les bolcheviks comptaient leurs soutiens les plus sûrs au sein des soviets tandis que leurs concurrents avaient fait élire l'Assemblée constituante qu'ils présidaient et que les bolcheviks firent dissoudre en janvier 1918, voulant rester seuls maîtres à bord.

C'est dans ce contexte de lutte ouverte que la socialiste révolutionnaire Fanny Kaplan décida d'éliminer Lénine. Telle fut du moins la présentation officielle de l'histoire.

Le jour fixé était le 30 août 1918. Lénine devait parler dans une usine de Moscou. Lorsqu'il en sortit, elle l'attendait, l'interpella et tira sur lui à trois reprises. Hélas, elle n'y voyait pas très bien et n'en fit pas un cadavre. Seulement un blessé, assez sérieusement atteint à l'épaule et au poumon. Il fut transporté au Kremlin dont il refusa obstinément de sortir pour aller se faire soigner à l'hôpital tant il craignait un nouvel attentat. Il survivra cependant quoique sans avoir jamais récupéré totalement de ses blessures.

Fanny Kaplan fut conduite dans les locaux de la Tchéka – alors dirigée par Félix Dzerjinski – et interrogée. Elle déclara ceci : *« Je m'appelle Fanny Kaplan. J'ai tiré sur Lénine aujourd'hui. J'ai agi seule. Je ne dirai pas d'où provient le revolver. Je ne donnerai aucun détail. J'étais résolue à tuer Lénine depuis longtemps. Je le considère comme un traître à la Révolution. J'ai été*

exilée à Akatui pour avoir participé à la tentative d'assassinat du tsar à Kiev. J'y ai passé onze ans de travaux forcés. J'ai été libérée après la Révolution. J'étais en faveur de l'Assemblée Constituante et je le suis toujours. »

Elle ne dira rien de plus et refusera de dévoiler les noms de complices éventuels. Elle sera exécutée quatre jours plus tard, le 3 septembre 1918, sans jugement. Son exécution avait été organisée par Yakov Sverdlov, celui-là même qui avait orchestré celle du tsar et de sa famille peu de temps auparavant, en juillet 1918. Là aussi, il demanda expressément à ce qu'il ne restât rien d'elle.

Le même jour, un autre attentat avait tué Moisei Ouritski, commissaire du peuple aux Affaires intérieures et chef de la Tchéka de Petrograd. Ces deux événements eurent pour effet de déclencher la première vague de *terreur rouge*. L'occasion était trop belle de se débarrasser de tous les gêneurs au nom du sacro-saint intérêt supérieur de la révolution.

Mais l'histoire est sans doute plus complexe qu'il n'y paraît à première vue. Et il est possible que ces deux attentats aient fait partie d'un plan des Anglais visant à décapiter la révolution bolchevique. Un personnage très curieux, un espion du nom de Sigmund Rosenblum, alias Sidney Reilly, y jouera un rôle non moins étonnant et important. Le revolver utilisé par Fanny Kaplan lui avait été fourni par Boris Savinkov, qui avait dirigé la section terroriste du parti socialiste révolutionnaire et qui sera ensuite espion au service de l'Intelligence Service britannique. Arrêté en URSS en 1924, il reconnaîtra alors avoir fomenté l'attentat contre Lénine par l'intermédiaire de Fanny Kaplan. Il se serait *suicidé* dans la prison de la Loubianka.



ROSALIA ZALKIND,
dite ROSALIA ZEMLIACHKA,
une harpie bolchevique

Sous ce doux prénom de Rosalia se cache une véritable harpie bolchevique qui n'avait strictement rien à envier à ses homologues masculins et qui saura démontrer l'étendue de ses talents durant la Grande Terreur.

Rosalia Zalkind naît en 1876 dans une famille de commerçants juifs de Kiev, en Ukraine. Elle y fréquente l'Université et s'initie rapidement, au contact de ses frères, aux idées révolutionnaires. Elle est d'abord membre de la *Narodnaya Volya* (*la Volonté du Peuple*), mais ne tarde pas à se tourner vers le marxisme dès 1896. Elle n'a que vingt ans et déjà quelques séjours en prison derrière elle.

Parmi ses amis se trouve Léon Trotski qui lui fait rencontrer Lénine en 1903 – l'année où les bolcheviks se séparent des mencheviks – et l'introduit au Comité du parti de Saint-Petersbourg. Sous le nom de guerre de *Zemliachka*, elle participe avec ardeur à la révolution de 1905, qui échoue. Elle fera le coup de feu sur les barricades et se découvrira à cette occasion des ressources insoupçonnées. Ainsi qu'un goût certain pour la violence.

En février 1917, elle participe à nouveau à la révolution en sa qualité de secrétaire du Comité des bolcheviks de Moscou. En 1918, elle est volontaire pour monter au front contre les « blancs ». La voilà donc enrôlée dans l'Armée rouge, qui ne recrutait pas spécialement les femmes, mais ne refusait pas celles qui se présentaient.

Elle est désormais à son affaire, nommée officier politique en chef de la VIII^e armée en Ukraine. Que s'y passa-t-il ? Difficile de le savoir vraiment. Toujours est-il qu'elle sera

déplacée en avril 1919, après que le moral de la VIII^e armée soit tombé bien bas. La voilà maintenant affectée à la XIII^e armée où elle fait un esclandre mémorable dès son arrivée.

Elle va être chargée de « nettoyer » la Crimée en 1920 après la défaite des blancs et pour ce faire, prendra la relève de Bela Kun qui avait lui-même opéré dans la même région l'année précédente. Zemliachka va procéder sans faiblir à des massacres de masse de tous les « ennemis du peuple » qui auront le malheur de tomber entre ses mains et sera récompensée des éminents services ainsi rendus à la révolution par l'*Ordre du Drapeau rouge*, qui lui sera décerné en 1922.

Après la guerre civile, elle est en poste dans l'Oural, mais n'oublie pas de surveiller de près l'ascension de Staline qu'elle seconde de son mieux dans des postes liés à la « sécurité » et à la discipline du parti. Travaillant étroitement avec le NKVD, elle traversera toutes les purges sans y laisser la moindre plume, recevant même en 1936, pour son zèle militant, la plus haute distinction d'URSS, à savoir l'*Ordre de Lénine*. L'année suivante, en 1937, elle est même admise au Soviet Suprême.

Et ce n'est pas fini. Cette bolchevik de la première heure, amie de Trotski et de Lénine, sera nommée commissaire du peuple à l'Economie en 1939 ! Devenant ainsi la femme la plus haut placée d'Union soviétique. Durant la guerre, elle reviendra à ses premières amours – militaires – en aidant à organiser la défense de Moscou.

Elle mourra en 1947, toujours aussi stalinolâtre, et en sera bien récompensée. Ses cendres sont en effet enterrées dans la nécropole du Mur du Kremlin. Un honneur réservé aux « meilleurs ».



OLGA KAMENEVA,
First lady du régime

Sœurette de Trotski et épouse du dirigeant bolchevique Kamenev, elle fut incontestablement l'une des *first ladies* du régime à ses débuts.

Elle naît Bronstein, comme son frère, en 1881, soit deux ans après lui, dans une famille de fermiers juifs d'Ukraine.

Et elle sera tout aussi révolutionnaire que lui puisqu'elle rejoint le POSDR (parti ouvrier social-démocrate de Russie) dès 1902, à l'âge de dix-neuf ans. C'est dans cet environnement politique qu'elle rencontre Lev Rosenfeld, dit Kamenev, qu'elle épouse. En 1908, Kamenev vient de sortir de prison, c'est le départ pour Genève d'abord, puis Paris. Lénine y réside justement et Kamenev devient l'un de ses assistants. Le couple rentrera à Saint-Pétersbourg en janvier 1914.

Après la révolution, Olga Kameneva est tout d'abord chargée de s'occuper de la section « théâtre » du commissariat à l'Education. Dans cette fonction, elle radicalisera les théâtres soviétiques en procédant à leur nationalisation sous contrôle bolchevique. Cependant, ses méthodes font des vagues et Lunacharski, commissaire à l'Education, parvient à l'écartier en 1919.

Elle se reconvertit un moment dans l'action (communiste) en faveur des femmes. Mais c'est à partir de 1921 qu'elle joue un rôle plus important.



Famine dans la région de la Volga en 1921.

Cette année-là, la famine frappe le paradis bolchevique. Une commission panrusse d'aide aux affamés se crée, dont elle fait partie. L'objectif de la commission est d'obtenir de l'aide de l'étranger. Un accord est vite trouvé par les autorités bolcheviques avec l'ARA, *American Relief Association*, présidée par le futur président des Etats-Unis, Herbert Hoover. Au plus fort de la famine, l'ARA nourrira plus de dix millions de personnes chaque jour et parviendra à juguler l'épidémie de typhus qui ravage également le pays.

Ce qui n'empêchera nullement une campagne de dénigrement de l'aide étrangère de se déployer par la suite dans la presse soviétique, campagne orchestrée par Kameneva.

Et en 1923-25, c'est elle qui présidera une commission gouvernementale chargée de liquider tous les restes de la « charité » occidentale en URSS.

Elle connaîtra le sommet de sa carrière dans les années 1926 à 28, qui la voient présider la *Société Nationale pour les Relations Culturelles Etrangères*. L'objectif officiel de ce machin est de « *consolider l'esprit et la volonté de la société soviétique de participer aux affaires extérieures, de défendre les intérêts nationaux sur la scène internationale, de développer les contacts avec les peuples étrangers.* » En réalité, il s'agit d'attirer les « idiots utiles » occidentaux et les amener à soutenir les idéaux bolcheviques. Et ils ne se font pas prier : Albert Einstein, Anatole France, Romain Rolland, Marie Curie, Ernest Hemingway, Charlie

Chaplin... ils se bousculent tous, ne voyant dans le pays que ce que la propagande leur permet de voir. Et ce qu'ils préfèrent voir, de toute façon.

A cette époque-là, la présidente n'est plus mariée à Kamenev, dont elle a eu deux enfants. Ils se sont séparés et lui s'est remarié de son côté.

De toute manière, tout va aller de travers désormais. En 1927, Trotski et Kamenev perdent le pouvoir au profit de Staline, qui remporte le jackpot. Elle ne va pas tarder à suivre le mouvement.

En 1935, le NKVD la bannit de Moscou et Leningrad pour cinq ans. Mais le pire reste à venir. Kamenev est « jugé » et exécuté en août 1936. Elle-même est arrêtée et emprisonnée. Ses deux fils ne seront pas épargnés par Staline qui a décidément la rancune tenace : le plus jeune est exécuté en 1938 à l'âge de dix-sept ans, l'aîné en 1939 à trente-trois ans.

Elle leur survivra jusqu'au 11 septembre 1941, date fatidique à laquelle elle est exécutée par le NKVD – alors dirigé par Lavrenti Beria – en compagnie de cent soixante autres éminents « ennemis du peuple ».

PEARL KARPOVSKAYA,
dite POLINA JEMTCHOUJINA,
une « fille du peuple juif »

La future épouse d'un fidèle parmi les fidèles de Staline, Vyacheslav Molotov, naît en 1897 dans une famille juive d'Ukraine. Elle rejoint le parti bolchevique en 1918 et s'illustre durant la guerre civile comme commissaire à la propagande dans l'Armée rouge.

Elle épouse Molotov en 1921. Lui aussi bolchevique de la première heure, il est à l'aube d'une brillante carrière qui récompensera une soumission sans faille et sans états d'âme à Staline. Soumission partagée par sa femme qui voue une admiration sans bornes au dictateur, dont elle sera assez mal récompensée.

Cependant, avant que le vent ne tourne, elle va briller durant une petite vingtaine d'années à la cour du Kremlin, occupant même un certain nombre de postes officiels. Elle débute au ministère du Commerce, alors occupé par Mikoyan, pour finir ministre de la Pêche en 1939. L'année même où Zemliachka devient ministre, elle aussi. Une année décidément très féministe pour l'ogre du Kremlin. Cette même année, elle entre au Comité central du parti.

Pourtant, son étoile commence à pâlir. Staline se méfie d'elle et de ses sympathies. Ainsi, sa sœur a émigré dans les années 1920 en Palestine, alors sous mandat britannique, et son frère a fait carrière aux Etats-Unis. Et puis, c'est l'époque du pacte germano-soviétique signé en août 1939 par son ministre de mari et Ribbentrop. Ses origines juives deviennent gênantes, tout à coup. Une première fois, en août 1939 précisément, elle est dans le collimateur du NKVD, sans plus de dommages qu'une forte réprimande pour avoir entretenu des relations avec des « éléments ennemis ». Et en 1941, son nom est retiré de la liste des candidats au Comité central.

Mais la lune de miel avec l'Allemagne nazie étant terminée, il existe des priorités plus urgentes. A partir de 1941, la « grande guerre patriotique » fait rage. Tous les efforts sont requis pour lutter contre l'ennemi et les querelles intestines sont mises en sourdine. C'est dans ce contexte qu'est créé en 1942, avec l'appui des autorités, le *Comité juif antifasciste*. Staline a besoin du soutien politique et de l'argent des Juifs américains qu'il sait très puissants. Il crée donc ce Comité chargé de diffuser de la propagande en faveur du régime et d'influencer le monde occidental à travers ses puissantes communautés juives. A sa tête, Solomon Mikhoels, directeur du Théâtre juif



Solomon Mikhoels

d'Etat de Moscou, secondé par Itzik Fefer, poète et néanmoins indicateur de police. Le Comité va faire un tabac. Au terme d'une tournée triomphale de sept mois aux Etats-Unis, Mexique, Canada, Grande-Bretagne, il récoltera des millions de dollars destinés à l'effort de guerre soviétique.

Polina Jemtchoujina est très proche du Comité, qu'elle soutient de toutes ses forces. Cela n'arrangera pas ses affaires auprès de Staline qui n'a soutenu le Comité antifasciste que tant qu'il servait ses intérêts. Dès la fin de la guerre, il règle ses comptes : Mikhoels est assassiné en 1948, les membres du Comité arrêtés. A présent, la campagne contre le « cosmopolitisme » bat son plein.

La goutte d'eau qui perdra Jemtchoujina surviendra en septembre de cette même année 1948 lors de l'arrivée de Golda Meir en URSS, en tant qu'ambassadrice de l'Etat d'Israël nouvellement créé. Dans ses *Mémoires*, cette dernière relate que lors d'une réception, l'épouse de Molotov s'est jetée dans ses bras en s'écriant, les larmes aux yeux, « *Ich bin ein Yiddische tochter* » (*Je suis une fille du peuple juif*).

Ces sentiments « nationalistes » publiquement exprimés étaient hautement indésirables pour Staline, qui pria Molotov de divorcer. Et ce dernier obtempéra avec la même docilité qu'il avait mise à signer quelques années auparavant

les nombreuses listes de condamnations à mort collectives. Il ira même jusqu'à voter l'expulsion de son ex-femme du parti en raison de ses « étroites relations avec les nationalistes juifs ».

En novembre 1948, l'ex-M^{me} Molotov est arrêtée avec plusieurs membres de son entourage et condamnée à cinq ans de goulag.

La voilà disparue de la circulation. Mais Molotov étant toujours aux affaires et toujours aussi efficacement soumis, on peut imaginer qu'elle n'a pas connu pire en raison de ces circonstances atténuantes.

Car elle survivra dans son goulag et dès la mort du dictateur, en 1953, elle est remise en liberté par Beria. Et rentre à la maison comme si de rien n'était.

Le couple Molotov vivra ensuite la vie dorée et désormais plus tranquille – une époque s'est achevée – de la nomenklatura soviétique. Elle mourra en 1970 et lui seize ans plus tard, en 1986.

Les espions



MIKHAIL GRUZENBERG,
dit MIKHAIL BORODINE,
celui qui exporta la révolution
en Chine

Il naît en 1884 dans une famille juive de la région de Vitebsk*, en Biélorussie, et adhère au POSDR (parti ouvrier social-démocrate de Russie), section bolchevique, dès l'âge de dix-neuf ans. Ses activités révolutionnaires n'ayant pas tardé à attirer l'attention de la police tsariste, il quitte le pays en 1907 pour les Etats-Unis où il vivra les onze années suivantes. Il organisera même à Chicago une « école » destinée aux émigrés.

Arrive la révolution de 1917, qualifiée de *grande annonce*. Gruzenberg rentre en Russie en 1918 et trouve immédiatement à s'employer comme agent du Komintern. On l'envoie prêcher la bonne parole dans des pays aussi divers que le Mexique, les Etats-Unis, la Turquie, la Scandinavie ou le Royaume-Uni.

En 1923, changement complet de décor : cet internationaliste chevronné est envoyé en Chine où il jouera un rôle essentiel durant les quelque cinq années suivantes. Il y sera en effet l'homme de Moscou avec tous les pouvoirs et l'influence que cela suppose.

Cet immense pays est alors dirigé depuis 1911 par Sun Yat-sen, chef du parti nationaliste *Kuomintang*. En proie à l'anarchie et aux désordres en tous genres, le pays a besoin

d'assistance. Sun Yat-sen considère l'URSS, dont les méthodes sont sensiblement les mêmes que les siennes, comme un allié naturel. De son côté, l'URSS bolchevique, plutôt isolée diplomatiquement, lorgne du côté du potentiel énorme que représente une Chine à laquelle elle brûle de communiquer le feu de la révolution. Elle ne doute pas de réussir à transformer la fièvre nationaliste en fièvre internationaliste.

Dès 1920, des contacts étroits s'établissent entre les deux pays, qui débouchent sur un accord formel en 1923. C'est dans ce contexte que Moscou envoie Gruzenberg-Borodine comme conseiller politique très spécial auprès de Sun Yat-sen.

Il s'attelle immédiatement à la tâche essentielle qui consiste à réorganiser le parti *Kuomintang* (KMT) sur le modèle hyper centralisé bolchevique, avec une armée disciplinée et bien entraînée. De son côté, le parti communiste chinois, créé en 1920, dûment encadré par le Komintern, est poussé à la coopération – en attendant mieux – avec le KMT. Dans cette perspective, bon nombre de ses membres sont placés par Borodine à des postes-clés. Un certain Mao Tsé Toung dirigera à cette époque le secteur propagande du KMT tandis que Chou-Enlaï est commissaire politique adjoint à l'académie militaire de Whampoa. En un an, Borodine réussira à infiltrer tout l'appareil du KMT. Il formera aussi idéologiquement son secrétaire-interprète, promis à un bel avenir : Hô Chi Minh.

En 1924, le Kuomintang s'allie officiellement avec l'Union soviétique. C'est la lune de miel. Subsidés, matériel militaire, experts soviétiques, affluent aussitôt. De leur côté, des Chinois – dont Tchang Kai-chek – se rendent en URSS afin d'y prendre des leçons de révolution et d'agitprop qui leur seront bien utiles par la suite.

Mais voilà que Sun Yat-sen meurt en 1925 et que son gendre, Tchang Kai-chek, prend le pouvoir. Débute alors une période de troubles intenses, de renversements d'alliance sur fond de guerre civile et d'affrontements entre nationalistes et communistes.

De fait, Tchang Kai-chek, conscient de l'influence grandissante des communistes, rompt l'alliance en 1926 et commence à purger le Kuomintang de ses éléments indésirables. Le conseiller Borodine est désormais sur la sellette. Il a si bien contribué à renforcer le Kuomintang que ce dernier peut désormais se passer de ses services. Il assiste au saccage de l'ambassade soviétique à Pékin et à la saisie de documents secrets dont l'un notamment détaillait le plan soviétique pour la *bolchévisation* de la Chine par la terreur, la guérilla et l'infiltration. Moscou ordonnera par la suite aux communistes chinois de se révolter, ce qui conduira à la guerre civile.

En attendant, c'est le fiasco dont Borodine est rendu responsable. En 1928, il est rappelé à Moscou où il devient urgent pour lui de se faire oublier. Adoptant dès lors un profil bas, il dirige de 1932 à 1949, strictement dans la ligne prescrite, l'agence *Tass* ainsi que le *Moscow Daily News*. Étonnamment, il parvient à échapper aux purges de 1937-38 qui verront pourtant la fin de la carrière de bon nombre d'agents du Komintern engagés dans le sillage de Zinoviev.

Mais il est rattrapé par la chasse aux « juifs cosmopolites » qui s'intensifie après la Seconde guerre. Classiquement accusé d'être « un ennemi de l'URSS », il est arrêté en 1949 et mourra dans un goulag en Sibérie deux ans plus tard, en 1951.

André Malraux, le gaulliste « de gauche » qui écrit cette phrase extraordinaire : « *Le communisme en URSS n'a pas supprimé la souffrance, mais il lui a donné un sens* », a mis en scène Borodine dans son roman *Les Conquérants* publié en 1928.

* La ville de Vitebsk s'enorgueillit de deux célébrités nées à la même époque : **Moïshe Zakharovich Shagalov**, plus connu sous le nom de **Marc Chagall**, y voit le jour en 1887. Quoique aîné d'une modeste famille juive de neuf enfants, il aura la possibilité de partir à Paris en 1911, grâce à une bourse, afin d'y étudier l'art. Il mourra à Saint-Paul de Vence en 1985. Entre-temps, enthousiasmé par la grande révolution

libératrice, il avait été, de 1918 à 1920, commissaire politique aux Beaux-Arts de la province de Vitebsk.

Trois ans plus tard, en 1890, naît dans la même ville le futur sculpteur **Ossip Zadkine**. Ce fils d'un intellectuel juif converti à l'orthodoxie est envoyé en 1905 par ses parents étudier l'anglais en Angleterre. Il y apprendra surtout la sculpture et fera ensuite en Europe la carrière que l'on sait. Il mourra à Paris en 1967.



YAKOV BLUMKIN,
trotskiste, espion et assassin

Révolutionnaire, assassin, agent de la Tchéka, espion de la Guépéou, trotskiste et aventurier : voilà une carte de visite peu banale, surtout si l'on songe que Blumkin est mort à trente et un ans ! S'il est vrai que le personnage n'était pas des plus sympathiques, force est de reconnaître qu'il n'avait pas froid aux yeux.

Yakov Blumkin naît en 1898 dans une famille juive d'Ukraine et comme la valeur n'attend pas le nombre des années, s'engage à seize ans dans les rangs du parti socialiste révolutionnaire. Après la révolution d'Octobre – il n'a guère que dix-neuf ans – il devient le chef du service de contre-espionnage de la Tchéka, sous les ordres de Félix Dzerzhinsky.

Il va se signaler durant la *terreur rouge* par sa grande brutalité. L'anecdote suivante racontée par l'écrivain Isaiah Berlin et survenue au poète Osip Mandelstam, en dit long sur les méthodes alors employées pour envoyer à la mort n'importe qui sous n'importe quel motif. Ce n'est pas une histoire juive, bien que strictement tous les protagonistes le soient :

« Un soir, peu après la révolution, il était assis dans un café où se trouvait le terroriste révolutionnaire bien connu Blumkin...qui était à l'époque un officiel de la Tchéka...en train d'écrire d'un air aviné les noms des hommes et des femmes à exécuter sur des formulaires vierges déjà signés par le chef de la police secrète. Mandelstam surgit brusquement devant lui, saisit les listes, les déchira en morceaux devant les spectateurs stupéfaits, puis disparut en courant. A cette occasion, il fut sauvé par la sœur de Trotski » (qui était, comme nous le savons, l'épouse de Lev Rosenfeld, dit Kamenev).

Blumkin, qui était resté membre du parti socialiste révolutionnaire, opposé au traité de Brest-Litovsk, fut chargé par le Comité exécutif d'assassiner Wilhelm Mirbach, l'ambassadeur d'Allemagne en Russie, dans l'espoir de ranimer les hostilités. Il exécuta son contrat le 6 juillet 1918, ce qui provoqua une insurrection armée à Moscou, vite réprimée par les bolcheviks. Qui en profitèrent pour régler leur compte à ces rivaux encombrants. Son coup fait et devant la tournure des événements, Blumkin jugea prudent de disparaître dans la nature.

Dzerzhinsky, le chef de la Tchéka, va cependant pardonner à cette tête brûlée, par ailleurs si efficace. Au printemps 1920, Blumkin est envoyé dans la province de Gilan en Iran, près de la mer Caspienne, où Mirza Koochak Khan avait établi une *république soviétique socialiste perse* à l'existence plutôt brève. La situation y était particulièrement confuse et embrouillée. Toujours est-il qu'à peine arrivé, le 30 mai, Blumkin fomenta un coup d'état, déposa Mirza et met à sa place une équipe locale plus étroitement dominée par les bolcheviks, sous l'autorité d'un commissaire russe, Abukov.

Ceci fait, il était inutile qu'il s'attarde. En août 1920, le revoilà à Petrograd pour une nouvelle mission. Cette fois, il doit veiller à la sécurité du train blindé qui emmène Zinoviev, Radek, Bela Kun et le journaliste communiste américain John Silas Reed au *Congrès des nationalités opprimées* (si, si...) qui a lieu à Bakou, en Azerbaïdjan. Pour cela, ils doivent traverser des zones où la guerre civile fait rage, d'où le blindage du train. A Bakou sera plébiscitée la proposition de Zinoviev, alors chef du Komintern, d'appuyer, et d'inciter si nécessaire, les révoltes des populations du Moyen-Orient contre les Anglais.

De retour à Moscou, il se lie avec Trotski et, durant deux ans, lui servira de documentaliste et de secrétaire pour son livre qui paraîtra en 1923, *Ecrits militaires*. Il rejoint ensuite la Guépéou nouvellement créée à la suite de la Tchéka, toujours au rayon espionnage.

On glose souvent sur les manies « ésotériques » supposées de Hitler et les expéditions lointaines qu'il aurait commanditées. Eh bien, il n'était en tout cas pas le seul car dès les années 1920, les bolcheviks vont financer plusieurs expéditions au Tibet dans but de découvrir la mythique cité de Shambala dont les habitants étaient réputés communiquer par télépathie. En 1926 et en 1928, deux expéditions menées par le théosophe russe Nicholas Roerich visitèrent bel et bien Lhassa. Blumkin accompagna les deux voyages en tant qu'« agent spécial », déguisé à l'occasion en lama ou en mongol.

En 1929, on le retrouve en Turquie où il met en vente des incunables hébreux provenant de la Bibliothèque Lénine de Moscou afin de financer un réseau d'espionnage au Moyen-Orient. Il y rencontre Trotski qui s'y trouvait justement après sa récente expulsion d'URSS et cette rencontre plus ou moins fortuite va être à l'origine de ses malheurs, que nous allons abréger, car c'est une très sombre histoire.

Trotski lui communique un message secret à transmettre à Karl Radek, à Moscou. Hélas pour lui, cela va se savoir (comment ? nul ne le sait) et entraîner l'ire de Staline. Entre en scène à ce moment-là une connaissance, Meïr Abramovitch Trilisser, alors chef des services secrets, qui, pour faire tomber Blumkin, choisit la méthode la plus simple (et la plus agréable) : une belle espionne soviétique chargée de le faire parler. Elle s'appelait Lisa Rozensweig, *alias* Gorskaya, *alias* Elizabeth Zubilin et sa carrière n'est pas triste non plus, comme nous le verrons par la suite.

En attendant, Blumkin se fait avoir comme un bleu. Il succombe bel et bien aux charmes de Zubilin et lui raconte tout ce qu'elle veut savoir. Sans se douter une seconde qu'elle est sa collègue. Dans le courant de cette année 1929, il est arrêté pour trahison et traduit devant un tribunal de la Guépéou présidé par Iagoda. C'est finalement Staline qui décidera de la peine de mort. Il paraît que devant le peloton d'exécution, il cria ces derniers mots : « *Longue vie à Trotski !* » D'une certaine manière, il a été exaucé.



LISA ROZENSWEIG,
dite ELIZABETH ZUBILIN
(ou ZARUBINA),
agent recruteur aux USA

Puisque nous venons de faire sa connaissance, il serait dommage de laisser passer sans s'intéresser à elle de plus près, cette espionne bolchevique à la carrière bien fournie. Ce qui ne l'a pas empêchée de mourir il n'y a pas si longtemps que cela, en 1987.

Elle commence le XX^e siècle en fanfare puisqu'elle naît le 1^{er} janvier 1900 dans une famille juive de la province de Bucovine, entre la Roumanie et l'Ukraine. Une famille apparemment assez riche pour lui permettre de poursuivre des études d'histoire et de philologie en Russie, France et Autriche. Très douée pour les langues, elle parle roumain, russe, allemand, français, anglais et hébreu. Tout cela va lui être bien utile par la suite. Sa famille est aisée, ce qui n'empêche pas la fibre révolutionnaire. Dans sa parenté on trouve Ana Pauker, qui fondera le parti communiste roumain. Une autre personne bien intéressante, comme nous le verrons.

Zubilin participe activement aux mouvements révolutionnaires qui agitent la Bessarabie (grande région adjacente à la Bucovine) après la première guerre. En 1919, elle devient membre du *Komsomol* de Bessarabie. Le *Komsomol* était le nom donné à l'organisation des jeunesses bolcheviques, car il fallait bien encadrer ces jeunes gens, futurs piliers du régime.

Ses qualités vont vite trouver à s'employer ailleurs qu'en Bessarabie. En 1923, elle rejoint le parti communiste d'Autriche. En 1924, elle intègre les services secrets bolcheviques et travaillera jusqu'en 1925 à l'ambassade soviétique à Vienne,

puis, jusqu'en 1928, toujours à Vienne mais en dehors de l'ambassade.

On la retrouve ensuite à Moscou où, comme on l'a vu, Trilisser, alors chef des services secrets et vice-président de la Guépéou, lui ordonne en 1929 de laisser tomber les préjugés bourgeois et de séduire Yakov Blumkin. Elle exécutera sa mission en Turquie où il se trouve alors, sous le nom de Lisa Gorskaya, apparemment inconnue de Blumkin qui était pourtant son collègue. Mais il est vrai qu'elle avait exercé à Vienne... En tout cas, elle rapportera fidèlement toutes leurs conversations à Trilisser. On connaît la suite, pour Blumkin.

Zarubina, elle, se mariera au cours de la même année 1929 avec un collègue des services secrets, Vassili Zarubin. D'où cet autre nom. Dès lors ils feront équipe pendant de longues années, opérant sous la couverture d'un couple tchèque travaillant en Allemagne, France, Etats-Unis.

Zarubina sera particulièrement active aux Etats-Unis, démontrant des qualités hors pair d'agent recruteur et créant un réseau clandestin de juifs émigrés de Pologne. Elle réussira à introduire ses agents dans l'entourage d'Einstein, d'Oppenheimer et autres savants, afin de percer au bénéfice des soviétiques les secrets de la bombe atomique américaine.

En 1941, elle a le grade de capitaine du KGB. Son mari opère à Washington – il sera chef du KGB de 1941 à 1944 – et elle-même se rend fréquemment en Californie où, par l'intermédiaire de Gregory Kheifetz, vice-consul à San Francisco et agent du KGB, elle se lie d'amitié avec l'épouse d'Oppenheimer, Kitty Puening Harrison, d'origine allemande, aux amitiés communistes bien affirmées. Elle aura dès lors de fréquents rapports avec Oppenheimer, lui-même très à gauche.

C'est un vrai nid d'espions prosoviétiques qui pullule autour du *Projet Manhattan*. On peut citer notamment le physicien allemand Klaus Fuchs, introduit par Zarubina, qui travaillera pour le NKVD tout en jouissant de l'entière confiance d'Oppenheimer. Ou l'espionne Maria Konnenkova que Zarubina placera auprès d'Einstein.

La suite des événements est difficile à décrypter. Ce qui est sûr, c'est que Zarubina n'est morte qu'en mai 1987 et son agent secret de mari en 1972. Une lettre de dénonciation était parvenue aux services secrets américains en 1943, ce qui amènera le rappel du couple à Moscou puisqu'ils étaient désormais grillés aux USA. Après enquête, lui sera déchargé de ses fonctions en 1948 « pour raison de santé », ce qui était plutôt inquiétant là-bas. Quant à elle... mystère. Mais peut-être ont-ils terminé leur existence comme des bourgeois bien tranquilles de la nomenklatura soviétique ?



LEIBA LAZAREVICH FELBING,
dit LEV NIKOLSKY,
dit ALEXANDER ORLOV,
l'épurateur des anarchistes
espagnols

Le futur espion naît en 1895 dans une famille juive de Biélorussie. Il entame des études de droit à l'Université de Moscou, interrompues par son incorporation dans l'armée tsariste.

En 1918, il s'engage dans l'Armée rouge où lui sont notamment confiées des missions de sabotage sur le front polonais. Trois ans plus tard, il quitte l'uniforme pour terminer ses études de droit à Moscou. Il siègera durant quelques années au Haut Tribunal bolchevique sous la tutelle de l'humaniste Nikolai Krylenko, qui avait pour maxime : *« Nous ne devons pas seulement exécuter les coupables. L'exécution des innocents impressionnera les masses bien davantage »*.

Sa carrière va bifurquer en 1924 lorsque son cousin, Zinoviï Katznelson, chef du département économique de l'OGPU, lui propose de rejoindre les services secrets. Transféré à l'INO (services d'espionnage/contre-espionnage) en 1926, il exerce tout d'abord ses talents à Paris, puis à Berlin. En 1932, le voilà aux Etats-Unis, juste le temps de se faire délivrer un passeport américain sous le nom de William Goldin, puis retour en Allemagne, ensuite Vienne, Prague et Genève. Il sera également transféré à Copenhague puis à Londres. Apparemment, malgré toutes ces affectations, il ne donne pas toutes les satisfactions possibles à ses supérieurs et, rappelé à Moscou, se retrouve dans un poste obscur.

Pas pour longtemps car en 1936, le voilà remis en selle. Il est envoyé en Espagne comme chef du NKVD, chargé de mission auprès du ministre espagnol (républicain) de l'Intérieur. Il a une première mission bien particulière à

remplir : celle, tout simplement, d'organiser le transfert de l'or espagnol de Madrid à Moscou. Et cette fois, il va la mener à la perfection. 7 200 caisses contenant 508 tonnes d'or brut vont être convoyées durant quatre nuits à bord de camions conduits par des soviétiques, de leur cachette dans les montagnes jusqu'au port de Carthagène. L'or sera ensuite chargé sur quatre bateaux à destination d'Odessa puis livré à Moscou. Il s'agissait pour partie de le « mettre à l'abri » et pour partie de garantir le paiement des fournitures militaires soviétiques aux républicains espagnols.

La seconde mission d'Orlov en Espagne consistera à traquer les trotskistes, réels ou présumés, ainsi que, plus généralement, tous les anti-staliniens. Cela va lui donner l'occasion de s'illustrer par un certain nombre de crimes, que les archives du NKVD ont révélés. Il a ainsi monté toute l'opération qui conduira à l'interdiction du parti ouvrier d'unification marxiste (POUM), d'inspiration anarchiste, accusé d'être « hitléro-trotskyiste » ! Original, non ? Ses dirigeants sont arrêtés, voire exécutés comme le chef du POUM, Andres Nin. Bien d'autres assassinats vont être perpétrés soit par lui personnellement, soit par ses agents du NKVD. Notamment celui du socialiste autrichien Kurt Landau. L'adjoint d'Orlov, qui ne manquait pas d'imagination, un dénommé Stanislav Vaupshasov, avait même imaginé un crématorium afin de se débarrasser discrètement des restes gênants.

Tout ceci nous amène à la fatidique année 1938 et à son cortège de purges. De l'étranger, Orlov se rend bien compte de la disparition, l'un après l'autre, de bon nombre de ses collègues. Il se méfie. Recevant de Moscou l'ordre de se rendre en un lieu précis rencontrer une certaine personne, il prend au contraire la poudre d'escampette avec 60 000 dollars volés dans la caisse du NKVD et file au Canada avec sa famille. Là, il aura soin d'adresser une lettre de chantage à son ex-chef à Moscou menaçant de révéler pas mal de choses – notamment codes, noms, etc – au cas où il lui serait cherché noise. Et de fait, le NKVD le laissera tranquille.

Il passe ensuite aux Etats-Unis où il se fait oublier. Il

resurgira quinze ans plus tard, à la mort de Staline et publiera *The Secret History of Stalin's Crimes*, restant cependant très discret sur la partie *Orlov's Crimes*.

Cette publication va évidemment attirer l'attention des autorités américaines sur sa personne, la CIA et le FBI se trouvant embarrassées par les révélations publiques de ce dirigeant du NKVD vivant officiellement incognito aux States depuis quinze ans.

Il récidivera en 1956 par un retentissant article publié par *Life Magazine* dans lequel il émet l'hypothèse que Staline aurait été jadis un agent de l'Okhrana (police secrète tsariste).

Il écrira d'autres livres, entretenant finalement d'excellentes relations avec la CIA, et mourra tranquillement dans son lit, à Cleveland, en 1973.



MANFRED STERN,
l'inspirateur ès extermination
de Mao Tsé Toung

Encore un de ces personnages qui ne s'ébattent à l'aise que dans les époques troublées et les environnements glauques.

Il naît en 1896 dans une famille juive de Bucovine, alors partie de l'empire austro-hongrois et commence des études en médecine à l'Université de Vienne. Mais la première guerre éclate et il est mobilisé. Fait prisonnier par l'armée tsariste, il est envoyé en Sibérie. Dans ce camp sibérien, il aura l'occasion de parfaire sa formation car, à peine libéré par la révolution d'Octobre, il devient bolchevik et s'engage dans l'Armée rouge.

Il a vingt et un ans et la vraie vie peut commencer. Durant la guerre civile, il combat en Sibérie contre l'amiral « blanc » Koltchak et en Mongolie contre le *Baron fou*, Ungern von Sternberg. Puis il rentre à Moscou et intègre l'Académie militaire Frunze. A peine diplômé de l'Académie, en 1924, il est enrôlé dans les services secrets de l'Armée, le GRU. Dorénavant, il travaillera en étroite liaison avec le *Komintern*.

En 1929, il est envoyé à New York. Sous le nom de Mark Zilbert, il va lui aussi organiser un réseau d'espions également chargés de percer les secrets militaires américains. Le réseau disposait d'un local appartenant à Paula Levine, elle-même membre d'un autre réseau à Paris, et d'un studio photo où opérait le beau-frère de Molotov, Leon Minster.

Ceci fait, il part pour la Chine en 1932. Mao vient tout juste d'y établir la République soviétique chinoise du Jiangxi, dans le sud-est du pays, et Stern arrive en qualité de conseiller militaire du Komintern. Ses activités là-bas sont assez mystérieuses. Ce qui est sûr, c'est que Mao prit exemple sur

les méthodes du grand frère bolchevique. Tous ses opposants, accusés d'« opportunisme » ou de « koulakisme », vont être systématiquement exterminés. Environ 20% de la population de la zone centrale du Jiangxi, soit environ 700 000 personnes, seront supprimés de diverses façons durant les trois années d'existence de la république. Le conseiller militaire Stern y restera jusqu'en 1935.

L'épisode suivant nous ramène en Europe, en Espagne plus précisément, en septembre 1936. Stern débarque de Moscou, toujours conseiller militaire pour le Komintern. Cette fois, sous le pseudonyme de *général Kléber*, il va diriger les Brigades internationales que Staline a organisées pour soutenir les républicains. Le *général Kléber* s'illustrera tout particulièrement durant la bataille de Madrid. Ses troupes arrivées en renfort vont repousser les nationalistes. Naturellement, la presse étrangère claironnera dans le monde entier la victoire contre le fascisme, grâce à la bravoure du *général Kléber*. Le *New York Times* sera particulièrement dithyrambique.

Seulement, quand un agent secret n'est plus vraiment secret et que toute la presse se met à parler de ses exploits, les ennuis ne sont pas loin. Voilà Stern rappelé à Moscou. C'est mauvais signe.

Le chef du NKVD en Espagne, Alexander Orlov, le sait d'autant plus que les purges vont bon train au même moment en URSS. Il tente de retenir Stern en Espagne, proposant à Moscou de l'utiliser comme membre du NKVD. Mais les autorités militaires refusent son transfert.

Que ne s'est-il évaporé dans la nature ! Il aurait mieux fait. Toujours est-il que Stern, obéissant aux ordres, rentre à Moscou et se fait condamner en mai 1939 à quinze années de goulag. Il les fera presque entièrement et y mourra d'épuisement en février 1954. Sans que la mort de Staline l'ait libéré.

NAHUM EITINGON, le recruteur de l'assassin de Trotski

Comme tout futur espion qui se respecte, on sait peu de choses sur lui et de larges zones d'ombre subsistent, trouées ici et là de coups de projecteur révélateurs. Même son prénom, Nahum ou Leonid, selon les sources, reste mystérieux. Ce qui est sûr, c'est qu'il naît en 1899 dans une famille juive de Biélorussie et qu'il fera une brillante carrière au sein du NKVD dont il deviendra l'un des hauts responsables.

En attendant, il débute dans la carrière en 1919 comme tchékiste et deviendra un peu plus tard président de la Tchéka de Smolensk, alors en Biélorussie.

Premier coup de projecteur : il est aux Etats-Unis dans les années 1930. Il y créera, ce n'est pas très original, un réseau d'espionnage très important, composé de coreligionnaires émigrés, réseau chargé de percer les secrets des avancées scientifiques des Américains.

Et ce réseau va très bien fonctionner puisque Eitingon parviendra à infiltrer des agents à lui – une quarantaine – jusque dans les endroits les plus secrets de la défense US.

Ce réseau mis en place, il peut s'occuper ailleurs. Ce sera en Espagne, durant la guerre civile, de 1936 à 1939. Il y débarque, en compagnie de tout un aréopage soviétique, comme Commandant des forces de la Sécurité d'Etat. Il va notamment y recruter un jeune Espagnol, Ramon Mercader, qui sera chargé d'assassiner Trotski. Le futur assassin n'a pas été choisi au hasard. Il est le fils de Caridad Mercader, farouche communiste et agent soviétique, par ailleurs maîtresse de Eitingon. Ramon est lui-même un communiste pur et dur et sera entraîné à sa future tâche à Moscou. En 1940, Mercader part au Mexique afin de s'introduire dans l'entourage du révolutionnaire banni et Eitingon et sa maîtresse lui emboîtent le pas. Tous seront à

Mexico au moment de l'attentat. Mercader va réussir le coup que d'autres agents du NKVD avaient raté quelques mois auparavant. Il tue Trotski d'un coup de piolet le 20 août 1940. Il écopera de vingt ans de prison, qu'il purgera bel et bien, au Mexique, tandis que sa mère recevra l'Ordre de Lénine des mains de Staline.

Eitingon participera naturellement à bien d'autres opérations d'espionnage et de liquidations aussi diverses que plus ou moins discrètes au cours de ces années où il reste au service de Staline.

Les choses vont se gâter pour lui en octobre 1951. Nous sommes alors en plein prurit anti- « cosmopolite ». Eitingon est accusé avec plusieurs autres hauts responsables, de complot nationaliste juif. Sa sœur Sofia, médecin, est également arrêtée. Ils sont torturés, mais la mort inopinée de Staline, en mars 1953, vient opportunément sauver tout le monde.

Dès la mort du dictateur, Béria ordonne, en effet, la libération de tous les « comploteurs ».

Il n'est pas tiré d'affaire pour autant. Trois ans après commence la déstalinisation. Khrouchtchev enverra quelques fidèles de Staline en prison, dont Eitingon qui n'en sortira qu'en 1964.

Il mourra en 1981, trois ans après Ramon Mercader, aux obsèques duquel il avait assisté, à La Havane.



MARK ZBOROWSKI,
le chasseur de trotskistes

Voilà un personnage particulièrement sympathique qui n'a cependant pas été puni de ses méfaits car il est mort tranquillement dans son lit, aux Etats-Unis, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Mark Zborowski – pour une fois, il n'y a pas de nom « de guerre » – naît dans une famille juive d'Ukraine en 1908. Ses parents fuient la révolution bolchevique et s'installent en Pologne en 1921. Lui cependant est d'un tout autre bord et durant ses études, il rejoint le parti communiste polonais. Ses activités le conduisent en prison puis à l'exil, à Berlin d'abord, ensuite en France. Il étudiera l'anthropologie à l'Université de Grenoble tout en vivant de petits boulots.

En 1933 – il a vingt-cinq ans – on le retrouve à Paris. C'est là qu'il est recruté par le NKVD. Son job va consister à infiltrer les milieux trotskistes – une obsession de Staline – et il va admirablement y réussir. Jouer double jeu, c'est vraiment son truc. Trotski, son fils Lev Sedov et Cie n'y verront que du feu et cela va leur coûter cher.

Sous le nom d'*Etienne*, il parvient à se faire recommander par la propre épouse de Lev Sedov dont il devient le secrétaire. Le voilà dans la place. Sa nature obséquieuse, son ardeur au travail et sa connaissance de la langue russe feront le reste. Il se rend vite indispensable au point de remplacer occasionnellement Sedov, qui travaille en collaboration avec son père, Trotski. Pendant ce temps, évidemment, il envoie des rapports circonstanciés au NKVD. Il n'oubliera pas d'y faire figurer l'ardent désir des trotskistes, imprudemment exprimé devant lui à diverses reprises : il faut tuer Staline. Ce dernier prendra les devants.



C'est Lev Sedov qui meurt le premier. En février 1938, le voilà saisi d'une crise d'appendicite aiguë. L'obligeant Etienne lui indique la clinique idéale – tenue par des émigrés russes – pour une opération secrète. L'adresse de cette clinique parisienne sera également fournie au NKVD. Que se passa-t-il ensuite ? Il n'y a pas de certitude, sinon que Lev Sedov sortira quelques jours plus tard de cette clinique discrète les pieds devant. Il avait trente-deux ans.

Ce décès étrange conduit Trotski à se poser quelques questions à propos d'Etienne, justement. Il charge Rudolf Klement de mener une petite enquête. Hélas pour lui, ce dernier n'aura pas le temps de chercher, encore moins de trouver. Il est assassiné par des agents de NKVD, décapité, son tronc jeté dans la Seine. Si les assassins se donnent tant de mal, c'est pour faire croire à une défection de Klement. Mais le tronc réapparaîtra un peu plus tard et sera identifié, malgré l'absence de tête.

Etienne, qui a réussi à écarter de lui tous les soupçons, se retrouve – un peu comme Evno Azev – à la tête de ce petit groupe désorienté après la mort de Sedov. Trotski avait bien reçu une lettre, envoyée par Alexander Orlov, l'avertissant qu'un agent du NKVD nommé *Mark* se cachait dans son entourage, mais il avait cru à une désinformation dudit NKVD.

Il s'agit à présent d'en finir avec Trotski. Ce n'est pas Etienne qui se chargera du travail, mais il y jouera un rôle quand même. Comme il faut introduire le futur assassin, Ramon Mercader, auprès de sa victime, c'est encore une femme qui sera sollicitée. Etienne présente une amie à lui, trotskiste américaine et interprète, à Mercader. Elle tombera amoureuse (?) le suivra en tout cas à Mexico et l'introduira dans l'entourage du futur défunt. Comme on le sait, un coup de piolet bien placé mettra un terme à la carrière du créateur de l'Armée rouge, le 20 août 1940.

Zborowski n'a plus rien à faire à Paris. Il part donc pour New York en 1941 pour s'y livrer une nouvelle fois à son occupation

favorite : la chasse aux trotskistes, encore et toujours. A partir de 1944, il aidera également le NKVD à mettre la main sur Victor Kravchenko, qui a fait défection et s'est réfugié aux Etats-Unis où il se cache. Sans succès, cette fois.

Nous sommes en 1945, les trotskistes ont cessé d'être un danger pour Staline. Le NKVD n'a plus besoin de lui. Zborowski va entamer une seconde carrière. Il a fait des études d'anthropologie, ne l'oublions pas. Margaret Mead l'aide à obtenir un emploi d'assistant de recherche à l'Université de Harvard. Il devient citoyen américain en 1947 et publie un livre d'anthropologie en 1952.

A partir de 1956, il connaît quelques ennuis avec le FBI, qui sait pourtant à quoi s'en tenir sur ses activités passées. On ne lui reproche pas ses activités à Paris, qui indiffèrent parfaitement les Américains, mais celles menées à New York. Il nie farouchement, mais, convaincu de parjure, écope d'une peine de prison de quatre ans en 1962.

A sa sortie, décidément inoxydable, il reprend sa carrière universitaire, publie encore un livre en 1969 puis devient Directeur d'un Institut hospitalier à San Francisco. Et meurt en 1990.



SAMUEL GINSBERG,
dit WALTER KRIVITSKY,
un as de l'espionnage

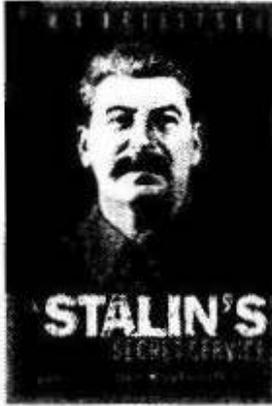
Ce futur as de l'espionnage naît en 1899 dans une famille juive de Pologne. Dès la création, en 1918, des services bolcheviques d'espionnage militaire, plus tard dénommés GRU, il s'y engage et adopte son nom de guerre, « *Krivitsky* », qui signifie « *tordu* ». Sous ce nom prédestiné, il va désormais mener la vie classique et routinière des espions bolcheviques – et non bolcheviques aussi d'ailleurs : tantôt en Allemagne, dans l'espoir d'y fomenter une révolution communiste, tantôt en Autriche où il travaille avec Ignace Reiss, tantôt en Italie, ou en Hongrie, volant des plans, interceptant des correspondances, recrutant de nouveaux agents, etc. Et il monte en grade.

En 1933, Krivitsky est envoyé en Hollande en tant que *résident*. Désormais, il est responsable des opérations secrètes soviétiques pour toute l'Europe de l'Ouest. C'est du moins ce qu'il prétendra par la suite. En 1937, il observe de loin, avec son ami Ignace Reiss, les purges qui déciment l'Armée rouge. Et tous deux, sentant le vent tourner et les menaces se préciser à leur encontre, ont bien envie de faire défection. Reiss aura le courage d'envoyer à Moscou une lettre de rupture qui signera son arrêt de mort puisque les sbires de Staline l'assassinent en septembre 1937 en Suisse.

Voyant cela, Krivitsky file à Paris le mois suivant pour y faire défection à son tour et se rapproche des trotskistes et du fils de Trotski, Lev Sedov. Ce dernier lui envoie Mark Zborowski... pour le protéger ! Une confiance bien mal placée, on l'a vu, car Lev Sedov, toujours étroitement conseillé par Zborowski, mourra bien mystérieusement peu de temps

après, en février 1938, à Paris. Krivitsky échappe de son côté à quelques tentatives visant à abrégier sa carrière et à la fin de cette année 1938, préfère changer radicalement d'air.

Le voilà aux Etats-Unis. Là, avec l'aide du journaliste Isaac Levine, il règle ses comptes avec Staline en publiant en 1939 un livre intitulé *In Stalin's Secret Service*.



Il ira plus loin encore dans les révélations puisqu'il se rend en janvier 1940 à Londres afin de cracher le morceau et de livrer aux services secrets britanniques un bon paquet de ses anciens collègues et/ou subordonnés, soviétiques ou occidentaux à leur service. Une centaine apparemment, dont soixante et un rien qu'en Angleterre.

Evidemment, il sait que le NKVD ne restera pas sans réaction, même réfugié aux Etats-Unis. L'assassinat de Trotski à Mexico en août de cette même année 1940 (deux ans après celui de son fils) ne peut que l'inciter à une profonde réflexion. Que faire ? Où aller ? Il dresse des plans, mais finalement choisit le départ sans retour : il se suicide le 10 février 1941 dans un hôtel de Washington.

Comme on ne prête qu'aux riches, il a été prétendu qu'« on » avait aidé son suicide. Il semblerait cependant que non et qu'il ait choisi lui-même cette porte de sortie.

Un certain nombre de propos et d'ouvrages sur Krivitsky se font l'écho de sa vive détestation de Staline au motif que ce dernier aurait « *trahi les idéaux du communisme* ». Ce qui justifierait a posteriori les méthodes employées par l'espion et l'absoudrait pieusement de tous ses errements antérieurs.

Mais avait-il le sentiment que les idéaux du communisme étaient trahis quand, de 1918 à 1937, il servait fidèlement ses maîtres ?



LEOPOLD TREPPER,
le chef de l'Orchestre rouge

Le futur organisateur du réseau d'espionnage *Orchestre rouge* naît en 1904 dans une famille juive de Galicie.

Il rejoint les bolcheviks peu après la révolution d'Octobre et travaille durant un certain temps dans les mines de sa région natale. En 1923 – il a dix-neuf ans – il organise une grève et connaît la prison.

L'année suivante, il s'embarque pour la Palestine, comme membre de *Hashomer Hatzair*, mouvement sioniste de gauche créé en Pologne en 1913. Dans ce territoire alors sous mandat britannique, il adhère au parti communiste qui vient tout juste de se créer et de s'affilier au *Komintern*. Trepper sera finalement expulsé de Palestine par les Anglais en 1929 en raison de ses activités subversives.

Il se rend alors en France et y travaille avec une organisation clandestine qui sera bientôt interdite. En 1932, il repart donc pour Moscou où il travaillera dorénavant pour le GRU, le renseignement militaire. Il se met à beaucoup voyager, notamment entre Paris et Moscou, pour ses missions.

Trepper va traverser la période des purges sans difficultés majeures. En 1938, il est envoyé en Belgique afin d'y établir un réseau d'espionnage, celui que les Allemands désigneront plus tard du nom célèbre de *Die Rote Kapelle*, l'*Orchestre rouge*. L'idée qu'il met en œuvre consiste à s'abriter derrière des sociétés commerciales qui serviront à la fois de paravent et de source de revenus. Trepper va ainsi mettre sur pied un vaste réseau d'agents sûrs opérant dans divers pays européens et capables de fournir aux soviétiques des renseignements stratégiques, politiques, économiques de grande valeur.

Parmi les renseignements majeurs, Trepper sera en mesure d'informer Staline de l'imminence du déclenchement de l'opération *Barbarossa*, l'invasion de l'URSS par les troupes allemandes, en juin 1941. Staline, qui recevra les mêmes informations d'un autre espion, Richard Sorge, ainsi que d'autres sources, refusera pourtant d'y ajouter foi.

Cependant, l'*Abwehr*, le service allemand de renseignements militaires, n'est pas resté inactif, et parvient à démanteler le réseau. Un grand nombre d'espions sont arrêtés, dont Trepper lui-même, en novembre 1942. Les Allemands ne seront cependant pas trop méchants avec lui car ils espèrent en faire un agent double.

Trepper fait semblant de se prêter au jeu, et réussit à s'échapper en 1943. Il réapparaîtra à la libération de Paris, dans le sillage de la résistance.

Il rentre en URSS en janvier 1945, mais là, bizarrement, au lieu d'être bien accueilli, se retrouve emprisonné à la *Loubianka* sur ordre de Staline. Il réussira de justesse à sauver sa tête, mais il reste enfermé jusqu'en 1955.

Après sa libération, il retourne en Pologne avec sa famille et renoue avec ses racines juives en s'occupant de diverses organisations communautaires.

Après la guerre des Six Jours, il décide d'émigrer en Israël. La Pologne finira par accepter de le laisser partir en 1974. Il s'installe alors à Jérusalem et publie son autobiographie l'année suivante. Il meurt à Jérusalem en 1982.

Les militaires

YAKOV PUHDIKOVITCH,
dit IAN GAMARNIK,
chef politique de l'Armée rouge

Ce futur hiérarque du régime naît en 1894 dans une famille juive de Zitomir, en Ukraine. Il est étudiant à l'Université de Kiev lorsque les événements révolutionnaires décident de sa carrière future. Il rejoint les bolcheviks et dès 1917, se retrouve président du Comité du parti à Kiev.

Ce sera le début de toute une série de fonctions, civiles et militaires, et d'échelons qu'il gravira jusqu'au poste de général.

Il sera ainsi président du Comité central du parti en Biélorussie en 1928-29 et membre, dans cette même région, du Conseil révolutionnaire de guerre.

Il occupera une place éminente dans les services politiques de l'Armée rouge. C'est en tant que chef de l'administration politique de l'armée qu'il est envoyé par Staline dans l'extrême-est du pays dans les années 1930-31, chargé d'y concocter un plan de développement.

Puis, et jusqu'en 1934, il sera l'adjoint de Vorochilov, alors commissaire du peuple aux Affaires militaires et navales et président du Conseil militaire révolutionnaire de l'URSS.

Dans la guerre sourde qui oppose Vorochilov à Toukhatchevski, et à travers eux, deux conceptions de l'Armée rouge, Gamarnik a le grand tort de pencher pour Toukhatchevski et son souhait de moderniser l'armée et de faire de l'URSS une

superpuissance militaire. Ce soutien va lui coûter cher par la suite. Pour le moment, tout va bien encore. En 1936, sommet de sa carrière, il devient commissaire adjoint à la Défense et chef de la direction politique de l'Armée rouge.

Mais les grandes purges dans l'Armée rouge se préparent. Vorochilov secondera activement Staline dans l'élimination des indésirables. La direction politique de l'armée n'échappe pas au couperet : 17 commissaires d'armée sur 17 ; 25 commissaires de corps d'armée sur 28 ; 34 commissaires de division sur 36, vont être exécutés.

Toukhatchevski et bien d'autres vont faire les frais des procès truqués de Moscou, sous des accusations diverses. Gamarnik, lui, ne passera pas, comme il était prévu, devant un tribunal. Il préfère se donner la mort, le 2 juin 1937, avant l'arrivée du NKVD.

Après son suicide, il sera remplacé dans ses fonctions par un fidèle d'entre les fidèles de Staline, Lev Mekhlis, qui s'emploiera activement à rebolchéviser l'armée.



LEV ZAKHAROVICH MEKHLIS,
les yeux et les oreilles
de Staline

Ce personnage peu connu et aux fonctions très diversifiées sera durant toute son existence l'un des proches de Staline. Il naît en 1889 dans une famille juive d'Odessa, en Ukraine. Son premier engagement sera auprès de *Poalei Zion* (*Les Travailleurs de Sion*), organisation politique fondée en Russie en 1906, qui arrivait à combiner internationalisme marxiste et nationalisme juif et qui essaimera dans de nombreux pays.

Il rejoint ensuite les bolcheviks et restera toute sa vie l'un des principaux hommes de main et de confiance de Staline. Ils mourront à un mois d'intervalle.

Staline se fiait entièrement à lui qui exerçait de son côté une forte influence sur le dictateur. Cette proximité résistera à toutes les purges et autres supposées manifestations d'« anti-sémitisme » de l'ogre du Kremlin qui conserva d'ailleurs jusqu'à la fin bien d'autres Juifs influents auprès de lui.

Dès les années 1920, Mekhlis devient le secrétaire personnel de Staline. A ce titre, il est son collaborateur le plus proche, celui par lequel tous les autres doivent passer pour atteindre le sommet de la pyramide. C'est lui qui installera les écoutes téléphoniques destinées à espionner les membres du *Politburo*, équipement dont Staline raffolait et fera grand usage.

La liste de ses attributions au fil des années est assez impressionnante : il sera rédacteur en chef de la *Pravda*, membre de l'*Orgburo* de 1938 à 1952. A côté du *Politburo*, l'*Orgburo* était l'organe du Comité central chargé de superviser tous les comités locaux du parti.

Rien jusque-là qui le désigne pour figurer à la rubrique des militaires. Seulement voilà. En 1937, à la suite des purges

massives dans l'Armée rouge et de l'élimination des « vrais » militaires, Staline décide de *bolchéviser* l'armée. Il s'agit d'y placer des hommes sûrs.

Ce fidèle d'entre les fidèles devient donc vice-commissaire à la Défense et chef de la direction politique de l'Armée rouge. C'est le triomphe des politiques sur les militaires. Si Mekhlis ne connaît rien à la stratégie des champs de bataille, il en connaît par contre un bout sur les méthodes de terreur à appliquer, y compris au sein des troupes. Il saura y faire et satisfaire son maître. Déroger un tant soit peu à la ligne stricte du parti équivaldra à se retrouver à la Loubianka, en compagnie de toute sa famille.

En 1938, il est envoyé dans l'extrême-orient soviétique pour y éradiquer les nids de « contre-révolutionnaires ».

Au printemps de 1940 a lieu la tuerie de Katyn. Mekhlis, consulté ainsi que d'autres par Staline, se prononce sans ambages pour l'exécution de ces milliers d'officiers polonais prisonniers.

Il est nommé, en septembre de la même année 1940, vice-président du *Sovnarkom*, nom donné au gouvernement soviétique. Tout au long de la guerre, il sera également membre de divers Conseils militaires.

Les yeux et les oreilles de Staline : voilà ce qu'il ne cessera jamais d'être durant toute sa carrière. Le maître du Kremlin sait pouvoir compter sur sa parfaite docilité en toutes circonstances.

La docilité est une chose. La compétence en est une autre. Le résultat de la *bolchévisation* de l'armée ne va pas se faire attendre. Mekhlis, en tant que vice-ministre de la Défense va prendre des décisions calamiteuses durant les années 1941 et 1942. Le désastre de Crimée face aux Allemands, en novembre 1941, qui causera des pertes énormes, lui sera notamment imputé. Il se défendra piteusement en accusant les autres de ne pas savoir se battre. Staline se fâchera – un peu – quand même. Mekhlis est rétrogradé au rang de colonel.

Mais la fâcherie ne durera pas. Il va vite retrouver son rang et ses fonctions.

De 1946 à 1950, il est Ministre du Contrôle d'Etat. Un infarctus en 1949 le laisse affaibli. Il mourra en février 1953, trois semaines avant son maître.

Pour tous ses hauts faits et sa parfaite soumission aux ordres, il avait été décoré à quatre reprises de l'*Ordre de Lénine* et de nombreuses autres médailles.

Et il aura droit à un enterrement de première classe dans la nécropole à l'intérieur des murs du Kremlin.



IONA IAKIR, général bolchevique

Ce futur général naît en 1896 dans une famille juive aisée de Kishinev, alors en Bessarabie (aujourd'hui Moldavie), qui l'envoie étudier en Suisse, à l'Université de Bâle.

Il rentre en Russie pendant la Première Guerre mondiale et se radicalise immédiatement. On peut d'ailleurs supposer que son séjour en Suisse, où vivaient à la même époque Lénine et consorts, n'est pas étranger à cette conversion. Toujours est-il qu'à la révolution de 1917, il rejoint le parti bolchevique et retourne à Kishinev pour participer activement à la prise de pouvoir de la Bessarabie par les révolutionnaires.

Durant la guerre civile, on le retrouve à la tête d'un régiment de l'Armée rouge composé de Chinois, venus en nombre soutenir leurs collègues militaires ou tchékistes. Il va très vite monter en grade puisque dès octobre 1918, il est membre du Conseil révolutionnaire de la VIII^e armée et commandera un certain nombre d'opérations menées sur le front sud contre les cosaques. Il exécutera sans faiblesse les ordres de Lénine consistant à exterminer la population civile. Guerre contre les combattants et terreur contre les civils étaient les deux piliers de la politique bolchevique durant la guerre civile. Iakir participa sans états d'âme superflus à l'une et à l'autre. Pour ses hauts faits, il sera décoré de la plus haute distinction militaire, l'*Ordre du Drapeau rouge*.

Il commandera ensuite des divisions en Ukraine, en 1919, où il s'illustrera si bien face aux armées blanches qu'il recevra son second *Ordre du Drapeau rouge*. Il participera ensuite à des campagnes contre les anarchistes de Nestor Makhno, contre les Polonais et recevra... devinez quoi... un troisième *Ordre du Drapeau rouge* ! Formidable, non ? Bref, résumons : il n'a guère que vingt-sept ans et déjà les décorations d'un vétéran ! Une

époque de rêve où les carrières allaient bon train, si l'on mettait du cœur à l'ouvrage.

Après la guerre civile, on le retrouve dans les cercles du pouvoir militaire, chargé avec d'autres de réformer et moderniser l'Armée rouge. En 1925, il est nommé commandant de la puissante région militaire d'Ukraine.

Il ira même parfaire ses connaissances à la Haute Académie Militaire de Berlin, en

1928-29. Puis il revient en Ukraine où il poursuit ses réformes en vue d'améliorer à tous points de vue l'efficacité de ses effectifs.

Notons bien au passage que Iona Iakir se trouve à la tête de la région militaire d'Ukraine, avec le grade de général, au moment du génocide par la faim ordonné par Moscou en 1932-33. Il aurait, paraît-il, émis quelques réserves devant les atrocités commises, bien vite ravalées devant le froncement de sourcils de Staline.

En 1934, il va cependant déplaire au dictateur en raison de son amitié pour le maréchal Toukhachevsky, alors en disgrâce. Cela se traduira l'année suivante par la division de son district en deux parties, afin de limiter son pouvoir. Il reste cependant membre du Comité central du parti et du Politburo du parti en Ukraine.

Et il conduira en 1935 d'impressionnantes manœuvres militaires à Kiev, menées précisément dans le but d'impressionner le reste de la planète.

Staline apprécie certes ses talents militaires indéniables, mais il se méfie de lui. Il envoie donc son âme damnée, dont les talents se sont également déployés en Ukraine en 1932-33, à savoir Kaganovitch, l'espionner sous couvert de relations amicales.

Le temps se gâte. La grande purge de 1936 voit bon nombre d'officiers de l'entourage immédiat de Iakir disparaître dans la tourmente. Ce dernier a le grand tort d'émettre une protestation, ce qui le désigne d'autant plus pour la suite des événements.



*Ordre
du Drapeau Rouge*

Dans un premier temps, il est nommé commandant du district de Leningrad, afin de le couper de sa puissante base d'Ukraine. Dans un second temps, il est accusé, pêle-mêle, d'activités trotskistes, anti-soviétiques et nazies par-dessus le marché, pour faire bonne mesure.

Il passera en simulacre de jugement le 11 juin 1937 en compagnie de Toukhachevsky et de quelques autres. Condamné à mort, il est exécuté dans la foulée. Sa famille ne sera pas épargnée : sa femme est exécutée elle aussi et son fils de quatorze ans, envoyé dans un camp.



SEMYON MOISEEVICH
KRIVOSHEIN,
l'organisateur des forces
blindées soviétiques

Ce futur combattant de choc naît en 1899 dans une famille juive aisée de Voronezh, ville proche de l'Ukraine. Ses parents le destinent à de bonnes études, mais le moment de les entamer coïncide avec la fatidique année 1917. Il aura désormais mieux à faire. Fasciné par les formidables promesses d'un monde meilleur incarné par les bolcheviks, il s'engage dans l'Armée rouge en 1918. Il a dix-neuf ans et s'en va lutter contre les affreux « blancs » qui s'entêtent à défendre un monde dépassé.

Krivoshein va servir dans un corps prestigieux, la I^{ère} armée de cavalerie de Semyon Budyonny, qui jouera un rôle important dans la victoire des bolcheviks durant la guerre civile. A l'issue de cette guerre, en 1921, il reste dans l'armée et comme il a fait la preuve de ses qualités, il est choisi pour intégrer l'Académie militaire Frunze afin d'y compléter sa formation. Il en sort en 1931 et commande en 1934 un régiment mécanisé.

En 1936 – apparemment, il avait échappé aux purges – il se porte volontaire pour aller combattre en Espagne. Il s'y illustrera en commandant les tanks de l'armée républicaine lors de la bataille de Madrid. On a beaucoup parlé, à juste titre, du bombardement de la population civile de Guernica, le 26 avril 1937, qui aurait fait, selon le gouvernement basque, 1 654 victimes. On a moins parlé du massacre par le 5^e régiment de l'armée républicaine, le 11 novembre 1936, de 1 029 prisonniers nationalistes dans la vallée de Jarama.

Toujours est-il qu'épuisé par toutes ces batailles, Krivoshein rentre en URSS en janvier 1937 avec une promotion. Il

poursuivra sa carrière contre les Japonais l'année suivante, lors de la bataille du Lac Khasan et en 1939, participera en tant que commandant, toujours d'une unité de tanks, à l'invasion de la Pologne. Ce sera pour lui l'occasion de participer à une parade qui réunit les deux vainqueurs de la Pologne, Allemands et Soviétiques, dans la ville biélorusse de Brest, partagée entre les deux alliés de circonstance.

Nous sommes en pleine lune de miel germano-soviétique et Krivoshein félicitera chaudement son homologue à la parade, le général Guderian, pour ses victoires. Les coulisses sont moins reluisantes, de part et d'autre. Le pacte conclu entre Hitler et Staline en 1939 conduira notamment à la déportation, vers l'Oural et la Sibérie, sur ordre de Staline, de 600 000 Juifs polonais pris dans la zone soviétique. Peu reviendront.



*Krivoshein (à droite) et Guderian (au centre)
à la parade de Brest-Litovsk, le 23 septembre 1939.*

Krivoshein conduira ensuite ses chars d'assaut en Finlande lors de l'invasion de ce pays par les Soviétiques durant l'hiver 1939-1940. Là encore, il sera promu. Désormais, il possède l'un des grades les plus élevés de l'Armée rouge.

Il va s'illustrer tout particulièrement dans les années de guerre qui suivront. Il serait trop long et fastidieux de détailler toutes les batailles auxquelles il participera contre les alliés d'hier qu'il félicitait si chaudement. A présent, il les combat avec acharnement, s'opposant souvent aux panzers de Guderian, justement. Devant la tournure des événements, les Soviétiques vont décider de renforcer leurs forces blindées et Krivoshein va être choisi pour réformer l'Armée rouge dans ce sens. De 1941 à 1943, il sera occupé à cette tâche de réforme et d'entraînement des troupes et ne participera pas aux combats directement.

Il y retournera cependant pour la fameuse bataille de Koursk, en juillet 1943, que les Allemands finiront par perdre, après des pertes colossales de chaque côté. Krivoshein, qui avait été gravement blessé durant la bataille, sera décoré par Staline de l'*Ordre de Suvorov*.

Il est à nouveau sur le front en 1944 en Biélorussie et reprend aux Allemands la ville de Brest, celle où il paradait cinq ans auparavant. Il participera à la prise de Berlin fin avril 1945 et recevra à cette occasion la plus haute distinction militaire, l'*Ordre des Héros de l'Union soviétique*.

A la mort de Staline, en 1953, l'armée va être une nouvelle fois réorganisée et le nouveau pouvoir met l'ex-héros à la retraite. Ce qui lui laissera le temps d'écrire ses mémoires de guerre – quatre ouvrages – jusqu'à sa mort, survenue à Moscou en 1978.



IVAN CHERNYAKHOVSKY,
le plus jeune général de
l'Armée rouge

Ce brillant combattant, qui sera le plus jeune général de l'Armée rouge, naît en 1906 dans une famille juive d'Uman, en Ukraine.

Dès ses dix-huit ans, il s'engage et suit le cursus de l'école des officiers de Kiev. Il en sort en 1928. On apprend qu'en 1941 il est promu commandant de la XXVIII^e armée du district militaire de la Baltique. Il y a peu d'informations sur les treize années qui séparent les deux événements.

Ce qui est évident, c'est qu'il a la chance d'échapper aux grandes purges qui déciment l'Armée rouge en 1937-38. De 20 000 à 30 000 officiers y perdront la vie. Mais pas lui.

Il va s'illustrer durant la grande guerre patriotique contre les Allemands et y gagnera galons et décorations. Le récit des combats et des subtilités des batailles, offensives et contre-offensives, étant quelque peu répétitif et fastidieux pour les non initiés, nous nous bornerons à résumer les faits :

En juillet 1942, il défend Voronezh, dans le sud-ouest de l'URSS, où se déroulent d'âpres combats.

En 1943, il participe à la bataille de Koursk qui marque un tournant capital dans la guerre soviéto-allemande.

En 1944, il est promu général et commande la III^e armée sur le front biélorusse. Tout au long de cette année vont se dérouler des combats sanglants en Biélorussie et Lituanie au terme desquels les Allemands sont repoussés et des villes reprises. Chernyakhovsky parviendra à refouler les Allemands jusqu'aux frontières de la Prusse orientale.

En janvier 1945, il est nommé commandant suprême des forces armées soviétiques engagées sur le front de la Prusse orientale. C'est là qu'il perdra la vie, le 1^{er} février 1945, à l'âge de trente-neuf ans, lors de la bataille de Königsberg. Cette ville, qui était la capitale de la région, avait été fondée par les chevaliers Teutoniques. Elle sera finalement conquise par l'Armée rouge.

A sa mort, Chernyakhovsky croulait littéralement sous les décorations, dont les plus prestigieuses : l'*Ordre de Lénine* et quatre *Ordres du Drapeau rouge* lui avaient été décernées, sans compter la binteloterie diverse.

Rappelons que l'Armée rouge se livra elle aussi à de véritables massacres et à des atrocités sans nom dans les régions de Lituanie, Biélorussie, etc. Afin d'exciter les soldats, Chernyakhovsky et Ilia Ehrenbourg avaient publié de concert un livret intitulé *Tuez !* qui était largement distribué aux troupes et qui proclamait en substance :

« Maintenant, nous savons que les Allemands ne sont pas des êtres humains. Maintenant, le mot « allemand » résonne comme la pire malédiction. Pas la peine de parler. Pas la peine de s'indigner. Tuons ! Si vous ne le tuez pas, l'Allemand vous tuera. Il s'emparera de votre famille et la torturera dans sa damnée Allemagne. Si vous avez tué un Allemand, tuez-en un autre ».

Les intellectuels



DAVID GOLDENBACH,
dit DAVID RIAZANOV,
le théoricien du marxisme

Le futur « marxologue » officiel du régime naît en 1870 dans une famille juive d'Odessa, en Ukraine. Agé de quinze ans à peine, il s'engage dans les rangs des révolutionnaires russes, alors appelés *narodniks*. Ce qui entraînera la série de vicissitudes classiques : arrestations, emprisonnements. Comme les autres, il connaîtra les *katorga*, camps de travail forcé généralement situés en Sibérie, aux frais de l'Okhrana. Et comme bien d'autres, il s'en échappera.

En 1900 – il a trente ans et la révolution est encore loin – il s'exile et se consacre à la diffusion des textes de Marx, sa passion. Il ne rentrera en Russie que pour la révolution avortée de 1905. Il est à nouveau déporté, puis se retrouve à nouveau en exil. Comme il est de tous les combats, il participera à la conférence de Zimmerwald en 1915, qui voit la réunion de tous les socialistes internationalistes opposés à la guerre « nationaliste ».

Il retourne ensuite en Russie pour la révolution de février 1917, rejoint les bolcheviks et participe à la révolution d'Octobre. Cette fois est la bonne. Il a quarante-sept ans et le grand jour est enfin arrivé !

Il est nommé par Lénine commissaire du peuple aux Voies de communication. Curieuse idée, apparemment. Cette affectation était peut-être due au fait qu'il avait été avant-guerre l'un des créateurs du syndicat des cheminots ?

En tout cas, il ne reste pas très longtemps au gouvernement, car il manque de la docilité requise en toute circonstance. En outre, sa vocation est ailleurs. Elle est dans son très vif intérêt et sa grande connaissance de l'œuvre de Marx et d'Engels, les théoriciens du marxisme, qui donnera naissance au communisme. Il parvient à convaincre les autorités bolcheviques de l'intérêt de créer un Institut consacré exclusivement à ces deux fondateurs. Ce sera l'*Institut Marx-Engels*, qu'il dirige à partir de 1921.

Dès lors, il va s'employer à collecter et faire traduire textes et documents relatifs non seulement au marxisme, mais à tous les courants socialistes et dérivés. Il entreprend par ailleurs l'édition des œuvres complètes de Marx et d'Engels.

Toute la décennie sera occupée à ces travaux. En 1929, il est élu membre de l'Académie des sciences. Tout va encore bien pour lui, mais la fin approche.

L'emprise stalinienne se resserrant, il est arrêté une première fois en 1931 sur l'accusation d'avoir transformé l'Institut en « *asile pour mencheviks* », exclu du parti et envoyé en camp de travail. Mais il est un peu trop connu à l'étranger et certains, comme Boris Souvarine en France, alertent sur son sort. Il est libéré.

Ce n'est que partie remise car en 1937, il est à nouveau arrêté. Cette fois, il ne sortira plus. Il est fusillé au tout début de cette fatidique année 1938.



ILIA EHRENBORG,
« le barde attitré du régime »

Celui que l'écrivain russe Soljénitsyne qualifiera plus tard de « *barde attitré du régime* », naît en 1891 dans une famille juive aisée de Kiev, capitale de l'Ukraine.

Il est séduit très jeune par les idées nouvelles puisqu'il participe, sur les barricades, à la révolution de 1905 à Moscou où sa famille s'est installée. En 1906, il rejoint la fraction bolchevique et se livre à un activisme intense. Qui lui vaut d'être arrêté par la police. Suivront divers épisodes de démêlés avec les autorités, et avec son père. Il décide de partir pour Paris, où se trouve son idole : Lénine. Il y arrive en décembre 1908 et rencontre rapidement le grand homme. Puis, sur la recommandation de Kamenev, il se rend à Vienne où cette fois, il rencontre Trotski. Là, le courant passe moins bien. Il juge Trotski dogmatique et intolérant. Ce qui le décide à repartir pour Paris pour s'y occuper de poésie et de littérature plutôt que de politique. En 1910 et 1911, il publie des recueils de poésie et fréquente assidûment tous les artistes branchés de l'époque : Picasso, Apollinaire, Cocteau, Chagall, etc.

Après les événements de février 1917 en Russie, il décide de rentrer au pays. A ce moment-là, il n'aime plus les bolcheviks et le laisse entendre dans ses poésies. Il se laissera aller tout au long de 1918 à des critiques assez poussées de ses anciens amis. Tant et si bien que l'air devient malsain pour lui à Moscou et qu'il se réfugie à Kiev, sa ville natale.

Après bien des péripéties tant littéraires que sentimentales, il retourne à Moscou et reprend ses activités de journaliste et d'écrivain grâce au soutien amical de Boukharine, son

ancien condisciple. Étonnamment, malgré ses critiques, il sera parmi les premiers intellectuels soviétiques à recevoir un passeport pour l'étranger.

Il en profite pour se rendre à Paris en 1921. Il publiera en Europe dans les années qui suivent un certain nombre de romans qui rencontrent le succès. Des romans fortement inspirés par la révolution et la situation peu reluisante de l'Union soviétique.

Du coup, les critiques se font virulentes au paradis bolchevique. Alors, pour faire contrepoids, il se met à écrire également sur les méfaits du capitalisme. Cette fois, c'est un certain nombre de magnats occidentaux qu'il se met à dos. La vie n'est pas simple.

Tout ceci nous amène à l'année 1931 où il se rend à deux reprises en Allemagne. Face à la situation politique du pays, il revient à ses premières amours : le communisme. En 1932, il rentre en URSS. Dorénavant, il n'écrira plus qu'à la gloire du régime et de ses travailleurs. Il s'agit de plaire à Staline, à présent.

Il y réussira si bien qu'il va devenir au fil des années l'écrivain bien en cour qui invite des collègues étrangers – comme André Malraux – préside des congrès, fait des discours, s'efforçant d'amener au communisme le maximum d'idiots utiles.

En 1936, il se précipite en Espagne où il couvrira la guerre civile espagnole pour la *Pravda*, tout acquis bien entendu à la cause des républicains face aux odieux fascistes. Il y rencontrera Ernest Hemingway.



Ehrenbourg, Hemingway et Gustav Regler en Espagne en 1937.

Le pacte germano-soviétique en août 1939 lui fait, paraît-il, perdre vingt kilos tant il est choqué. Il rentre au pays en 1941 dans l'indifférence générale. Ses positions antifascistes ne sont plus de mise et n'intéressent plus personne.

Mais tout va changer en juin de la même année avec l'attaque de l'URSS par l'Allemagne et *la grande guerre patriotique* qui s'ensuit. L'antifascisme est à nouveau furieusement au goût du jour et Ehrenbourg va redevenir très utile au régime. Il écrira pendant les quelques années de la guerre plus de deux mille articles et tracts destinés en grande partie aux soldats de l'Armée rouge. Ses diatribes contre les Allemands sont extrêmement virulentes et visent à inciter les troupes à se livrer à la plus grande violence possible. L'ancien poète appelle à « *ne pas épargner les fascistes, même ceux qui ne sont pas encore nés* ». Il est félicité et récompensé par les autorités.

Il se trouvera cependant un officier de l'Armée rouge pour estimer publiquement que ces articles vont trop loin et conduisent les soldats à tuer sans pitié des Allemands qui voulaient se rendre. Cet officier sera arrêté pour « *propagande bourgeoise* ».

Ehrenbourg participera également aux activités du *Comité antifasciste juif* créé en 1942 par les autorités soviétique pour faire pression sur les Juifs américains afin qu'ils poussent le gouvernement américain à ouvrir un nouveau front en Europe. Le Comité aura beaucoup de succès à l'étranger, remplira fort bien sa mission et sera liquidé par Staline en 1948, lorsqu'il ne servira plus à rien.

Après la guerre, Ehrenbourg fait une tournée triomphale aux Etats-Unis. Ce qui ne l'empêchera pas, guerre froide et soumission à Staline obligent, de tirer par la suite à boulets rouges sur les Américains dans ses écrits.

Son étoile semble pâlir à partir de 1949. Staline n'a plus vraiment besoin de lui et la lutte contre le « *cosmopolitisme* » bat son plein. Mais finalement, et étonnamment, jamais il ne sera vraiment inquiété, encore moins purgé. Il semble insubmersible. Il pourra même poursuivre, sous contrôle, ses

activités littéraires et ses voyages à l'étranger.

Après la mort de Staline, le carcan se desserre quelque peu et Ehrenbourg, toujours vivant, respire et écrit un peu plus librement. Il s'efforce de réhabiliter un certain nombre d'écrivains juifs victimes de répressions. Il organisera la première exposition de son vieil ami Picasso à Moscou en 1956. Et c'est lui qui ira remettre, dix ans plus tard, le *Prix Lénine de la Paix* (!) au même Picasso.

A partir de 1960, il entreprendra la publication de ses mémoires, dans lesquels il admet avoir eu connaissance des « injustices » qui se commettaient dans les années 1930 et reconnaît sa propre participation à la conspiration du silence. Les critiques de tous bord ne l'épargneront pas, tant il est vrai que la vérité est plus difficile à admettre, et plus dangereuse, que la fiction. Il meurt en 1967.

MINEI ISRAELEVICH GUBELMAN,
dit EMELIAN IAROSLAVSKI,
le persécuteur de la religion orthodoxe

Ce futur apparatchik, considéré comme un des « intellectuels » du parti, naît en 1878 dans une famille juive de Chita, en Sibérie. Révolutionnaire dès avant 1917, il fait partie de la cohorte des « vieux bolcheviks » et fera en tant que tel l'un ou l'autre séjour en prison.

Un peu plus tard, il saura cependant habilement tirer son épingle du jeu en jouant la carte Staline, dont il deviendra l'un des thuriféraires attitrés.

Après la révolution d'Octobre, il commence sa carrière comme commissaire de la région militaire de Moscou, durant la guerre civile. Mais c'est par son zèle antireligieux et son athéisme militant qu'il s'illustrera par la suite.

Pour être moins connu, et moins commémoré, l'holocauste qui frappa les chrétiens sous la férule bolchevique, n'en est pas moins bien réel. Le nouveau régime se livra dès le départ à une intense propagande contre les religions et à une persécution impitoyable du clergé et des fidèles. L'ennemi principal était l'église orthodoxe, qu'il fallait détruire, mais toutes les religions eurent à souffrir. Les religieux seront pourchassés sans état d'âme, les bâtiments saccagés, les oeuvres d'art pillées. Des dizaines de milliers de popes, prêtres, moines, etc., seront exterminés ou déportés.

Une nouvelle étape de cette furie antireligieuse va être franchie en 1925, avec la création de la *Ligue des sans-Dieu*, qui sera présidée par Iaroslavski. Forte de plusieurs millions de militants – membres du parti, des jeunesses bolcheviques, vétérans de l'armée, etc. – elle secondera activement la politique du régime à cet égard. Elle aura un slogan, *Le combat contre la religion est le combat pour le socialisme*, et un journal, intitulé *Athée*, que Iaroslavski fera paraître de 1922 à 1941.

Un nouveau décret promulgué en 1929 restreindra davantage encore les droits du clergé (aggravation des impôts, privation des droits civiques). Suivront des mesures visant à éradiquer le dimanche comme jour de repos commun, puis à supprimer les cloches des églises au motif que « *le son des cloches enfreint le droit au repos des larges masses athées des villes et des campagnes* ».

Iaroslavski sera également membre de la Commission centrale de contrôle du parti.

Il est élu académicien en 1939. Et meurt en 1943.



MIKHAIL FRIEDLAND,
dit MIKHAIL KOLTSOV,
et BORIS FRIEDLAND,
dit BORIS EFIMOV :
deux frères aux destins
bien différents

Tous deux œuvreront pour le régime stalinien mais leur sort final ne sera nullement comparable.

Mikhaïl Koltsov est l'aîné. Il naît en 1898 à Kiev dans une famille juive d'Ukraine. Efimov voit le jour deux ans plus tard, en 1900. La longévité de ce dernier sera tout à fait exceptionnelle. Il est sans contestation possible le doyen de ce livre, et peut-être même celui de tous les Juifs vivant à l'heure actuelle. Nous y reviendrons.

Koltsov participe à la révolution d'Octobre. Il rejoint les bolcheviks en 1918 et fait la guerre civile à leurs côtés.

Mais sa vocation, c'est le journalisme. Le journalisme d'Etat, s'entend. Il sera vite considéré comme l'un des intellectuels du régime et à ce titre sera autorisé à voyager et à contacter les écrivains étrangers à séduire. Comme André Gide, par exemple, qu'il accueillera en 1936 à son arrivée à Moscou.

En fait, il aura plusieurs cordes à son arc. Il cultive le genre sérieux, en tant que rédacteur à la *Pravda*. Et le genre satirique, très populaire. Ainsi il crée en 1922 le magazine *Krokodil*. Mais attention, il s'agit d'une satire particulièrement canalisée. Il n'est pas question de viser le régime, est-il besoin de le préciser, mais uniquement les cibles autorisées : les pays capitalistes, les ennemis du régime, les religions, certaines catégories de la population, etc.

En 1923, il crée également l'hebdomadaire illustré *Ogonyok*. Là non plus, il ne sera pas question de sortir des rails.

Outre le journalisme, il se livre à des activités de nature politique. Lui aussi est officiellement envoyé par la *Pravda* en

Espagne en 1936 pour couvrir la guerre civile. En réalité, il y est également, et surtout, comme agent du NKVD. Koltsov participera activement à la lutte acharnée des staliniens contre les anarchistes du POUM, qu'ils parviendront à éliminer. Il fera paraître le récit de son expérience ibérique en 1938 sous le titre *Carnets espagnols*.

Que fera-t-il, que dira-t-il, durant ce séjour espagnol qui déplaira si fortement à Moscou ? Mystère. Toujours est-il qu'en cette fatidique année 1938, il est rappelé au pays par son maître. Et qu'il a le grand tort d'obéir. A peine arrivé, il est arrêté pour activités terroristes et anti-soviétiques.

Il est condamné à mort et sera exécuté en 1940.

Boris Efimov, son cadet, n'est pas rancunier. Il continuera à servir le régime comme si de rien n'était. Mais revenons un peu en arrière.

A la révolution d'Octobre, il est mobilisé dans l'Armée rouge à Kiev. Il a un réel talent de caricaturiste et ses premiers dessins circulent parmi les troupes.

En 1920 et 1921, il travaille au service d'Agitprop du parti bolchevique. Puis il va faire son trou dans la presse, coaché par son grand frère qui lui ouvre des portes : les *Izvestia*, *Krokodil*, *Ogonyok*, publieront ses caricatures. Il a du succès. Bien sûr, ses caricatures sont soigneusement ciblées elles aussi : curieusement, la nomenklatura communiste ne l'inspire aucunement. Toutes ses flèches sont réservées à l'extérieur, au monde occidental et surtout aux « fascistes ». Hitler sera particulièrement gâté.

Son premier livre de caricatures est publié en 1924, avec une préface de Trotski. Dangereuse initiative qu'il rachètera à la fin de la décennie en dessinant abondamment Trotski, son ex-ami, en traître, afin de complaire au nouveau maître.

Il parviendra à traverser les purges sans problèmes majeurs, malgré la disgrâce et l'exécution de son frère, mettant son talent au service exclusif de la propagande du parti. Il réussit bien dans cette tâche, il est efficace et populaire. Il est donc utile à Staline qui ne l'inquiètera pas.

Après la guerre, Efimov sera présent au procès de Nuremberg, avec mission de « croquer » les vaincus. Puis, durant la guerre froide, il est sommé de s'attaquer aux dirigeants occidentaux.

Il résistera même à la déstalinisation, couvert d'honneurs et de récompenses diverses.

Il faudra attendre bien longtemps pour voir enfin sous sa plume des caricatures de Staline. Il en publiera même une... en 2007. Oui, à ce moment-là, il ne risquait plus rien, il pouvait y aller. En 2007, il avait... voyons... 107 ans !

Eh oui, aussi extraordinaire que cela paraisse, aux dernières nouvelles, il est toujours de ce monde, en 2008, vivant à Moscou, ayant enterré le ban, l'arrière-ban et même l'arrière-arrière-ban de la révolution.

Quelques voisins

ALLEMAGNE



CLARA ZETKIN,
une passionaria
bolchevique allemande

Cette figure du communisme allemand de la génération des précurseurs, naît Clara Eissner en 1857 dans une famille juive de Saxe. Elle fait des études, s'intéresse à la cause féminine et en 1878, à l'âge de vingt et un ans, s'inscrit au parti socialiste.

Cette même année, Bismarck interdit les activités socialistes et Clara Eissner s'en va rejoindre la cohorte des exilés en tous genres à Zurich. Elle y fait une rencontre importante : celle du révolutionnaire russe Ossip Zetkin, qu'elle n'épousera pas mais dont elle prendra le nom et aura deux fils avant qu'il ne meure de tuberculose en 1889.

A partir de 1882, elle est à Paris où elle participe à la fondation de la Deuxième Internationale.

Elle rentre en Allemagne après l'abrogation des lois anti-socialistes, en 1890, et s'occupe activement de faire avancer les droits des femmes à l'intérieur de son parti. De 1891 à 1917, elle animera un journal socialiste destiné aux femmes, *Die Gleichheit (L'Égalité)*.

Dix ans après le décès d'Ossip Zetkin, elle se mariera cette fois, tout en conservant son nom précédent désormais bien connu. L'élu est le peintre Georg Friedrich Zundel, de dix-huit ans son cadet. Une jolie façon de mettre ses principes en application, n'est-ce pas ?

Durant la Première guerre mondiale, avec ses amis Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht, elle rejette le *Burgfrieden*, la trêve passée entre les socialistes et le gouvernement allemand. Situés à l'aile gauche du parti socialiste, eux s'opposent violemment à la guerre et leur propagande antimilitariste les conduira en prison à diverses reprises.



Clara Zetkin et Rosa Luxemburg, 1910.

Ils fondent la Ligue Spartakiste en 1916. Sur ces entrefaites, survient la révolution bolchevique et le cortège d'espérance qu'elle fait naître en Allemagne chez tous ceux qui rêvent de mettre le feu au vieux monde. Pour réaliser cet objectif, Clara Zetkin, avec ses amis, se trouve toujours aux premières loges et prête à contribuer de toute sa personne.

De fait, elle aura plus de chance que ses petits camarades révolutionnaires. Elle survivra à la révolution allemande, qui

se déroule sur plusieurs mois, de fin 1918 à début 1919 et verra la création – avec la participation de Zetkin et de quelques autres – du parti communiste allemand (KPD) en décembre 1918. En janvier 1919, l'insurrection spartakiste de Berlin est réprimée dans le sang. Les deux principaux leaders du KPD, Luxemburg et Liebknecht, sont assassinés sur l'ordre d'un de leurs anciens collègues socialistes, Gustav Noske, alors ministre de la Défense.

Peu après débutera la République de Weimar. Clara Zetkin devient l'un des apparatchiks du KPD : membre du Bureau central jusqu'en 1924, membre du Comité central de 1927 à 1929, député au Reichstag de 1920 à 1933. Dès le départ, le KPD se trouve placé sous le contrôle étroit de Moscou. Son premier congrès en 1920 sera d'ailleurs présidé par Grigori Zinoviev, alors chef du Komintern.

Zetkin sera elle-même membre de la direction du Komintern durant de longues années, de 1921 à 1933.

1932-33, l'année du génocide ukrainien. C'est dans ce contexte qu'en août 1932, présidant le Reichstag en qualité de doyenne – elle a alors soixante-quinze ans et vient de se faire réélire – elle appelle solennellement à lutter contre le... nazisme ! En août 1932, il n'avait pourtant pas encore fait beaucoup de dégâts. Par contre en URSS, depuis quinze ans, il se passait bien des choses qu'elle n'avait apparemment pas éprouvé le besoin de dénoncer ...

De fait, Hitler va interdire le KPD à la suite de l'incendie du Reichstag en février 1933 et Zetkin pensera trouver un asile sûr à Moscou. Sûr... c'était vite dit en ces temps troublés. Elle n'aimait guère Staline qui le lui rendait bien. Toujours est-il que son séjour en URSS sera de courte durée. Elle meurt assez mystérieusement, sans que l'on puisse en dire plus avec certitude, dans les environs de Moscou le 20 juin 1933.

ROSA LUXEMBURG,
Rosa la Rouge et l'insurrection spartakiste



Si quelqu'un a eu véritablement la fibre révolutionnaire, c'est bien elle. Qui l'a poussée à ne jamais transiger avec ses convictions et à ne pas ménager ses critiques à l'égard de ses collègues révolutionnaires, quels qu'ils soient. S'inquiétant du chemin emprunté par les bolcheviks, elle écrira ceci peu

de temps après la révolution d'Octobre : « *La liberté seulement pour les partisans du gouvernement, pour les membres d'un parti, aussi nombreux soient-ils, ce n'est pas la liberté. La liberté, c'est toujours la liberté de celui qui pense autrement. [...] La tâche historique qui incombe au prolétariat, une fois au pouvoir, c'est de créer, à la place de la démocratie bourgeoise, la démocratie socialiste, et non pas de supprimer toute démocratie.* » Allez, pour avoir écrit – et pensé – cela, il lui sera beaucoup pardonné.

Elle naît en 1870 ou 1871 dans une famille de commerçants juifs polonais et n'a pas dix-huit ans qu'elle est déjà obligée de fuir en Suisse en raison de ses activités politiques. Elle s'est en effet engagée au parti socialiste révolutionnaire polonais *Proletaryat* où elle manifeste un activisme débordant.

Installée à Zurich, elle reprend des études d'économie politique et s'engage dans diverses activités annexes, comme le lancement d'un journal, *La cause ouvrière*, en 1893, ou encore celui d'un parti, le SDKP – parti social-démocrate du Royaume de Pologne – en 1894, avec Leo Jogiches, qui restera un compagnon de toute sa vie.

Ce qui ne l'empêche pas de contracter en 1898 un mariage blanc avec Gustav Lübeck afin de devenir citoyenne allemande. Dès lors, elle milite avec ardeur dans les rangs du parti social-démocrate (SPD). Et s'illustre par des débats théoriques très poussés avec les différentes factions, branches, mouvements existant au sein du marxisme. C'est une théoricienne brillante et passionnée, bien que souvent moquée par ses distingués confrères qui lui reprochent, étant femme, de se mêler de débats hors de sa (faible) portée.

Elle poursuit cependant sa route avec opiniâtreté. Pour gagner sa vie, elle est journaliste, traductrice, car elle parle polonais, russe, allemand, français et yiddish, voire enseignante à l'école des cadres du SPD.

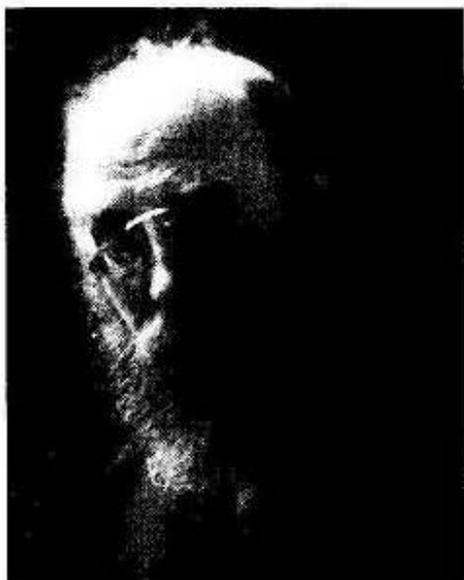
Eclate la révolution de 1905 en Russie. Rosa Luxemburg se précipite en Pologne où elle espère l'embrasement. Mais, fausse alerte, le soufflé retombe et elle est arrêtée. Elle manquera de peu d'être exécutée. Cette fois, elle sera simplement assignée à résidence en Finlande.

Elle n'y reste pas longtemps puisqu'on la retrouve en Allemagne en 1906. A partir de cette date et jusqu'à la guerre de 1914, elle va traverser une sorte de désert où elle apparaît marginalisée dans son propre parti qui est contaminé – de son point de vue – par le nationalisme et le militarisme ambiants et qui finira par voter les crédits de guerre en 1914.

Pacifiste, elle va s'opposer avec Karl Liebknecht à ce qu'elle considère comme une dérive. Elle appelle au refus d'obéir aux ordres de conscription, ce qui lui vaudra d'être emprisonnée. Exclue du SPD, elle crée le 1^{er} janvier 1916 la *Ligue Spartacus* avec Liebknecht, Clara Zetkin et Franz Mehring. Elle est à nouveau emprisonnée peu après.

En novembre 1918, éclate la révolution en Allemagne. Rosa Luxemburg est libérée et en profite immédiatement pour réorganiser la Ligue Spartacus, qui deviendra plus tard le parti communiste allemand. Elle en rédige le programme, en définit la stratégie et en anime le journal, *Die Rote Fahne* (*Le Drapeau Rouge*).

Bien sûr, entre-temps, s'était produite la révolution bolchevique dont elle ne tarde pas à dénoncer la dérive totalitaire, notamment dans un ouvrage publié en 1918, *La Révolution russe*. Mais elle ne saura jamais à quel point elle avait eu raison – sur ce point. L'insurrection spartakiste est déclenchée le 5 janvier 1919 à Berlin. Elle échoue et est réprimée dans le sang par les sociaux-démocrates au pouvoir, ses anciens compagnons, qui verront là l'occasion de se débarrasser de cette aile gauche encombrante. Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht sont tous deux arrêtés et assassinés le 15 janvier 1919.



KURT EISNER,
l'éphémère ministre-
président de Bavière

Celui qui sera brièvement à la tête d'une éphémère république bavaroise naît en 1867 dans une famille juive de Berlin. Après des études de philosophie, il devient journaliste et adhère au parti social-démocrate en 1898.

Il exercera son métier de journaliste-écrivain-éditeur essentiellement à Munich, en Bavière. Les tensions politiques sont vives au sein de la gauche allemande durant la Première Guerre mondiale. Les « pacifistes » s'opposent aux « bellicistes » du parti et au vote des crédits de guerre. Un parti qui ne durera pas bien longtemps va se créer, résultant de la scission d'avec le SPD : le parti social-démocrate indépendant (USPD). Eisner s'y rallie en 1917 et en devient un des leaders.

Il ne tarde pas à appeler à la grève dans une usine de munitions, ce qui lui vaut une condamnation pour trahison et un séjour en prison. La guerre ajoutée à la révolution d'Octobre un an auparavant crée en Allemagne un climat de troubles qui ne cessent de s'amplifier. Ces troubles culmineront de novembre 1918 – qui marque la fin de la guerre – à mars 1919 en une révolution avortée, mais qui entraînera pourtant la chute de la monarchie.

C'est la Bavière qui ouvre le bal. Une grande manifestation contre la guerre se déroule à Munich le 7 novembre 1918. Elle va se transformer en émeute. Les troupes se rallient aux insurgés et la famille royale bavaroise prend la fuite.

Eisner proclame alors la république en Bavière, le 8 novembre 1918, tout juste un an après la révolution bolchevique. Lui-même devient ministre-président et forme un gouvernement hétéroclite qui dès le départ accumule tensions internes et externes.

Dans un climat de quasi insurrection permanente, des élections sont néanmoins organisées en janvier 1919. Elles tournent au désastre pour Eisner qui a réussi à braquer contre lui à la fois la droite et les révolutionnaires.

Ne parvenant pas à redresser la situation, le ministre-président décide de démissionner. Il n'en aura pas le temps, car sur le chemin du Parlement, il est assassiné par un officier, Anton Arco-Valley.

Suivront des péripéties politiques sans fin. Les communistes vont réussir à s'emparer, pour très peu de temps, du pouvoir en Bavière, avant que ne s'établisse finalement dans toute l'Allemagne la république de Weimar, en août 1919.



EUGEN LEVINE,
le chef de la République
soviétique de Bavière

L'éphémère successeur de Kurt Eisner à la tête de la Bavière naît en 1883 dans une famille juive de Saint-Pétersbourg. Bien qu'éduqué en Allemagne, il participe en Russie à la révolution manquée de 1905 et se retrouve en Sibérie.

Il réussit à s'échapper et à rentrer en Allemagne. Là, il entreprend des études à l'Université de Heidelberg et se marie en 1915 avec la fille d'un rabbin polonais, Rosa Leviné-Meyer.

Plus radical qu'Eisner, il adhère au parti communiste allemand qui vient de se créer, le KPD. Ce qui ne l'empêche pas de participer activement à la création de la république bavaroise.

On a vu la brièveté de la république d'Eisner. Ce dernier est assassiné le 21 février 1919. Les révolutionnaires, qui lui reprochaient son manque de radicalité, ramassent le pouvoir qui est à prendre. Suit une période assez floue au terme de laquelle Leviné et les communistes prennent le contrôle de la nouvelle république soviétique de Bavière, qui est proclamée le 6 avril.

Prenant exemple en toutes choses sur les bolcheviks, Leviné va installer des conseils de soldats et d'ouvriers. Il crée même sa propre armée, sur le modèle de l'Armée rouge, qui sera vite renforcée par l'arrivée de nombreux chômeurs.

Et il adopte illico le même type de mesures : expropriations d'appartements qui sont livrés aux sans-logis, direction des usines confiée aux ouvriers, etc. Le temps lui manquera malheureusement pour entreprendre la réforme de l'enseignement et pour transformer radicalement le monde

bancaire, par la suppression des billets de banque, qu'il envisageait. Ses gardes rouges font du zèle et arrêtent à tour de bras les ennemis de la révolution. Ils exécutent même des otages à l'occasion, dont huit le 29 avril, qui pèseront lourd par la suite.

L'Allemagne est alors dirigée par le socialiste Friedrich Ebert, qui masse les corps francs aux frontières de la Bavière. L'armée envahit le territoire et s'empare de Munich le 3 mai 1919.

La carrière de Leviné va s'arrêter là. Il est arrêté, jugé par une cour martiale, reconnu responsable, entre autres, du meurtre des otages, et exécuté à la prison de Stadelheim à Munich, le 5 juin 1919.



Son épouse, **Rosa Leviné-Meyer**, tout aussi activiste que lui, épousera un peu plus tard l'un des dirigeants du KPD, Ernest Meyer. Ce dernier mourra en 1930 et sa veuve, à l'arrivée d'Hitler quittera le pays, d'abord pour la France, puis pour l'Angleterre en 1934. Elle écrira deux livres sur sa vie politique, dont l'un consacré à son premier époux : *Vie et mort d'un révolutionnaire : Eugen Leviné*.

HONGRIE



BELA KOHN, dit BELA KUN,
l'organisateur de la terreur
rouge en Hongrie

Il naît en 1886 dans une famille d'origine juive de Transylvanie, alors partie de l'empire austro-hongrois, aujourd'hui roumaine. Il est d'abord agent d'assurances, peu scrupuleux puisqu'il sera accusé de détournements de fonds, puis journaliste. Pendant la Première guerre mondiale, il se retrouve prisonnier en Russie et, de socialiste qu'il était, devient communiste convaincu.

Sur ces entrefaites, éclate la révolution d'Octobre et Kun rêve aussitôt d'en réaliser la réplique en Hongrie. En mars 1918, il fonde à Moscou le groupe hongrois du parti communiste russe. Après s'être battu aux côtés des bolcheviks – la guerre civile fait rage – il retourne chez lui en novembre 1918, accompagné de plusieurs centaines de militants et de suffisamment d'argent, procuré par les soviets, pour financer sa révolution.

La situation est très mauvaise dans le pays, les conditions de vie désastreuses. C'est dans ce contexte d'agitation et de mécontentement social que Bela Kun crée le parti communiste hongrois le 4 novembre 1918 et commence immédiatement sa propagande révolutionnaire. Il n'a cependant aucun soutien populaire. Se produit alors un événement qui aura de lourdes conséquences pour l'avenir : les frontières hongroises sont arbitrairement modifiées par les Alliés en mars 1919, par le traité de Trianon, entraînant l'amputation d'une partie du territoire. Bien sûr, les Hongrois réagissent très vivement à ce diktat imposé par l'étranger et devant le conflit qui se profile – contre les Alliés

cette fois – ils se cherchent de nouveaux soutiens. L'ogre bolchevique leur tend les bras, ils s'empresent de s'y jeter. Et Bela Kun, tout naturellement, va servir d'intermédiaire.

C'est l'occasion rêvée. Il réclame aussitôt à la coalition sociale-démocrate alors au pouvoir en Hongrie, la proclamation d'une république soviétique. Il obtient satisfaction le 21 mars 1919. Voilà la Hongrie deuxième étape de la révolution mondiale ! On pavoise à Moscou ! Au sein du nouveau conseil révolutionnaire, qui compte trente-trois commissaires du peuple, Bela Kun est commissaire aux Affaires étrangères. Mais en réalité, c'est lui, en tant que chef du parti communiste, qui dirige l'ensemble. D'autant que les camarades socialistes, trop confiants de bout en bout, vont être rapidement évincés.

Ce second gouvernement communiste, après celui de la Russie, ne va pourtant pas rester à pied d'œuvre longtemps. Kun commence très fort en nationalisant les propriétés privées mais en refusant de redistribuer les terres aux paysans, ce qui lui aliène d'office la majeure partie de la population. A la place, il a l'idée géniale de créer des fermes collectives sur tout le territoire, avec les résultats orwelliens que l'on peut imaginer.

Comme il est par ailleurs incapable de résoudre les problèmes aigus de logement et de ravitaillement qui se posent un peu partout dans le pays, les choses se gâtent très vite pour lui. Dès le mois de juin – ils sont au pouvoir depuis trois mois – une tentative pour renverser les communistes avorte. En réponse, Bela Kun va instaurer la terreur rouge avec l'aide de sa police secrète, exactement comme chez les bolcheviks. Quelques personnalités assez sympathiques se signaleront à cette occasion.

A cela vont s'ajouter des conflits avec les pays voisins. Ce gouvernement communiste éphémère finit par tomber le 1^{er} août 1919, après cent trente-trois jours d'existence. Kun s'enfuit à Vienne puis de là sera échangé en juillet 1920 contre des prisonniers autrichiens retenus en URSS.

Sa carrière est cependant loin d'être achevée. A un sujet aussi méritant, une nouvelle chance est offerte. Les bolcheviks l'envoient en Crimée pour y diriger le Comité révolutionnaire. Il s'agit de rebolchéviser ces régions qui étaient contrôlées par les « blancs ». C'est là que Bela Kun va commettre, par milliers, ses plus grands crimes, bien qu'un délicat voile d'oubli soit pieusement retombé sur ses excès.

Il est même rappelé à Moscou, c'est tout dire. Que faire de lui à présent ? Comme il est un ami de Zinoviev qui le dirige depuis sa création en 1919, il devient membre du Komintern. A ce titre, il est envoyé en Allemagne en mars 1921 pour conseiller le parti communiste allemand. Il le conseillera si bien que la grande offensive révolutionnaire du 27 mars organisée par le KPD se soldera par un échec cuisant qui mettra Lénine en fureur. Il reste cependant agent du Komintern et sera envoyé au cours des années suivantes, ici et là, en Autriche ou en Tchécoslovaquie.

Sa petite idée reste de fomenter une seconde révolution en Hongrie. Mais l'heure est passée. Il se fait arrêter à Vienne en 1928 pour une bêtise de faux passeport et renvoyé une nouvelle fois à Moscou. Là, ce personnage décidément sympathique dénoncera à la Guépéou un certain nombre de ses anciens camarades, communistes hongrois réfugiés comme lui en URSS.

Cela ne le sauvera pourtant pas car, accusé de trotskisme – un crime qui ne pardonnait pas dans ces années-là –, il fait partie des grandes purges staliniennes de 1937-38. On ne sait pas précisément à quelle date il a été exécuté, ni si cet événement s'est produit au goulag ou à Moscou. Mais cette fois, sa carrière s'arrêtera là. Pour faire bonne mesure, sa femme, sa fille et son gendre prendront, eux aussi, le chemin du goulag.



TIBOR SZAMUELY,
*« La terreur est
 la principale arme
 de notre régime »*

Nous l'avons vu, Bela Kun, durant son court règne de 1919, déchaînera très vite la terreur rouge pour lutter contre les opposants. Dans cette entreprise, il sera efficacement secondé par Tibor Szamuely, un compagnon de la première heure.

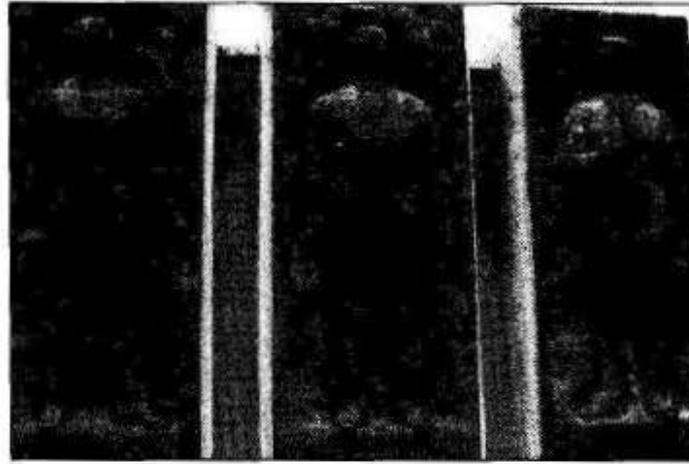
Ce dernier naît en 1890 dans une famille juive de Hongrie. Après des études universitaires, il devient journaliste dans de petits organes socialistes et s'inscrit au parti social-démocrate du pays.

Il suivra à peu près la même filière que Bela Kun, puisque retenu lui aussi prisonnier en Russie pendant la première guerre mondiale, il en profite également pour se rallier au communisme. Après la révolution bolchevique, il se retrouve à Moscou et aidera Kun à créer la faction hongroise au sein du parti. Et il combattra également durant la guerre civile dans les rangs de l'Armée rouge. On peut imaginer qu'il y apprendra quelques recettes qui lui serviront bientôt.

En décembre 1918, alors que Kun est en Hongrie pour créer le parti communiste hongrois, Szamuely est en Allemagne où il participe à la formation du parti communiste allemand avec Karl Liebknecht et Rosa Luxembourg.

Lorsque la révolution survient en Hongrie, en mars 1919, il rentre au pays et devient l'un des principaux dirigeants de la toute nouvelle république soviétique hongroise. Après

quelques autres postes, il devient commissaire aux Affaires militaires. Il a alors vingt-neuf ans et va s'éclater durant la terreur rouge qu'instaurera rapidement son compère, Kun.



*Mémorial de Bela Kun, Jenő Landler et Tibor Szamuely
(parc des statues du communisme, Budapest).*

A cet effet, il crée un groupe paramilitaire, les *Gars de Lénine*, groupe composé d'environ deux cents gaillards en veste de cuir, qui vont dévaster les campagnes et semer mort et désolation durant le court laps de temps qui s'achèvera avec la chute de Kun, le 1^{er} août 1919. Pendant ces quelques mois, des centaines de cadavres, essentiellement de paysans, joncheront leur route. Des cours martiales de fantaisie seront organisées, suivies de généreuses pendaisons aux arbres. Tout comme Lénine et les autres, Szamuely clamait que « *la terreur [est] la principale arme de notre régime* ».

A la chute du pouvoir bolchevique en Hongrie, Tibor Szamuely s'enfuit en Autriche. La suite des événements est brumeuse. Une version indique qu'il aurait franchi illégalement la frontière et aurait été tué le 2 août. Une autre prétend qu'il se serait suicidé. Dans tous les cas de figure, il était mort et avait fini se sévir. Alors que Bela Kun avait encore de belles espérances devant lui, on l'a vu.

Un mot pour indiquer qu'il est généralement précisé que la terreur blanche a immédiatement suivi la terreur rouge en Hongrie. Façon de faire discrètement passer cette dernière à la trappe. Et évidemment, cette terreur blanche était antisémite !

Incroyable, mais vrai ! Peut-être. Toujours est-il, et il n'est pas mauvais de le préciser, que le premier ministre de la Justice de l'amiral Miklos Horthy, au contre gouvernement qui suivit, était un Juif, Lajos Palmai.



JOSEF SCHWARTZ,
dit JOZSEF POGANY, dit JOHN PEPPER,
l'activiste du parti communiste américain

Encore un personnage intéressant de l'entourage de Bela Kun. Il naît en 1886 dans une famille juive de Budapest. Communiste convaincu, il participe activement aux troubles qui précèdent en Hongrie l'établissement de l'éphémère, mais sanglante, république soviétique. Il sera d'ailleurs accusé d'avoir assassiné, avec d'autres, le comte Istvan Tisza, personnage politique influent du pays, le 31 octobre 1918. Cette accusation ne sera formulée qu'en 1921, à une époque où la république de Bela Kun sera tombée et où quasiment tous les conjurés auront eu le temps de prendre la poudre d'escampette.

Pogany occupe divers postes dans le gouvernement bolchevique qui dure de mars à août 1919. A la chute du régime, c'est la débandade générale. Lui s'enfuit d'abord en Autriche, puis en Union soviétique.

Là, il devient membre du Komintern, l'Internationale communiste, ce qui lui ouvre de nouveaux horizons. Sous le nom de John Pepper, il entre illégalement aux Etats-Unis en 1922 et devient très rapidement un activiste apprécié du *Workers Party (Parti des Travailleurs)*. C'est sous cette dénomi-

nation que se cachait le parti communiste américain dans les années 1920-30. Il sera également – preuve qu’il avait fait de bons progrès en anglais – une des plumes du mensuel radical *The Liberator*. Il y est chargé des affaires internationales.

Le Komintern l’envoie quelque temps à Stockholm où il aidera à l’émergence du parti communiste suédois. Puis il retourne aux Etats-Unis où il est cette fois chargé par Staline de veiller à l’expulsion des trotskistes du parti communiste américain. Il participe notamment à la lutte acharnée contre James Cannon, qui était le leader des trotskistes et le fondateur du *Socialist Workers Party*. Finalement, James Cannon survivra à ses persécuteurs puisqu’il mourra tranquillement en 1974, tandis que John Pepper, rappelé plus tard à Moscou, aura le très grand tort de s’y rendre.

Car il fera partie des grandes purges de 1937, ce qui mettra une fin définitive à sa carrière.



MATYAS ROSENFELD,
dit MATYAS RAKOSI,
le stalinolâtre

Matyas Rosenfeld, qui prendra plus tard le nom de Rakosi, naît en 1892 dans une famille juive de Serbie, qui faisait alors partie de l'empire austro-hongrois. Comme les précédents – Kun, Szamuely, Pogany – il est fait prisonnier en Russie durant la première guerre mondiale et comme eux, devient communiste à cette occasion. Il participera donc tout naturellement, lui aussi, au gouvernement de Bela Kun, en 1919, où il occupe le poste de commissaire du peuple au Commerce. Mais nous avons vu que ce genre de poste était précaire dans un gouvernement qui l'était plus encore. Le 1^{er} août 1919, rideau. Tout le monde s'enfuit et Rakosi retourne comme d'autres en Union soviétique.

Nous le retrouverons secrétaire général du parti communiste hongrois en 1945, au sortir de la guerre. Qu'a-t-il fait entre-temps ? Un certain nombre d'allers-retours entre l'URSS et la Hongrie et pas mal de séjours en prison.

Il retourne notamment en Hongrie en 1924 où il se fait arrêter et emprisonner. Sans doute n'y avait-il pas laissé que de bons souvenirs. Il va rester en prison jusqu'en 1940, date à laquelle il est échangé contre... des drapeaux hongrois qui avaient été volés par les Russes. Il se retrouve donc en URSS où il devient l'un des dirigeants du Komintern.

A l'issue de la guerre, en 1945, il retourne en Hongrie avec l'Armée rouge. Cette fois, les communistes ont gagné pour de bon. La Hongrie va bientôt voir s'installer une dictature dont, en tant que secrétaire général du PC hongrois, Rakosi prend la tête. En 1948, les sociaux-démocrates qui existaient encore dans le pays sont contraints par les communistes de

les rejoindre pour former le *Parti hongrois des travailleurs*. Désormais, Rakosi aura les coudées complètement franches et la terreur d'Etat va peser de tout son poids.

Admirateur frénétique de Staline, il se considérait lui-même comme son « *meilleur élève* » ou son « *meilleur disciple* », cela dépendait des jours. En tout cas, il profitera bien des leçons administrées par son mentor et tâchera de l'imiter en tout. Il saura y ajouter de petits raffinements bien à lui. Il avait ainsi inventé, et il était très fier de sa trouvaille, la « *tactique du salami* ». Du salami hongrois, sûrement. Bref, comme vous ne l'auriez sûrement pas deviné, cette aimable tactique consistait, non pas à découper délicatement ses ennemis en rondelles – on reste humains, quand même ! – mais cependant à les éliminer par tranches successives.

Il s'y emploiera avec beaucoup d'efficacité et tout comme Staline, son grand homme, il offrira aux Hongrois, avec l'aide de sa police secrète : arrestations arbitraires, emprisonnements, assassinats, purges, procès préfabriqués, etc. Oui, tout, vraiment. Un excellent disciple. Avec ça, il ne détestait pas un léger culte de la personnalité, pas trop léger cependant.

La Hongrie était donc devenue un pays parfaitement totalitaire sous le règne de Rakosi. Il s'offrit également en 1952 le poste de premier ministre. Mais hélas, en matière économique, il était moins brillant que dans le remplissage des prisons ou des cimetières. Le gouvernement avait imposé avec brutalité la collectivisation de l'agriculture et accordé la priorité à l'industrie lourde. Par conséquent, tout manquait, le mécontentement populaire ne cessait de croître. Des troubles importants se profilaient et les opposants étaient exécutés par milliers.

C'est dans ce contexte qu'intervient la mort de Staline, en 1953, qui va marquer le déclin de ce stalinolâtre. Sous bien des aspects, il devenait urgent de se débarrasser politiquement de lui. Sous la pression de Moscou, il doit céder dans un premier temps, en 1953, le poste de premier ministre à Imre Nagy, qu'il ne cessera dès lors de persécuter. Il en fera le bouc-émissaire idéal de la faillite économique.

Il devra ensuite abandonner son poste de dirigeant du PC hongrois en juin 1956. Dans la foulée, il est « invité » en Union soviétique pour « se soigner ». Les temps avaient un peu changé, il ne sera donc pas soigné définitivement, mais cependant contraint de demeurer au... Kirghiz, en Asie centrale. Il y restera jusqu'à sa mort, en 1971.

L'insurrection de Budapest eut lieu en octobre 1956, peu après son départ. Elle sera matée dans le sang par les soviétiques.

BENJAMIN AUSCHPITZ,
dit GABOR PETER,
l'apprenti tailleur devenu
chef de la police secrète

Celui qui sera le chef de la police secrète de Rakosi naît en 1906 dans une famille juive de Hongrie.

Il débute dans la vie comme apprenti tailleur, mais va vite trouver sa vraie voie dans les mouvements révolutionnaires. Il fait ses classes à Moscou et rejoint le parti communiste hongrois, alors dans la clandestinité, en 1931.

Il fricote aussi dans l'espionnage. Il avait recruté comme espionne une certaine Litzi Friedmann, communiste convaincue. Ce sera une bonne pioche car elle ne tarde pas à épouser Kim Philby. Ce dernier suivra à son tour le même chemin, sous la judicieuse couverture d'agent britannique et fera la carrière que l'on sait. C'est Friedmann qui présentera Philby à Peter en 1934 en Autriche.

Durant la guerre, Peter poursuit ses activités d'espion au profit de l'Armée rouge et ne tarde pas à grimper tous les échelons à l'intérieur du parti.

Mais c'est après la seconde guerre mondiale, quand les communistes s'emparent du pouvoir en Hongrie, qu'il va vraiment pouvoir donner sa pleine mesure.

Dès 1945, l'ancien apprenti tailleur est nommé par Rakosi directeur de la police politique, qui sera connue à partir de l'année suivante sous le nom terrifiant entre tous, d'*AVO*, ou sécurité d'État. Les locaux de cette avenante officine étaient installés au 60 rue Andrassy à Budapest, l'équivalent de la Loubianka à Moscou. Entre ses murs se dérouleront toutes les (très) basses œuvres du régime.

Sous les ordres directs de Staline via Rakosi, la sécurité d'État aura pour tâche de traquer et d'exterminer toutes les têtes qui dépassent. Tout ce qui restait des structures politiques et sociales de l'ancienne Hongrie sera systématiquement

démantelé pour laisser place au nouvel ordre stalinien que Peter va seconder de son mieux.

A cet effet, il mettra en place un vaste réseau de mouchards qui installeront une atmosphère de délation et de terreur dans tout le pays. 50 000 personnes, hommes et femmes jouissant de privilèges inaccessibles à la masse, travailleront pour la police secrète. Des dizaines de milliers de Hongrois vont disparaître de la circulation, kidnappés, envoyés au goulag ou fusillés. Les procès truqués se succéderont.

Peter s'illustrera tout particulièrement par le procès truqué contre le cardinal Mindszenty, primat de Hongrie. Il fallait se débarrasser de lui car il se permettait de critiquer le régime. Le cardinal est arrêté en décembre 1948 et jeté dans une cave humide où il doit se tenir courbé. Cette cave est équipée d'une pompe spéciale qui retire l'air, il est donc à demi asphyxié. Il est forcé d'avouer des crimes imaginaires sous la torture et l'influence de la drogue. Bien sûr, il est reconnu coupable et condamné en 1949 à la prison à vie. Après 1956, cependant, son sort s'adoucit. Il obtiendra l'asile politique à l'ambassade américaine de Budapest et pourra finalement quitter le pays en 1971.

La période de gloire et de pouvoir de Gabor Peter va durer de 1945 à 1952. A cette date, il a bien servi, il sait sans doute un peu trop de choses, le moment est venu de se débarrasser de lui. Staline le fait remplacer à son poste et expulser du parti. En janvier 1953, il est même arrêté dans le cadre du complot des blouses blanches.

Mais lui aussi, comme d'autres, va être miraculeusement sauvé par la mort inopinée, en mars de la même année, du dictateur.

Il est cependant condamné en 1954 par la Cour suprême militaire à la prison à vie pour... corruption. Ironie du sort, cette condamnation lui permettra d'éviter le sort de nombre de ses subordonnés qui seront massacrés par une foule en furie lors du soulèvement de Budapest en 1956.

De toute façon, il ne va pas rester en prison bien longtemps, lui. En 1959, il bénéficie d'une amnistie individuelle et re-

tourne tranquillement à Budapest où il occupera un emploi de bibliothécaire jusqu'à sa retraite, dans les années 1970.

Il verra encore la chute du communisme avant de mourir de sa belle mort – une chance que n'eurent pas ceux qui lui tombèrent sous la main – en 1993, à l'âge de quatre-vingt-six ans.



ERNÖ SINGER,
dit ERNŐ GERÖ,
celui qui réclama l'intervention
militaire des soviétiques

Ce stalinien pur sucre naît en 1898 dans une famille juive de Slovaquie, alors partie du territoire hongrois. Il n'est pas bien vieux quand Bela Kun prend le pouvoir en Hongrie et y établit sa république bolchevique. On peut penser sans trop s'aventurer qu'en tant que jeune communiste, Gerö participera de bon cœur aux équipées dans les campagnes des *Gars de Lénine* de sinistre mémoire.

Car lorsque le gouvernement Kun tombe, en août 1919, il éprouve un urgent besoin de changer d'air et file en Autriche. Il s'y occupera des mouvements de jeunesse communiste. En 1922, il revient en Hongrie, mais s'y fait arrêter et condamner à quinze ans de prison. Qu'il ne fera pas, car il est bientôt échangé contre des prisonniers hongrois retenus en URSS.

Le voilà donc à présent à Moscou. Il va y suivre la formation dispensée par l'*Ecole Internationale Lénine*, qui prépare les cadres du Komintern à leurs missions futures. Il est tout d'abord envoyé en France en 1925. En 1931, il prend du galon et rejoint le Comité exécutif de l'Internationale rouge, où il représente le parti communiste hongrois. A partir de ce moment-là, il va beaucoup se déplacer en Europe.

On le retrouve en 1936 en Espagne, pendant la guerre civile. Il fait partie de la cohorte des soviétiques qui débarquent massivement pour assister les vertueux républicains contre les forces du mal incarnées par les fascistes. Il y exercera les fonctions d'instructeur.

Pendant la Seconde guerre mondiale, il s'occupe essentiellement de propagande au sein de l'Armée rouge. Puis il rentre en Hongrie avec les vainqueurs. En 1945, pourtant, s'y

déroutent encore des élections. Les communistes n'obtiennent que 17% des voix contre 57% au parti agraire. Ce résultat n'empêchera nullement le commandant militaire soviétique alors en poste en Hongrie, Kliment Voroshilov, d'installer les communistes aux postes-clé et d'en barrer l'accès aux agraires.

Les communistes s'empareront du pouvoir total en 1948, Rakosi devenant le dirigeant suprême du pays. Gerö est dès lors le second homme fort du communisme hongrois : membre du Comité central, du Politburo, supervisant les activités de la police secrète, et donc les agissements de son compère, Gabor Peter. Il fait également partie du gouvernement comme ministre du Commerce et des Transports, poste qu'il cumulera un peu plus tard avec celui de ministre des Finances. Sans parler des broutilles, comme la présidence du Conseil national économique ou l'Académie des Sciences, dont il devient membre en 1949. En 1952, il devient même vice premier ministre.

On a vu ce qu'a été le sort de ce pays sous les communistes. La terreur d'Etat instaurée par les staliniens, assortie de la misère économique, provoqueront un mécontentement de plus en plus perceptible. Staline meurt en 1953 et Rakosi est obligé sous la pression de Moscou de lâcher son poste de premier ministre au profit de Imre Nagy. Mais il reste secrétaire général du parti, poste-clé dans le pays. Gerö, lui, reste vice premier ministre. Tous deux, pareillement détestés dans le pays, s'emploieront à torpiller de leur mieux la politique de Nagy.

En juillet 1956, Rakosi se voit complètement lâché par Moscou et doit quitter la Hongrie. C'est le stalinien pur et dur Gerö qui lui succède au poste de secrétaire général du parti. Il y restera moins longtemps encore que n'avait duré le gouvernement Kun, quelques décennies auparavant.

Car la révolution hongroise éclate le 23 octobre 1956. Gerö fait un discours qui aura pour effet de mettre plus encore le feu aux poudres : il traite les insurgés d'antisémites et de réactionnaires, avant de demander l'intervention militaire des soviétiques.

Ce discours, et les conséquences qu'il aura dans la rue, précipitent sa chute : dès le 25 octobre, Gerö est « démissionné » par le Politburo de Moscou qui lui reproche de n'avoir pas su réagir efficacement au soulèvement. Le mouvement, parti des étudiants, va gagner tout le pays. Le 4 novembre, les chars soviétiques entrent à Budapest. La bataille qui suivra sera sanglante : 2 500 Hongrois y perdront la vie, plus de 200 000 fuiront vers l'Autriche.

Ernö Gerö, lui, va filer en URSS, avec sa famille. Il s'y fera oublier jusqu'en 1961, puis revient à Budapest.

Le pouvoir, cette fois, c'est fini pour lui. Il est exclu du parti en 1962. Mais il n'est pas autrement inquiet. Il travaillera comme traducteur et finira tranquillement ses jours en 1980, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

ROUMANIE



HANNAH RABINSOHN,
dite ANA PAUKER,
la *pasionaria* roumaine

Comme son nom de jeune fille l'indique, la future *pasionaria* roumaine était issue d'une famille de rabbins de Moldavie, alors partie de la Roumanie. Elle naît en 1893 et, fait assez étonnant pour son époque, apprend l'hébreu. Elle devient enseignante et rejoint le parti socialiste roumain dès 1915. Une faction pro-bolchevique s'y crée, dont elle fait partie, faction qui réussira à prendre le contrôle du parti en 1921. Celui-ci rejoindra alors la grande famille de l'Internationale communiste, le Komintern, sous le nom de *Parti communiste-socialiste roumain*.

Elle en devient rapidement l'un des dirigeants, avec son époux Marcel Pauker. Arrêtés en 1922 en raison de leurs activités politiques, tous deux émigrent en Suisse. Elle se rend ensuite en France où elle opère comme instructeur du Komintern, tout en participant également aux mouvements communistes dans les Balkans. Puis elle rentre en Roumanie. Elle y est arrêtée en 1935 et traduite devant un tribunal avec d'autres dirigeants communistes. Le pays est alors une monarchie. Condamnée à dix ans de prison, elle sera échangée six ans plus tard, en 1941, contre un Roumain détenu par les soviets.

Entre-temps s'est passé un épisode assez trouble dont son mari est la victime. Trouble car il a été susurré en divers endroits qu'Ana Pauker n'était peut-être pas étrangère aux malheurs survenus à son époux. Marcel Pauker, né lui aussi dans une famille juive en 1896, avait fait des études d'ingénieur en Suisse. Communiste convaincu, il prend part

durant toutes ces années aux mêmes activités que son épouse, activités qui le conduisent fréquemment à Moscou. Il y sera, hélas pour lui, en mars 1937, juste à temps pour la grande purge. Arrêté par le NKVD sous l'accusation d'espionnage en faveur de la Roumanie (!), il est torturé, condamné à mort et exécuté en 1938. Il avait eu trois enfants avec Ana Pauker, nés en 1921, 26 et 28, plus un, prénommé Yakov, né en 1931 d'une militante ardente, Roza Elbert.

Donc échangée et apparemment ni rancunière, ni inquiète de subir le même sort que son ex-mari, Ana Pauker se retrouve en 1941 à Moscou où elle devient la dirigeante des communistes roumains exilés, connus sous le nom de faction moscovite.

Elle va rentrer en Roumanie en 1944, en même temps que l'Armée rouge. Le 6 mars 1945, les communistes s'emparent du pouvoir. La dictature s'abat sur le pays et provoquera, selon les chiffres officiels, au moins deux millions de morts civiles en quarante-cinq ans.

Ana Pauker participe au premier gouvernement de l'après-guerre. Elle devient ministre des Affaires étrangères en 1947. Elle est alors à son zénith et fera en 1948 la couverture du magazine américain *Time* sous le titre admiratif de : « *La femme la plus puissante à l'heure actuelle.* » Cette même année, elle est chargée de l'agriculture et à ce titre participe activement à la politique de collectivisation forcée imposée au pays.



Des luttes de pouvoir au sein de l'appareil communiste roumain vont l'écarter au profit du chef de l'Etat, Gheorghiu-Dej – son rival depuis des années – qui réussit à convaincre Staline de purger Pauker et ses soutiens. La voilà donc à son tour accusée en 1952. De « cosmopolitisme », car c'est le terme à la mode. Elle est arrêtée en février 1953 et interrogée. Mais Staline meurt opportunément en mars 1953, ce qui la sauve.

En partie du moins, car elle est considérée comme une stalinienne pure et dure, avec tous les excès que cela avait comporté pendant des années. La déstalinisation, bien que fort limitée en Roumanie, va donc se servir de cette excuse commode pour l'écartier. Il est clair qu'elle ne sera pas écartée pour des raisons idéologiques, encore moins « morales », mais pour laisser la place à d'autres assoiffés de pouvoir.

Elle est cependant autorisée à travailler comme traductrice de français et d'anglais pour la maison d'édition Editura Politică. Elle meurt en juin 1960 à Bucarest.

En 2001, dans le but de redorer le blason d'un personnage dont l'évocation suscite aujourd'hui encore la crainte en Roumanie, Robert Lévy lui avait consacré un livre intitulé *The Rise and Fall of a Jewish Communist (Ascension et chute d'une communiste juive)*. Il n'est pas trop méchant avec elle.

Pour entendre un autre son de cloche, cet ouvrage-ci est indiqué : il a paru cinquante ans plus tôt, en 1951, sous la plume de Nicolas Baciú et s'appelle *Des geôles d'Ana Pauker aux prisons de Tito*.

Comme il y a peu de descriptions de Pauker, celle-ci, parue en 1952 sous la plume de la princesse Ileana de Roumanie (1909-1991) dans son livre *I live Again* est d'autant plus précieuse (et on peut faire confiance à une femme pour cela) : « ...J'ai toujours pensé quand j'étais près d'elle qu'elle ressemblait à un boa constrictor qui venait d'être nourri et qui par conséquent n'allait pas vous manger – tout de suite ! Lourde et molle, elle avait tout de ce qui est à la fois repoussant et horriblement fascinant dans un serpent. Je n'avais pas de mal à imaginer, rien qu'en la regardant, qu'elle ait pu dénoncer son propre mari, qui fut ensuite exécuté ; la connaissant mieux par la suite, je pus mieux comprendre par quel éclat froid et déshumanisé elle avait réussi à atteindre la situation puissante qu'elle occupait. »



MAX GOLDSTEIN,
le terroriste au crochet

Il naît en 1898 dans une famille juive de la petite ville roumaine de Bârlad, celle-là même qui verra naître le futur maître de la Roumanie, Gheorghiu-Dej, trois ans plus tard.

Mais celui dont la courte vie sera entièrement consacrée au terrorisme ne tarde pas à rejoindre Bucarest où ses convictions communistes trouveront mieux à s'employer.

Surtout, elles ne tardent pas à lui valoir dix ans de prison. Il parvient à s'échapper et à fuir à Odessa, en Ukraine. Toute l'Europe centrale est alors en effervescence après la révolution bolchevique survenue quelques années auparavant. Les accoucheurs d'un monde nouveau n'ont qu'une idée en tête: propager l'incendie. Mais l'idéologie communiste a du mal à s'implanter dans la Roumanie essentiellement rurale de l'époque. Le Komintern va s'employer à souffler sur les braises. Les bolcheviks ont déjà réussi à prendre le contrôle du parti socialiste roumain, c'est un début, mais il faut poursuivre.

Goldstein est une bonne recrue. D'Odessa, il est renvoyé en Roumanie avec de l'argent et des instructions : celles de perpétrer des attentats pour déstabiliser le pays. Une activité qui n'est pas sans risques. Au cours de ses essais d'explosifs,

il perdra une main qui sera remplacée par un crochet. Il sera dès lors connu de la police comme *l'homme au crochet*.

En novembre 1920 – il n'a guère que vingt-deux ans – Goldstein organise son premier attentat : il place une bombe sous le wagon occupé par le ministre roumain de l'Intérieur, Constantin Argetoianu. La bombe explose, certes, mais ne réussit pas à atteindre le ministre. *Damned !* Tout est à recommencer.

Et il recommence dès le mois suivant. En décembre 1920, avec ses complices Gelber Moscovici, Leon Lichtblau et Saul Ozias, il place une bombe de leur fabrication à l'intérieur du Sénat roumain. Et cette fois, ça marche ! Le ministre de la Justice, Dimitrie Greceanu et deux sénateurs sont tués. Le président du Sénat, Constantin Coanda, est gravement blessé.

Mais les communistes sont aussitôt mis en accusation et un certain nombre d'entre eux, dont leur leader Gheorghe Cristescu, passent en justice. Ils se défendent farouchement de toute participation à l'attentat et renient Goldstein, le qualifiant d'anarchiste. C'est à la suite de cet attentat que le parti communiste roumain sera interdit pendant un certain nombre d'années et passera dans la clandestinité.

Goldstein, lui, avait filé en Bulgarie dès son coup fait. Mais il aura la fâcheuse idée de vouloir revenir en Roumanie en octobre 1921. Il est arrêté à ce moment-là et condamné à la prison à vie.

Il n'y aura plus de sortie pour lui, car il meurt en 1924 dans sa prison, à vingt-six ans, emporté par une pneumonie.



IOSIF ROITMAN,
dit IOSIF CHISINEVSCHI,
« le bras droit de Moscou
en Roumanie »

Celui qui sera plus tard qualifié de « *bras droit de Moscou en Roumanie* » naît en 1905 dans une famille juive pauvre de Bessarabie. Ses seules études, c'est auprès de ses camarades révolutionnaires qu'il les fera. Il rejoint le parti communiste roumain, alors illégal, en 1928. Arrêté une première fois, il file en URSS dès sa libération, en 1930.

Là, il suit la formation dispensée par l'*Ecole léniniste internationale*. Cette « Ecole », fondée en 1926, formait les futurs cadres des sections nationales du Komintern. On n'y développait pas vraiment l'esprit critique ou les humanités, mais par contre, on y acquérait le *vade-mecum* du parfait petit bolchevik, prêt à aller *bolcheviser* uniformément et inconditionnellement les militants des partis frères.

Chisinevschi retourne ensuite en Roumanie où il ne tarde pas à être élu au Comité central du PC roumain, ayant eu deux illustres parrains pour soutenir sa candidature : Bela Kun et Dmitry Manuilsky. Ce qui ne l'empêchera pas, bien au contraire, de travailler parallèlement pour la police secrète soviétique.

On lui confie la mission de réorganiser le département « agitprop » du parti. Dès cette période, on peut le considérer comme un inconditionnel basique de Staline. Basique car décidément, les problèmes intellectuels ne sont pas sa tasse de thé et il se contente de suivre aveuglément les ordres du grand chef et du Komintern. Le contexte roumain, son histoire, sa culture, lui seront toujours parfaitement étrangers et indifférents.

Il séjourne à nouveau en prison de 1933 à 1936. A sa libération, il devient le chef de l'organisation du parti à Bucarest. Arrêté une nouvelle fois en 1940, il passera les années de guer-

re dans un camp, en compagnie d'un autre prisonnier de marque, le futur leader de la Roumanie, Gheorghiu-Dej.

Ce parfait apparachik qu'est Chisinevschi va jouer un rôle important dans les années d'après-guerre, qui voient les communistes roumains s'installer au pouvoir. Systématiquement sur la ligne de Moscou, il sera de toutes les machinations, complots, meurtres, jugements, qui vont s'abattre sur tous les opposants ou rivaux, à l'intérieur ou à l'extérieur du parti. Et qui ont nom : Stefan Foris, Ana Pauker, Lucretiu Patrascanu, Vasile Luca, etc. Il était obséquieux avec les puissants et cruel avec les faibles.

Ce sympathique personnage, sans doute pour se dédouaner vis-à-vis de son idole Staline, n'oubliera pas de persécuter également ses coreligionnaires, écrivant à leur propos, en 1953 : « *Les communautés juives ont toujours été un nid de voleurs, d'espions. Elles ont toujours eu un Filderman et l'exploitation et le vol des pauvres gens, tout comme l'espionnage, ont toujours figuré sur leur programme. C'est pourquoi nous devons agir avec fermeté. Que le diable les emporte, ils finiront par se tenir tranquilles ; sinon, ces gens nous nuiront, pas seulement à nous, mais à tout le camp de la paix* ».

Tout le camp de la paix ! Savoureux. Wilhelm Filderman, cité dans le texte, était le chef de la communauté juive roumaine entre les deux guerres. Il réussira à fuir la Roumanie pour la France où il mourra en 1963.

Revenons à Chisinevschi. Staline est mort et Khrouchtchev dénonce publiquement ses crimes – auxquels il avait pourtant allègrement participé – lors du fameux XX^e congrès du parti, en février 1956. Aussitôt Chisinevschi change son fusil d'épaule et se met à accabler son vieux compère d'hier, Gheorghiu-Dej. Ce dernier parvient cependant à survivre à la déstalinisation et même à renforcer son pouvoir, qu'il conservera jusqu'à sa mort, en 1965.

Cette survie inespérée signe la fin politique de Chisinevschi. Il sera purgé à son tour du Politburo en 1957, et du Comité central en 1960. Et chargé par Gheorghiu-Dej, c'était de bonne guerre, de tous les excès passés du stalinisme.

Totalement en disgrâce, il meurt en 1963.

POLOGNE

JAKUB BERMAN,
l'homme des basses œuvres du régime

Ce futur ferme soutien de Staline en Pologne naît en 1901 dans une famille juive de Varsovie. Il fait des études de droit et obtient son diplôme en 1925. Il sera ensuite l'assistant du professeur marxiste Ludwik Krzywicki, mais ne finira jamais sa thèse car les impératifs de la révolution commandent.

Il rejoint d'abord les jeunesses communistes, puis le parti communiste polonais en 1928.

Sa biographie reste assez floue pendant la dizaine d'années qui suit. Toujours est-il qu'en septembre 1939, les armées allemande et soviétique envahissent de concert la Pologne. Berman se réfugie à l'est du pays, dans la partie occupée par l'URSS. Là, il travaille comme rédacteur d'une revue communiste.

En 1941, changement de décor : il se rend à Moscou et devient instructeur du Komintern à Ufa, dans l'Oural. Puis, c'est la rencontre de sa vie : en décembre 1943, il a l'occasion de s'entretenir avec Staline au Kremlin. Il gagne sa confiance et devient dès cet instant un membre important du nouveau parti communiste polonais, qui va se créer sous l'appellation de parti des travailleurs polonais.

Il faut se souvenir que l'ancien parti communiste polonais, accusé de trotskisme, avait essuyé l'ire de Staline qui avait fait assassiner en 1937 la plupart de ses dirigeants lors des grandes purges. En 1938, le parti avait finalement été dissout par le Komintern. Il fallait donc reconstruire avec des hommes sûrs. D'où les promotions ultrarapides. Et d'où sans doute le voyage à Moscou et la rencontre avec Staline.

Berman va donc retourner en Pologne en 1944, membre du Politburo du nouveau parti des travailleurs polonais. Les staliniens sont désormais au pouvoir dans ce pays et il formera un triumvirat avec deux acolytes, Boleslaw Bierut et Hilary Minc.

Il est chargé de la sécurité intérieure, de la propagande et de l'idéologie. C'est là qu'il va donner toute sa mesure.

Considéré comme la « main droite » de Staline de 1944 à 1953, il aura désormais la haute main sur toutes les basses œuvres du régime en Pologne : répression sauvage de tous les opposants réels ou imaginaires, purges au sein du clergé, de l'armée, de la fonction publique, etc. Des dizaines de milliers de Polonais seront victimes de la chape de plomb stalinienne.

Hélas, la date de 1953, qui marque la mort du dictateur, marque également celle de la déstalinisation, qui débutera réellement en Pologne à la mort de Bierut, en 1956. Berman est dorénavant dans le collimateur. Il sera éjecté du Politburo et peu à peu, de toutes ses fonctions.

Mais c'est tout. Il continuera à travailler tranquillement dans une maison d'édition jusqu'à l'heure de sa retraite, en 1969. Et il mourra toujours tranquillement en 1984.

Jakub Berman avait un petit frère, **Adolf Berman**, né en 1906, qui ne manque pas d'intérêt lui non plus. Pendant que son grand frère séduisait Staline et travaillait au sein du Komintern, lui, Adolf, s'occupait activement de l'organisation clandestine *Zegota*, dont l'objectif était de tirer les Juifs des griffes des Allemands qui occupèrent la Pologne de 1942 à 1945. Membre de *Poale Zion*, mouvement marxiste sioniste né en Russie, il poursuivra ses efforts après la guerre pour faire pénétrer le plus possible de Juifs polonais en Palestine. Lui-même, face à la répression stalinienne orchestrée dans le pays par son frère, émigrera en Palestine en 1950.

Il aura encore l'occasion de témoigner au procès Eichmann en 1961 et le temps de devenir député à la Knesset, membre du parti communiste israélien et d'écrire deux bouquins sur sa vie tumultueuse avant de mourir à Tel-Aviv en 1978.

ITALIE



ANGELICA BALABANOFF,
la bolchevik qui forma
Mussolini

La *pasionaria* révolutionnaire qui fera un jour l'éducation politique de Mussolini naît dans une riche famille juive d'Ukraine en 1878.

Rebelle à son milieu dès le départ, elle aura néanmoins la possibilité d'aller faire des études à l'Université de Bruxelles. Elle y fréquente les milieux radicaux avant de partir s'installer à Rome. Là, elle fait de l'activisme politique parmi les ouvriers du textile et devient membre du parti socialiste italien (PSI) en 1900. Elle a vingt-deux ans.

Dans les années 1902-03, elle est en Suisse pour y installer une antenne du PSI. C'est là qu'elle rencontre un jeune militant sans le sou, un certain Benito Mussolini, qui survit à coups de petits boulots. Elle a cinq ans de plus que lui et bien plus de connaissances et de moyens. Elle va lui servir de mentor intellectuel et politique et lui mettre le pied à l'étrier en l'introduisant dans les milieux socialistes et journalistiques. Grâce à elle, il deviendra membre du Comité central du parti et rédacteur de son journal officiel, *Avanti!*

Plus tard, alors qu'elle sera devenue une ennemie à la dent dure dans ses écrits, il reconnaîtra néanmoins lui devoir énormément.

Durant la Première guerre mondiale, elle se radicalise plus encore et participe activement à la Conférence de Zimmerwald, en septembre 1915, qui rassemble les socialistes de tous pays restés fidèles à l'internationalisme et dénonçant la guerre « impérialiste ».

Elle passera presque toute la durée de la guerre en Suède, restée neutre, où elle travaille aux côtés de la gauche suédoise. C'était une bonne préparation pour adhérer au parti bolchevique russe dès la révolution. Nous sommes en 1917 et elle est toujours à Stockholm où elle déploie un activisme débordant.

Dans ses *Mémoires*, elle rapportera plus tard une anecdote assez révélatrice de l'humanisme ambiant : se plaignant auprès de Lénine de la lenteur des courriers entre Moscou et Stockholm, elle reçoit la réponse suivante : « *Chère camarade, vous faites un travail de la plus haute importance et il faut le continuer. Ne vous inquiétez pas du coût. Dépensez des millions, des dizaines de millions s'il le faut. Il y a plein d'argent à votre disposition. Je comprends d'après vos lettres que certains courriers n'apportent pas les papiers en temps voulu. Donnez-moi leurs noms. Les saboteurs seront fusillés* ».

Elle se rend ensuite à Moscou où elle devient la première secrétaire du Komintern en 1919-20, travaillant avec Lénine, Trotski, Zinoviev, Emma Goldman et les autres.

La lune de miel avec les bolcheviks va cependant se terminer en 1922, non pas en raison de la situation tragique du pays ou des massacres commis sur les populations, mais à cause de brouilles entre le Komintern et le parti socialiste italien, qui a refusé de signer les fameux « 21 points » d'allégeance totale au parti.

Du coup, la revoilà en Italie où elle s'investit dans le mouvement des *maximalistes*, l'un des nombreux courants du marxisme.

Devant la montée du fascisme, incarné par son ancien protégé, elle retourne en Suisse, puis à Paris. Elle n'a que soixante ans, mais déjà quarante ans d'activisme révolutionnaire derrière elle et elle publie donc ses mémoires, intitulés *Ma Vie de Rebelle*, en 1938, guère tendres pour ses anciens amis.

Elle passera la Seconde guerre mondiale aux Etats-Unis puis rentrera en Italie, à Rome, où elle termine ses jours bien oubliée, en 1965. Elle avait quatre-vingt-sept ans.

FRANCE

EUGEN FRIED, dit CLEMENT,
l'agent du Komintern
qui fut le vrai chef du PCF

Celui qui est systématiquement qualifié d'« homme de l'ombre » du parti communiste français naît en 1900 dans une famille juive de Slovaquie, alors partie de l'empire austro-hongrois. Il passe son baccalauréat en 1917, année fatidique. Dès lors il ne pensera plus qu'à se joindre aux mouvements révolutionnaires qui embrasent l'Europe centrale.

Il participe à la création du parti communiste tchécoslovaque en 1921 et en devient rapidement l'un des responsables. Il intègre par ailleurs le Komintern. 1921 est également l'année où s'organise en France la SFIC – Section française de l'Internationale communiste – vocable très révélateur pour désigner ce qui deviendra quelques années plus tard le PCF.

Fried, agent du Komintern, est envoyé en France en 1931 pour « encadrer » le parti dont il deviendra l'un des hommes-clés pendant une bonne dizaine d'années, sous le pseudonyme de *Clément*.

Sa tâche sera essentiellement de veiller à ce que les ordres de Moscou soient scrupuleusement exécutés. En fait, il contrôle tout l'appareil en sous-main. Si Maurice Thorez, l'ancien ouvrier méritant qui a grimpé tous les échelons du parti, prend la direction de son secrétariat général en mai 1931, ce n'est qu'avec l'assentiment du Komintern et de Fried.

Le PCF suivra dès lors fidèlement les injonctions et les fluctuations de Moscou : d'abord politique internationaliste, puis constitution du Front populaire en 1936, puis approbation du pacte germano-soviétique fin 1939, puis virage à 180° en 1941 et résistance aux Allemands.

Fried est toujours au centre de l'action, relayant fidèlement les ordres de Staline. En 1939, il quitte la France,

où le parti a été interdit, pour Bruxelles où il est chargé par le Komintern de diriger une antenne pour toute l'Europe de l'ouest. Il y vivra avec la première femme de Maurice Thorez, Aurore.

Sa carrière d'influent agent de l'ombre va se terminer brutalement par son assassinat en 1943, à Bruxelles. Par qui ? Annie Kriegel avait débuté une biographie de Fried qui sera interrompue par son décès en 1996. Stéphane Courtois la terminera et la publiera en 1997 sous le titre *Eugen Fried – Le Grand Secret du PCF*. Les deux auteurs semblent attribuer le décès brutal de l'agent aux services spéciaux soviétiques. Ils ont en tout cas déclenché la controverse car la version habituellement admise – et tellement plus politiquement correcte – est d'attribuer la mort de Fried à la police allemande. Qui aurait tendu une souricière, dans cette maison bruxelloise qui servait de relais, sans savoir exactement qui viendrait s'y fourrer.

MICHEL FEINTUCH, dit JEAN-JEROME,
agent du Komintern
et grand argentier du PCF

C'est lui qui succéda après la Seconde Guerre mondiale et jusque dans les années 1970 à Eugen Fried en tant qu'œil de Moscou rivé sur le parti communiste français.

Le futur Jean-Jérôme naît en 1906 dans une famille juive de Galicie, alors région de l'empire austro-hongrois. Il reçoit une éducation religieuse poussée dans une *yeshiva* où il apprend le yiddish et l'hébreu.

A la fin de la Première Guerre, la Galicie redevient polonaise. L'onde de choc de la révolution bolchevique se propage à toutes ces régions où s'organisent des partis communistes. La Pologne ne fait pas exception. Son parti révolutionnaire se crée dès 1918 par la fusion du SDKPiL – fondé par Rosa Luxemburg et Leo Jogiches – et de l'aile gauche du parti socialiste. Feintuch ne tardera pas à le rejoindre.

Il se fait arrêter à diverses reprises en raison de ses activités politiques et syndicales. Comme de toute façon, il veut échapper au service militaire, il quitte la Pologne en 1927.

Il va vivre dans un premier temps en Belgique, travaillant comme ouvrier, mais il se fait expulser l'année suivante en raison de son activisme. Il passe alors clandestinement en France et va vite se trouver des points de chute grâce au Comité central du PCF. On le retrouve à la *Confédération Générale du Travail* (CGT) et à la mission polonaise de la *Main d'œuvre étrangère* (MOE)

Il se fait expulser une nouvelle fois, de France cette fois, en 1931. Mais il ne tardera pas à revenir. C'est qu'entre-temps il est devenu un efficace agent de liaison du Komintern et du *Profintern*, l'internationale rouge des syndicats, qui avait été créée en 1921 sur proposition de Zinoviev.

Il va travailler de concert avec l'agent du Komintern, Eugen Fried, qui débarque justement en France cette année-là. Tous

deux sont au cœur de l'activité du PCF durant ces années d'avant guerre. En 1936 éclate la guerre civile en Espagne. Staline crée les Brigades internationales pour renforcer les républicains et aide ces derniers de multiples façons. Feintuch sera chargé de la logistique de cette aide depuis la France : armes et fournitures en tous genres traverseront la frontière. Mais la République d'Espagne s'effondre en 1939. Feintuch se reconvertit alors dans le passage en sens inverse : il fera traverser clandestinement vers la France des dizaines de milliers d'anciens combattants et de réfugiés.

En juin 1940, le numéro deux officiel du parti, Jacques Duclos, – le numéro un officiel, Thorez, ayant déserté à Moscou – rentre de Bruxelles où il s'était replié avec d'autres dirigeants du PCF, autour de Fried qui, lui, va rester en Belgique, et fait immédiatement appel à Feintuch. C'est à partir de ce moment-là que ce dernier se fera appeler Jean-Jérôme. Il sera d'une très grande utilité au parti alors clandestin : c'est lui qui fournit imprimeries clandestines, argent et organise les caches, notamment dans la banlieue parisienne. C'est lui aussi qui sera chargé des contacts avec la résistance et les gaullistes.

Il est arrêté par les Allemands en avril 1943, mais assez curieusement, il ne sera pas déporté. Il est libéré en août 1944, en même temps que Paris.

A l'issue de la guerre, Jean-Jérôme aura droit à toute la batterie: Médaille de la Résistance, Croix de Guerre, Légion d'Honneur.

Il continuera après-guerre, et jusqu'au milieu des années 1970, à rendre d'éminents services au PCF, quoique occultes puisqu'il n'avait pas de titre officiel. Brassant de juteuses affaires d'import-export entre la Pologne, la Tchécoslovaquie et l'URSS, il passe pour avoir été l'un des grands argentiers du parti.

Il mourra en 1990, après avoir écrit deux livres de mémoires : *La Part des Hommes* et *Les Clandestins* (1940-44).

Conclusion

Le tour d'horizon sommaire auquel nous venons de nous livrer est éclairant. Il est sommaire car, encore une fois, bien d'autres personnages auraient pu y figurer. Certes, tous les Juifs ne furent pas bolcheviks et tous les bolcheviks n'étaient pas Juifs. Il n'en demeure pas moins, et de la façon la plus incontestable possible, que toute une génération de Juifs participa massivement au pouvoir et à l'administration bolcheviques et donc aux atrocités qui furent commises durant ces années sur une très large échelle.

Toute une génération de jeunes Juifs que Soljénitsyne qualifie de « renégats », en ce sens qu'ils se détournèrent du judaïsme pour s'abandonner aux vertiges du nouveau pouvoir à leur portée, pouvoir dont ils firent un usage sanguinaire et dévastateur.

Cette génération joua un rôle capital dans la naissance et la consolidation de la révolution bolchevique, rôle sans commune mesure avec le statut de minorité statistique qui était celui de la communauté juive. Surtout si l'on se souvient que celle-ci ne représentait qu'environ 4% de la population russe. Et cette génération bénéficia, partout dans le monde, mais tout particulièrement aux Etats-Unis, d'un fort soutien et d'une réelle sympathie de la diaspora juive.

Du reste, la révolution à peine achevée, nombreuses furent les voix juives pour s'en féliciter hautement et revendiquer la pleine responsabilité de cet événement inouï : la chute du tsarisme et l'accouchement d'une Russie entièrement nouvelle. En attendant – et en espérant – de parvenir à accoucher d'une humanité entièrement nouvelle.

Las ! La « *grande lueur à l'Est* » tant chantée par Jules Romains ne tarda pas à se transformer en carnage et en désastre. Et face au monstre froid et inhumain engendré par la révolution, la participation des Juifs à l'événement passa discrètement à la trappe. Après la Seconde Guerre mondiale, il ne fut plus question que des atrocités commises par l'autre totalitarisme, celui qui avait perdu. Et nous vivons encore, plus que jamais, soumis à cette vision hémiplégique de l'Histoire.

Cependant, à l'heure où les nations européennes, Allemagne en tête, sont invitées de façon pressante à se souvenir encore et toujours de leurs fautes, à assumer leur responsabilité historique pour les horreurs commises, est-il normal que des pages entières continuent à être systématiquement occultées dans la mémoire des Juifs ?

La responsabilité collective des agissements de leurs propres renégats leur incombe tout autant qu'aux autres. Victimes ? Bourreaux ? Victimes *ou* bourreaux ? Bourreaux *et* victimes ? Au même titre que tous les autres peuples, en fonction des aléas de leur histoire, les Juifs ont eux aussi été à la fois les uns *et* les autres. Il est bon de s'en souvenir, ne serait-ce que pour éviter de réclamer une lecture particulière de l'Histoire, devenue de plus en plus étouffante et injustifiable.

Lexique

Bund – Union générale des travailleurs juifs de Lituanie, de Pologne et de Russie

Mouvement nationaliste et socialiste créé à la fin du XIX^e siècle en Russie. Farouchement opposé au sionisme. Les bolcheviks verront cette concurrence d'un mauvais œil. Le *Bund* sera finalement liquidé en Union soviétique en 1928, mais poursuivra des activités en Pologne, Lituanie et Lettonie.

Narodnaïa Volia (La Volonté du Peuple)

Organisation révolutionnaire créée en 1879 pour abattre le régime tsariste. Elle essaïmera dans de nombreuses villes, notamment en Ukraine. Ses espoirs se portaient sur un réveil des masses paysannes, contrairement aux marxistes qui misaient sur le prolétariat ouvrier.

Sa branche terroriste sera particulièrement virulente. Elle comptait parmi ses membres le frère de Lénine qui fut exécuté à la suite de l'attentat manqué contre le tsar Alexandre II. Ce dernier finira cependant par tomber sous les balles des révolutionnaires, en 1881, et la répression qui s'ensuivra signera la fin de la *Narodnaïa Volia*.

Okhrana

Police politique secrète du régime tsariste. Créée en 1881 par le tsar Alexandre III essentiellement pour lutter contre les mouvements révolutionnaires.

POSDR – Parti ouvrier social-démocrate de Russie

Parti marxiste révolutionnaire créé en 1898, qui fonde ses espoirs sur le prolétariat industriel.

En 1903, suite à des divergences sur l'organisation du parti, une scission se produit et deux factions se créent :

les *bolcheviks* (ou « majoritaires ») dirigés par Lénine et les *mencheviks* (ou « minoritaires ») dirigés par Julius Martov.

Trotsky appartiendra d'abord à cette seconde faction avant de rejoindre les bolcheviks. Ces derniers parviendront à s'emparer du pouvoir en Octobre 1917 et créeront, en mars 1918, le parti communiste de Russie.

Parti socialiste révolutionnaire (SR)

Créé à Berlin en 1901, il se réclame de la *Narodnaïa Volia* et fonde ses espoirs sur la classe paysanne. Sa brigade terroriste sera particulièrement redoutable. Les SR sont généralement concurrents des bolcheviks, sauf une fraction, les *SR de gauche*, qui rejoindront les soviets avant de s'en séparer en raison de la signature du traité de Brest-Litovsk avec l'Allemagne (mars 1918). Les SR seront éliminés peu après par les bolcheviks.

SDKPiL - Parti social-démocrate de Pologne et de Lituanie

Parti marxiste co-fondé en 1894 en Pologne à l'origine par Rosa Luxemburg et Leo Jogiches. Rejoindra par la suite le parti communiste de Pologne.

KOMINTERN

(de *kom*/communiste et *intern*/international). Nom donné à l'internationale communiste, ou Troisième Internationale. Outil capital de la révolution, créé en 1920 pour regrouper tous les partis communistes sous l'égide de Moscou. Ses agents essaïmeront dans de très nombreux pays

GRU

Dénomination des services de renseignements militaires. Le service fut créé, sous une autre appellation, en octobre 1918.

La police politique bolchevique, de sinistre mémoire, portera plusieurs noms au cours de la période qui nous occupe. Ce sera elle également qui gèrera le système concentrationnaire,

ou goulag. Mais si les noms ont pu changer au fil des années, ses attributions et ses méthodes ne varieront guère :

– **Tchéka (Commission extraordinaire panrusse pour la répression de la contre-révolution et du sabotage)**

Police politique secrète créée par décret le 20 décembre 1917 pour combattre les « *ennemis du peuple* ». Son siège se trouvait à Moscou à la *Loubianka*.

– **Guépéou (ou GPU/OGPU)**

Succède à la Tchéka en 1922

– **NKVD**

Remplace à son tour la Guépéou en 1934. A partir de 1954, les services de sécurité d'Etat prendront le nom de *KGB*.

INO (*Inostrannyj Otdiel*)

Branche de la police politique secrète responsable des opérations à l'étranger (espionnage/contre-espionnage).

Graphisme couverture et mise en pages : *ogham*

Imprimé par CPI France Quercy (Merquès)

Septembre 2008

Dépôt légal : septembre 2008

ISBN-13 978-2-9529423-1-7

EAN 9782952942317

Imprimé en France
